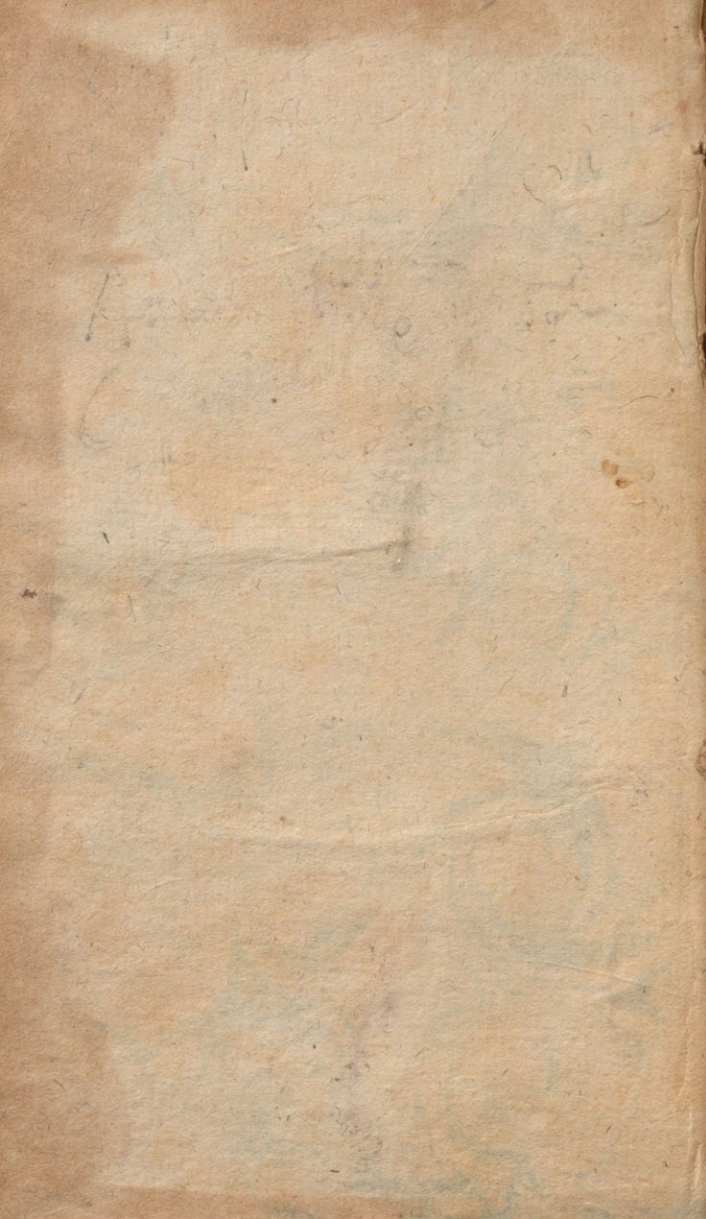




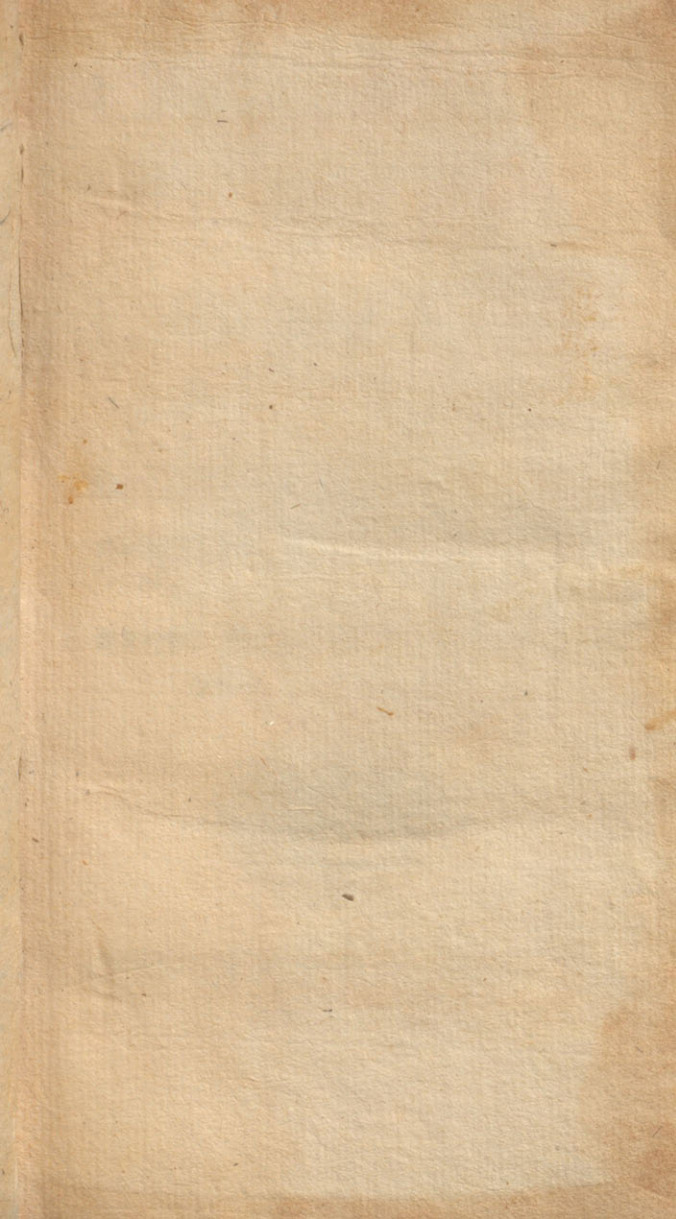
McGILL  
UNIVERSITY  
LIBRARY

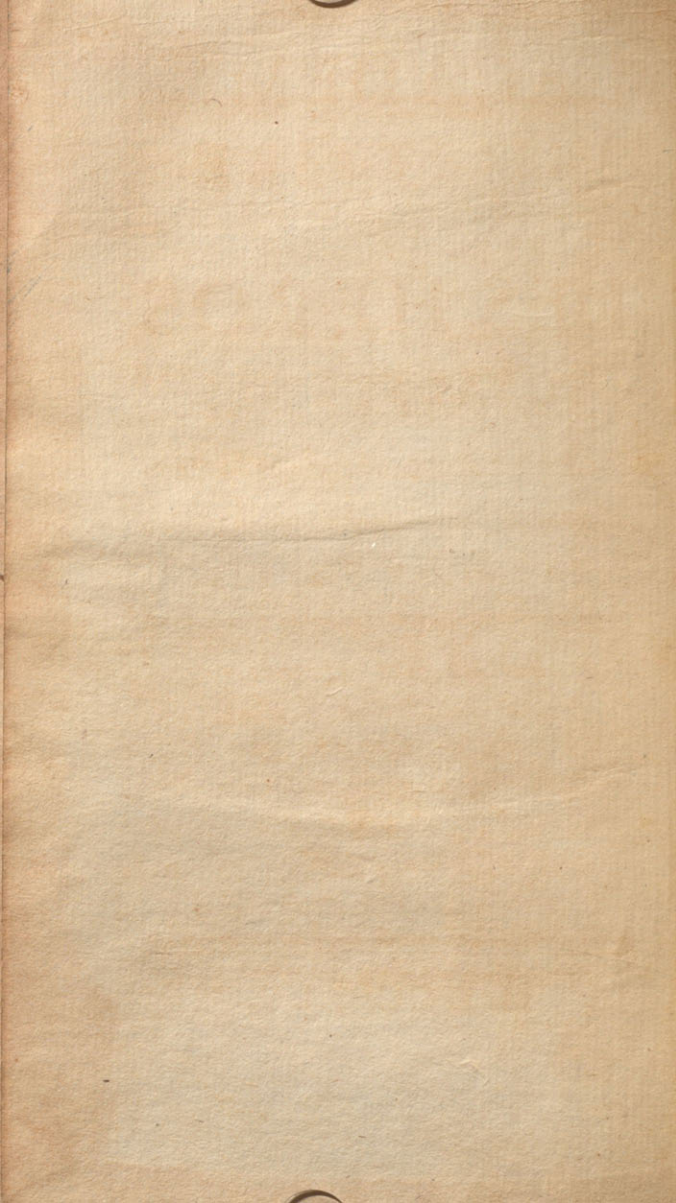














L'ACADEMIE  
MILITAIRE,  
OU  
LES HEROS  
SUBALTERNES.

Par P\*\*\* Auteur suivant l'Armée;

---

---

PREMIERE PARTIE.

---

---

*Sublato jure nocendi.*



---

---

M. DCC. XLV.

THE ADVENTURE

OF THE

DISCOVERY

OF THE

WEST INDIES

IN THE

YEAR 1492

BY

CHRISTOPHER COLUMBUS

AS RECORDED IN HIS

DIARY

AND OTHER ORIGINAL

DOCUMENTS

TRANSLATED

AND

M. DCC. LXXV.



---

---

## VIS-PREFACE.

**U**N E Préface est un ouvrage , & j'ai bien d'autres chiens à étriller , qu'à m'amuser à barbouiller cinq à six pages qu'on ne prendra peut-être pas seulement la peine de lire ; passe pour ces Auteurs pacifiques qui n'ont rien de mieux à faire pour tuer le tems , qu'à brouiller du papier & ennuyer le Public ; mais moi qui travaille pour la gloire , & qui ne conte faire cet *Été* tout en prenant des Villes , que cinq à six volumes , je me garde-

rai bien de dire rien d'inutile ;  
c'est pourquoi j'entre tout de  
suite en matiere , pour enlever  
d'affaut , s'il se peut , la bien-  
veillance & l'approbation de  
mes Lecteurs , sans leur don-  
ner le tems de capituler avec  
moi.







# LES HEROS

SUBALTERNES.

---

## LIVRE PREMIER.

L'HONNEUR que j'ai d'être un des Membres de l'Académie Militaire , établie depuis peu en Flandre , en faveur des Héros Subalternes & dont on verra l'Origine , les Statuts & les progrès dans ces Mémoires , m'a déterminé à faire part au Public de quelques faits assez intéressans qui

*I. Part.*

A

me sont arrivés, & à quelques amis particuliers pendant le cours de la dernière Campagne ; aussi bon Académicien que brave Soldat , tout cet Eté j'ai combattu pour la gloire ; pendant l'Hyver , je vais écrire pour elle , & revoir ces Mémoires que j'ai jetté sur le Papier , sans ordre , & en mille endroits différents , à la Tranchée , à Cheval , ou sous une mauvaise Tente , enfin quand le tems me le permettoit.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Pour ceux qui sont curieux de me connoître.*

**J**E commencerai par dire deux mots de ma conduite passée ; on est bien - aise de connoître à

fond les Auteurs dont on lit les ouvrages, un rien détermine en leur faveur.

Nous sommes bien malheureux lorsqu'avec la fureur de faire parler de nous, nous sommes nés dans un Rang qui semble condamné à l'obscurité ; il faut devenir tout-à-fait scélérat, & brûler des Temples pour laisser un nom fameux ; étranges extrémités !

Quel sort plus triste que celui d'un honnête & simple Bourgeois, fût-il le plus galant homme de Paris, à coup sûr la Gazette n'en parlera jamais ; son quartier, sa maison de campagne, voilà son univers, & le petit Théâtre où il jouë son rôle aux yeux de sa famille, de ses Confreres & d'un petit nombre d'amis. Est-ce là vivre ?

Passé la ruë saint Honoré & Auteuil, qui connoîtroit Monsieur



Pichon mon oncle , mon tuteur & mon parain , si le Comte de \*\*\* ne lui eût fait l'honneur de le deshonorer dans ses *Confessions* en avouant confidemment au Public qu'il avoit coëffé cet honnête Marchand , en reconnoissance de ce qu'il avoit habillé son Régiment, c'est un entre mille dont il soit parlé dans l'histoire , & qui se soit fait un nom , encore quel nom !

Demeuré orphelin à l'âge de quinze ans , héritier d'un bien raisonnable , & doué des plus heureuses dispositions du monde pour le dépenser, je fis d'abord réflexion qu'avec un patrimoine si médiocre il m'étoit impossible de parvenir à quelque chose de grand ; les grands biens font souvent les grands hommes.

J'avois d'ailleurs entendu dire plusieurs fois à mon pere, homme

d'esprit & d'expérience, que pour l'ordinaire on ne faisoit fortune, que quand n'ayant rien à perdre, une heureuse témérité nous faisoit tout entreprendre.

Il étoit lui-même entré dans le commerce avec rien, je résolus donc de l'imiter de point en point, & de commencer ma fortune par dépenser le peu que j'avois.

J'éprouvai bien-tôt que si le bien se gagnoit aussi rapidement qu'il se dépensoit, dans peu je serois riche.

Je réussis avec assés de succès dans mon entreprise; c'est-à-dire que je me mis heureusement en peu de tems en état de commencer comme mon pere avoit fait.

Pour choisir un état avec plus de prudence, je résolus d'aller faire une retraite de huit à quinze jours, avec quelques louis qui me

restoient , chez une Actrice de l'Opéra Comique , nommée Cidalise avec qui j'avois commencé ma fortune ; ce fut là que j'appris à connoître les femmes ; excellente école ! La petite ingrate après l'entiere extinction de ma bourse , ce qui ne fut pas long , me pria fort poliment de souffrir un successeur ; il falut céder à la nécessité.

Je me trouvai donc à l'âge de dix-neuf ans , plus libre que jamais , sans argent , sans maîtresse , sans amis , sans feu , ni lieu ; ainsi dégagé de toutes les vanités du monde , je jettai les yeux sur les différentes conditions de la vie.

Incertain du parti que je devois prendre , je me rendis au Caffé des beaux esprits , car je me piquois d'en avoir. Je ne sçai quelle pièce on donnoit à la Comédie



Françoise; mais la ruë étoit si pleine de Carosses que ce ne fut pas sans peine , & sans bien jurer contre les Grands , que je gagnai chez Procope.

Ce fut là qu'après quelques réflexions générales , mon cœur se trouva partagé entre la gloire & la fortune , mon esprit incertain passa cent fois de l'une à l'autre , d'un côté je considérois la gloire d'un Auteur qui s'entend applaudir; mais d'un autre sa pièce finie , je le voyois, se glissant contre les murs , gagner à pied & sans escorte sa petite Chartreuse , tandis que la plûpart de ses Approbateurs avec tumulte & fracas , appellant à droite & à gauche , la Brie , Champagne , Poitevin , se faisoient enfin pompeusement traîner à un hôtel magnifique ; ma foi tout bien examiné , j'aimois mieux être un sot considéré &

tiré à quatre chevaux , qu'un galant homme méprisé & trotant dans la bouë ; j'envoiai la gloire au Diable , persuadé que je n'aurois pas un sol de crédit sur cette marchandise-là , pour laquelle on ne trouve tout au plus & avec bien de la peine que quelques steriles batemens de mains qui passé la porte de la Comédie ne sont plus d'aucun débit.

J'aurois assez aimé un équipage aussi brillant que la plûpart de ceux que je voyois devant la porte ; mais j'aurois voulu qu'il n'y eût qu'à monter dedans , & il se trouvoit malheureusement un chemin prodigieux à faire , avant que d'arriver à l'état de ces heureux mortels , qui jouïssent d'un revenu qui leur procure toutes les commodités & les douceurs de la vie , sans autre embaras que celui de le dépenser.

Ne voyant point de porte ouverte pour moi au Temple de la Fortune, c'est-à-dire, dépourvû de protections pour y parvenir, il falut bien prendre le généreux parti de mépriser cette Déesse, & de lui préférer sa Rivale.

Deux chemins conduisent à la Gloire, les Belles - Lettres & la Guerre; j'avois assez bien fait mes études & je me sentoîs du cœur, je pouvois choisir, avec d'autant plus de raison, que ma fortune présente étoit au niveau d'une bonne partie des Auteurs de ma connoissance, & de quantité de mes camaradès qui avoient suivi le parti des Armes, la dernière Campagne.





## CHAPITRE II.

*Je prens un Etat.*

J' Ai toujourns oüi dire , que rien n'étoit si difficile que le choix d'un état ; je l'éprouvai alors , un jeune homme flotte long - tems avant que de se décider ; d'un côté l'Opéra Comique , plus brillant que jamais , sous son nouveau & ingénieux Directeur , m'ouvrit son Théâtre , je comptois encore sur la protection de Cidalise , qui voulut bien me faire l'honneur de prendre un rôle pour m'encourager ; je me fis alors de la gloire une peinture toute charmante , & plaçant mon nom parmi les noms fameux , j'en appellois à la postérité de l'injustice de la fortune.

Me voilà donc Auteur , en moins de quinze jours ma Pièce fut faite , jouée , sifflée , & moi réduit à n'oser plus en présenter ; à l'exemple de mes confrères j'attribuai mon mauvais succès à la cabale , consolation ordinaire des Poètes malheureux ; prévoiant que l'on ne voudroit plus rien jouer de ma façon , je jurai de ne plus composer , la prudence est mon appanage , j'ai connu peu de personnes qui sçachent prendre leur parti plus galamment que moi.

Je résolus donc d'embrasser la profession des Armes , c'étoit - là ma vraie vocation , & l'état auquel le Ciel me destinoit.

On ne peut concevoir quel fut l'excès de ma joie , lorsque j'aperçus un matin au coin des rues , l'Ordonnance du Roi pour la Milice de Paris ; bien différent de ces jeunes gens , qui élevés dans une

molle oisiveté trembloient à l'approche du jour qui devoit décider de leur sort, je le vis venir avec plaisir, & le regardois comme la fin de mes malheurs.

Ma situation étoit des plus favorable pour servir l'Etat, point de gros biens à laisser, ni de larmes de parens à essuyer, aussi riche à mon arrivée dans toutes les contrées du monde que je l'étois à Paris, je regardois tout l'Univers comme ma Patrie, prêt à marcher par tout où la Victoire conduiroit les Armées de mon Prince.

Qui croiroit qu'avec de si belles dispositions, je fus assez malheureux pour ne me pas trouver du nombre des élus, & que j'eus le chagrin de voir partir mes camarades les larmes aux yeux; tandis que j'en verfois de dépit de ne pas les suivre.

Le mal n'étoit pas sans remède,



il me restoit mille autres voyes honnêtes pour satisfaire ma noble envie ; le Pont Saint Michel ne manquoit pas de ressources , & *les Volontaires des Grassins* m'offroient encore une retraite honorable , mais leur habillement de Pandoures me déplut, d'ailleurs j'étois bien aise de servir dans les vieux Corps.

Mon parti bien pris de partir au Printems prochain , je ne songei plus qu'à passer agréablement le reste de mon Hyver , grace à Madame la ressource , je le finis le plus heureusement du monde , comme je l'avois toujours souhaité.

Un soir après avoir soupé avec quelques amis de ma sorte , tous honnêtes garçons par conséquent , n'ayant rien de mieux à faire, nous nous amusâmes à casser les lanternes ; le Guet qui survint au bruit de

nos exploits , voulut y trouver à redire , j'ai du courage , je crois l'avoir déjà dit ; bien-tôt aux paroles succédèrent les coups.

Mes camarades plus poltrons que moi disparurent ; le combat fut encore opiniâtre , & la victoire long-tems incertaine ; mais enfin forcé de céder aux plus forts je mis bas les armes , me veilà prisonnier de guerre , & après quelques mauvais traitemens de ces brutaux au - dessus desquels un grand cœur sçait se mettre aisément , je fus conduit au Fort-l'Evêque , où je trouvai de très-honnêtes gens.

Le lendemain un Sergent du Régiment de \* \* \* \* \* vint me faire la cour à mon lever & m'offrir ses très-humbles services de la façon du monde la plus obligeante , voulant absolument , me dit-il , me tirer de prison dès

le jour même & m'emmener avec lui en qualité d'ami , voir toutes les curiosités de la Flandre sur un Cheval que le Roi défrayeroit , il ajoûta même avec politesse qu'il avoit un habit tout neuf & un chapeau à me faire présent avec quelques écus pour boire à la santé du bon Maître qui daigneroit prendre soin de mes plaisirs & de mon entretien.

La proposition étoit trop avantageuse , trop galante , & trop conforme à mon inclination pour la rejeter , je l'acceptai donc avec joie , & déclarai la guerre à tous nos Ennemis ; je fis avec le Roy un traité d'alliance offensive & deffensive , par lequel je m'engageois à le servir pendant six années consécutives, moyennant sept sols par jour.



---

 CHAPITRE III.

*Mon départ pour l'Armée.*

**D**ÉS le lendemain je partis moi dixième , pour aller chercher le cheval qui m'attendoit en Flandre ; j'avois oublié de mettre dans mon marché qu'on me l'enverroit à Paris ; je n'avois pas compté faire la route à pied ; mais ce font-là des petits malheurs incapables de rebuter un grand homme , la gloire est une si belle chose qu'on ne peut trop l'acheter.

Ce fut à Lille que je rejoignis mes équipages le 15 Mars 1744. & où je commençai mes premières armes , la vingt-cinquième année de mon âge , je suis bien  
aise

aïse de déterminer cette époque à présent que je m'en souviens, de crainte de l'oublier, lorsque parvenu à un poste plus brillant pour prix de mes services, je voudrai sçavoir l'origine de ma noblesse, d'ailleurs c'est autant de peine épargnée pour les Historiens à venir, ambitieux de transmettre leur nom à la posterité à la faveur du mien.

Faute de cette précaution, il y a je ne sçai combien de gens qui occupent à présent les premiers postes de la Finance, qui ignorent en quel tems ils étoient petits Commis à la Douane, & je connois plusieurs Marquis qui ont entièrement oublié, en quelle année leurs peres ont acheté les terres titrées & tombées en décret, dont ils étoient les Fermiers.

Comme je ne veux pas me  
*I. Part.*

trouver dans cet embarras , & que d'ailleurs je veux ſçavoir précifément en combien de tems un bon Soldat peut devenir Maréchal de France ; je marque ici mon entrée au ſervice , dans l'eſpérance que la Gazette en marquera quelque jour ma ſortie.

Arrivé au Régiment , mon premier ſoin fut de me choiſir des amis , & d'entrer dans une chambre de gens d'eſprit , nous prenons inſenſiblement les inclinations de ceux que nous fréquentons ; la mauvaiſe compagnie entraîne ſouvent à bien des défordres , j'eus le bonheur de tomber avec d'honnêtes garçons.

Nôtre petite Société étoit compoſée de ſix perſonnes , ſçavoir un Picard , un Normand , un Breton , un Champenois , un Bourguignon & moi ; comme chacun portoit le nom de ſa Province , je pris celui de Pariſien.



Un jour de réflexions en réflexions, en vuidant quelques pots de bière, nous vîmes à parler de la gloire, Picard qui ne manque pas d'esprit, & qui a fort bien étudié, comme on le verra dans la suite, nous peignit cette Déesse avec les couleurs les plus vives.

„ La gloire, nous dit-il, est  
 „ une fiere Déesse qui marche  
 „ toujours à nôtre tête, elle ca-  
 „ resse tous nos Chefs, folâtre  
 „ autour d'eux, fait une liste de  
 „ leurs noms qu'elle confie à la  
 „ Renommée pour les publier par  
 „ tout l'Univers; mais elle ne  
 „ daigne pas jeter les yeux sur  
 „ nous; il semble que nous soyons  
 „ indignes d'elle.

„ Cette orgueilleuse est d'au-  
 „ tant plus injuste, que c'est à  
 „ nos bras qu'elle doit tout ce  
 „ qu'elle est, formée de nôtre  
 „ sang au peril de nos vies, c'est

„ au milieu de nos Escadrons vic-  
 „ torieux , sur les corps de nos  
 „ Ennemis vaincus qu'elle prend  
 „ naissance , & à peine l'ingrate  
 „ a-t-elle reçu le jour qu'elle s'é-  
 „ chape de nôtre sein pour jamais ,  
 „ & s'envole vers nos Chefs oc-  
 „ cupée de l'unique soin de les  
 „ immortaliser , & de donner à  
 „ leur courage ce qui n'est sou-  
 „ vent qu'un effet du nôtre.

„ Ce n'est pas que je pretende  
 „ ôter à nos Officiers l'honneur  
 „ qui leur est dû , je sçai qu'on  
 „ les voit souvent prodiguer leur  
 „ vie , & marcher les premiers à  
 „ travers les périls où ils nous con-  
 „ duisent ; mais si la gloire est la  
 „ récompense de leur valeur ,  
 „ pourquoi le même prix n'est-il  
 „ pas le fruit de la nôtre ? nos jours  
 „ ne nous sont-ils pas aussi chers  
 „ que les leurs ?

„ J'ose même avancer que nous

„ avons plus de mérite qu'eux ,  
 „ puisque le seul courage nous  
 „ fait souvent faire tout ce que  
 „ la valeur , la honte d'être des-  
 „ honorés , l'espoir d'obtenir un  
 „ poste brillant , & d'acquérir un  
 „ nom fameux leur fait exécuter ;  
 „ ils ont dix motifs de prodiguer  
 „ leur vie contre nous un , & nous  
 „ la prodiguons comme eux.

„ Si un Soldat sçavoit qu'au sor-  
 „ tir d'une bataille , la moitié de  
 „ son sang versé donnera un nou-  
 „ veau lustre à sa famille , & lui  
 „ frayera à lui-même un chemin à  
 „ quelque poste brillant , que son  
 „ nom & la qualité de ses blessu-  
 „ res passeront jusques aux oreil-  
 „ les de son Roy , j'ose avancer  
 „ que chacun de nous seroit un  
 „ Heros , & souhaiteroit avoir  
 „ mille vies pour les prodiguer au  
 „ service de son Prince.

„ Toute la Chambree aplaudit à



ce discours de Picard , & lui ver-  
 fant moi-même une rafade , je lui  
 promis de lui faire part d'un pro-  
 jet qui tendoit à remedier aux  
 abus qui s'étoient introduits dans  
 le Service au fujet des Soldats  
 qu'on livroit à la discrétion des  
 miserables Sergens qui abusoient  
 de leur autorité ; Picard & toute  
 l'Assemblée me pria de ne pas  
 tarder plus long - tems à satisfaire  
 leur curiosité , je m'expliquai en  
 ces termes.

---

## CHAPITRE IV.

### *Projet d'une Academie militaire.*

„ **L** Es réflexions de nôtre ami  
 „ Picard sont très - sensées &  
 „ très-judicieuses , je souhaiterois  
 „ donc pour animer de plus en  
 „ plus le courage de nos braves

„ Camarades , qu'il y eut parmi  
 „ nous quelque bel Esprit qui se  
 „ chargeât du soin de publier les  
 „ belles actions de nos Heros  
 „ subalternes dont les gazettes ne  
 „ parlent point , & généralement  
 „ tout ce qu'ils font de digne de  
 „ passer à la posterité ; qu'il citât  
 „ leur nom , leur furnom , leur  
 „ famille , le lieu de leur naissan-  
 „ ce , pour que s'ils ont des freres  
 „ ou des petits neveux ils puissent  
 „ parler de leurs parents faits  
 „ Sergens en telle & telle occa-  
 „ sion , à cause de telle & telle  
 „ action , comme les Gentilhom-  
 „ mes citent avec plaisir , com-  
 „ ment , quand , & pourquoi leurs  
 „ ancêtres ont reçu le bâton de  
 „ Maréchal de France.

Chacun convint que j'avois  
 raison , & il fut décidé d'une voix  
 unanime que nôtre Chambrée  
 s'arrogeroit le titre d'*Academie*

*Militaire* , Picard & moi Parisien en fûmes déclarés les chefs , Bourguignon qui n'écrivoit pas mal , fut élu nôtre Secrétaire , Champagne fut chargé des affaires étrangères , c'est - à - dire du soin d'entretenir un correspondant dans chacune des Armées , tant de Flandre , du Rhin , que d'Italie , pour nous instruire exactement de tout ce qui se passeroit de notre ressort sur toutes nos frontieres ; pour le Normand & le Breton , qui étoient pourvûs de plus de courage que d'esprit , eurent la direction de notre ménage ambulant ; de sorte que débarrassés de tous soins domestiques à l'heure du repas , nous devions trouver la soupe sur la table , & toujours de l'eau fraîche.

Cet ordre ainsi établi à la Ville de Lille , nous jurâmes de le maintenir toute la Campagne , & de  
 ne



ne point recevoir d'autres Académiciens, que quand la mort auroit disposé de quelques-uns de nous.

Picard se chargea d'écrire l'histoire de nôtre Academie, & le resultat de ses séances; j'espère qu'on verra bien-tôt paroître cet Ouvrage. Pour moi, je fus élu Historien des grands hommes de nôtre étoffe; & c'est à ce titre que je commence par mon histoire.

Toutes ces mesures prises, nous attendîmes avec impatience le commencement de la Campagne, nous servant du tems qui nous restoit pour établir nos correspondances générales; ce fut avec un plaisir extrême que nous vîmes l'ardeur de tous nos Camarades répondre à nos intentions; nous en reçûmes tant de lettres de complimens, que nous faillîmes commencer par nous ruiner.

---



---

 CHAPITRE V.

*Première Assemblée de l'Académie.*

**L**E Siege de Menin fut poussé avec tant de vigueur que ce ne fut que le lendemain de la prise de cette Ville que nous pûmes pour la première fois convoquer une assemblée générale.

L'éloquent Picard ouvrit la Séance par un discours des plus patétiques, dans lequel, après nous avoir élevés au-dessus des illustres nombres des plus célèbres Académies du Royaume, il parla en ces termes:

„ Chers amis qui fûtes temoins,  
 „ comme moi, de la joie de toutes nos troupes à l'arrivée du  
 „ Roy au Camp de Cifoing, qu'il

„ me soit permis de vous la retra-  
 „ cer en cet heureux jour ; vous  
 „ le sçavez , notre allegresse res-  
 „ sembloit si fort aux fêtes d'une  
 „ Armée victorieuse qu'il n'y eut  
 „ pas un Soldat qui ne fût per-  
 „ suadé que ce jeune Heros' con-  
 „ duisoit la victoire avec lui ; la  
 „ valeur & l'intrepidité peintes  
 „ dans ses yeux & sur son auguste  
 „ front , se reflechissoient sur  
 „ nous ; semblables à ces raions qui  
 „ partis du Soleil , vont commu-  
 „ niquer à de simples verres la  
 „ force de réduire en cendre tout  
 „ ce qu'on leur presente.

„ L'Armée étoit un grand corps  
 „ à qui le Ciel faisoit present d'u-  
 „ ne ame pour la mouvoir , & la  
 „ diriger dans ses differentes ope-  
 „ rations.

„ Avec quelle ardeur ne mar-  
 „ châmes-nous pas à Menin , sous  
 „ de si heureux auspices ; cette



„ Ville pouvoit - elle esperer de te-  
 „ nir long-tems contre une Armée  
 „ nombreuse commandée par un  
 „ grand Roy ; le huitième jour le  
 „ Drapeau blanc fut arboré , & le  
 „ Baron d'Echten forcé de nous  
 „ ceder la place ; ce Siege ne nous  
 „ coute que trois Officiers , des-  
 „ quels je ne dois pas parler pour  
 „ suivre nos statuts , & environ  
 „ soixante Soldats , dont quel-  
 „ ques-uns ont mérité d'avoir part  
 „ à mes éloges.

Ici Picard fit les oraisons fune-  
 bres d'une douzaine de nos Ca-  
 marades qui ont eu la gloire de  
 mourir les armes à la main ; mais  
 comme cela regarde l'histoire gé-  
 nérale des Heros subalternes , ob-  
 jet de notre institution , je ne tou-  
 cherai pas ici cette corde.

La harangue finie on fit lec-  
 ture des lettres de nos correspon-  
 dans , nous notâmes celles dont

on pouvoit faire usage, & nos  
Academiciens ser etirerent.

---

## CHAPITRE VI.

*Vie de l'Illustre Picard d'Amiens.*

**E** Tant demeuré seul sous nô-  
tre tante, il me vint en fan-  
taisie d'écrire la vie de nôtre Ora-  
teur, qu'il m'avoit raconté lui-mê-  
me depuis peu; comme Picard  
est sans contredit le plus respecta-  
ble & le plus habile d'entre-nous,  
& d'ailleurs le meilleur de mes  
amis, je veux le faire connoître;  
car il est bon que le public sçache,  
que quoique simples Soldats, nous  
ne sommes pas de ces manans ra-  
massés dans les ruës, ou tirés des  
Campagnes, qui n'ont ni cœur ni  
honneur, ni éducation; nous som-  
mes tous fils de bons Bourgeois,

& à un peu de libertinage près, nous en valons bien d'autres; comme on le verra dans la suite.

Picard naquit à Amiens le 15. Decembre 1716. il n'eut pas plutôt acquis l'âge de douze ans que Monsieur son pere Procureur de Profession, en fit present à l'Eglise, persuadé que cette bonne Mere en prendroit soin; les Procureurs ne sont pas fots, leur ame intéressée se manifeste jusques dans les presens qu'ils font.

A peine Picard étoit tonsuré, qu'il fut pourvû d'une Bourse au College de ..... à Paris, nôtre jeune Prosélite quitta sa patrie sans regret; la Famille du jeune homme qui cherchoit à s'en défaire avoit eu soin de moderer ses plaisirs pour ne les lui pas faire trop regretter, cette politique est assez celle des mauvais parens; nôtre ami étoit encore d'un âge



où les passions endormies laissent croire que l'on n'en a point ; l'amour de l'étude étoit son seul penchant , car dès - lors il menaçoit d'être un grand génie ; il surpassa bien-tôt un tas de Pédans Grecs & Latins ; arrivé enfin en Philosophie , il soutint des Theses avec honneur.

Picard étoit sur le point de retourner à Amiens pour y entrer au Séminaire ; heureuses dispositions pour être un jour Dragon ; quand sa blanchisseuse de rabat , qui étoit une bonne veuve d'un âge mûr , vint à tomber malade ; cette maladie-là ne fut pas si malheureuse.

Une de ses nièces jeune & gentille , nommée Manon , qu'elle avoit grand soin de ne jamais envoyer dans les Colleges , fut obligée un Samedi d'aller à \* \* \* , ce fut son premier voyage , il est

remarquable ; elle se trouva en un moment environnée de tous les Prestolets à qui sa tante avoit affaire , toutes les graces de cette belle passerent en revûe , chacun en dit son avis.

Picard qui la regardoit du coin de l'œil en fut émû , & ne vit pas Manon indifferemment , sa pauvre Philosophie l'abandonna , elle nous quitte souvent à moins ; bien-tôt il se degôûta de son état : la vûe d'une jeune fille aimable est la pierre de touche d'une bonne vocation , c'est par-là que nos parens devroient nous éprouver ; le cœur de Picard , jaloux de n'avoir pas été consulté dans une affaire si serieuse , lui joüoit sans doute ce tour ; il lui fit sentir qu'on ne s'engageoit pas impunément sans son aveu ; nôtre Amiennois eut cependant encore la force d'envoyer fierement Manon au diable.

Le Diable ne reçoit pas toujours ce qu'on lui donne, la belle revint le Samedi suivant; ses cheveux noirs qu'elle ne poudroit jamais par décence, relevoient la blancheur de son teint, & son corps qu'elle enfermoit modestement dans une ceinture, laissoit voir en dépit d'elle une taille des plus mignonnes, couronnée par une gorge naissante, qui renvoyoit de tems en tems un mouchoir de mouffeline, à travers lequel l'œil s'alloit perdre avec plaisir insensiblement dans le plus gentil corsage du monde.

A cette vûë, Picard sentit évanouïr toutes ses belles résolutions, une jolie personne lui parut préférable à toutes les Sciences ensemble. Qu'est-ce après tout que des livres muets pour tenir contre une femme aimable.

La belle continuoit de venir



régulièrement tous les Samedis au College , les yeux baissés & d'un air d'innocence ; belle Manon , lui dit un jour Picard , qui se trouva seul avec elle chez le Portier , bien-tôt nous vous verrons plus librement , je vais cesser d'être Abbé : Quoi , Monsieur , lui répondit cette fille , le regardant modestement , le petit colet vous va cependant fort bien ! mais que la volonté du Seigneur soit faite ; l'habit comme l'on dit ne fait pas le Moine.

Vous avez raison , reprit Picard , mon cœur ne va pas à l'habit que je porte , je vous aime , par exemple , tout Abbé que je suis encore : Ah ! Monsieur , reprit Manon en souriant , tous vos Messieurs m'en disent autant ; mais je n'ai garde de les écouter , on dit vraiment que vous êtes plus dangereux que les gens du

monde, je le croirois bien, c'est ce qui fait que quand je vais porter de l'ouvrage à des Abbés, je n'y reste pas long-tems; ainsi dépêchez, s'il vous plaît, de me renvoyer.

Tout amoureux que fut Picard, il laissa partir cette belle pouponne, par respect pour le caractère qu'il devoit bien-tôt quitter, cela ne tarda pas; le cœur est impérieux, quand il commande il veut être obéi promptement; deux jours après nouvelle décoration.

---

## CHAPITRE VII.

*A bas le petit colet.*

**L**A vieille tante mourut sur ces entrefaites; le tems étoit peu propre à parler de galanterie à la nièce; Picard lâché dans

Paris y dépensa en peu de tems le peu d'argent qu'il avoit, & la disette lui laissa le loisir de faire de serieuses reflexions sur son nouvel état dans lequel il ne devoit attendre aucun secours de sa famille; desespéré, ne sçachant de quel côté donner de la tête, n'étant pas même assez riche pour épouser Manon, il commença à sentir qu'il avoit fait une sottise. L'amour est une belle chose, mais encore faut-il vivre; de quelques ressources que soient dans un petit ménage les graces d'une jolie femme, il est des gens qui ne sont pas bien aise de fonder leur cuisine sur un semblable revenu, quelque assuré qu'il soit de nos jours.

D'abord pour sonder le gué, & sçavoir l'air du bureau, nôtre nouveau Cavalier fut prier Manon de lui vendre deux surplis



fort propres ; la vieille tante avoit laissé à sa chere petite nièce pour tout héritage une chambre garnie, & la pratique d'une vingtaine d'Abbés ; excellent patrimoine pour une jeune fille de quinze ans , on se doute bien que les pratiques se multiplierent de jour en jour.

La belle affligée ne reconnut pas d'abord nôtre ami ; mais après un moment de réflexion : Ah ! c'est vous Monsieur , lui dit-elle , vraiment je ne vous remettois pas avec ce chapeau bordé & cette épée , depuis que je ne vous ai vû il m'est arrivé bien de malheurs ; mais donnez-vous la peine de vous asseoir : Hélas ! ma pauvre Tante est morte , c'étoit une si bonne femme.

On s'assit ; on fait son éloge d'une part , son oraison funébre & son épitaphé de l'autre , enfin

de la Tante on passe à la Nièce, on commence par la plaindre ; c'est l'usage , & de propos en propos , on lui fait entendre qu'il faut qu'elle se marie pour empêcher le monde de parler.

A ce doux langage Manon sourit , c'est souvent plus que rire , & demande qui voudroit d'elle à son âge ; parbleu moi-même , reprit Picard , je m'estimerois trop heureux de vous posséder ; la conversation s'anima de part & d'autre , Picard conte ses malheurs, la dureté de ses parens , on le plaint beaucoup , & on s'intéresse pour lui ; favorable augure !

Comme la nuit commençoit à tomber , & Manon à s'attendrir sur le sort de cet infortuné jeune homme ; Picard ayant remarqué deux lits , dit en soupirant qu'il n'avoit ni gîte ni de quoi en avoir.

La timide héritière qui depuis la mort de sa Tante , trop craintive pour demeurer seule la nuit dans son appartement , avoit prié une de ses amies de venir coucher avec elle , dit à Picard, touchée de compassion , qu'elle lui offrirait bien le lit du cabinet , mais que sa Tante y étant morte depuis peu , elle craignoit qu'il ne l'acceptât ; l'innocence est souvent plus hardie que le crime.

Nôtre confrere n'est pas de ces esprits foibles qui craignent les morts ; l'espérance de coucher avec une jolie vivante lui fit accepter avec plaisir le lit de la défunte , sa joye fut cependant mélangée de quelque amertume, lorsqu'il apprit que Manon ne coucheroit pas seule.

Ils souperent tête à tête , neuf , dix , onze heures sonnerent , & personne ne vint ; on entendit



fermer la porte de la ruë , à la grande satisfaction du nouvel hôte ; la belle commença à trembler & se repentit d'avoir poussé la politesse si loin , mais il n'étoit plus tems ; la prudence ne nous vient jamais que quand on n'a plus besoin d'elle.

Manon perdant l'espérance d'avoir son amie , regarda Picard d'un air embarrassé : Monsieur , lui dit - elle , je n'avois pas compté être seule ; que dira - t - on de moi si l'on sçait que vous avez couché ici ? Au moins parlez bas , je serois perdue , & sur - tout soyez sage , je vous en prie. Qu'un homme ne promet - il pas ? mais *promettre est un , & tenir est un autre.*



---

 CHAPITRE VIII.

*Les Revenans.*

**E**Nfin en parlant de choses & d'autres, on parla de se coucher, & Picard fit tomber adroitement la conversation sur la défunte pour intimider la nièce, dont il connoissoit le foible; en effet il la vit bien-tôt trembler, & regarder de tous côtés d'un œil égaré si elle ne voyoit point quelque phantôme; nôtre Grivois affectant de trembler lui-même, choisit ce moment pour lui souhaiter le bon soir; on le pria de demeurer; poli & obligeant il offrit de passer la nuit dans le fauteuil de la belle; la peur est si puissante sur l'esprit féminin qu'on accepta la proposition, & la crain-

te redoublant par degré , on fut peu à peu obligé de s'aprocher de plus près. La timide Manon n'osoit crier , crainte d'éveiller les voisins , & de causer du scandale dans la maison ; car la pauvre petite y étoit en odeur de fainteté ; elle esperoit par ses prieres arrêter la témérité de l'amoureux jeune homme qui la pressoit de ceder à la violence de ses desirs ; mais Dieu sçait la valeur de ces prieres ; des mouvemens inconnus , qui s'éleverent dans le cœur de Manon , lui firent éprouver quelle avoit trop présumé de ses forces , un profond soupir qu'elle laissa échapper fut le signal de sa défaite.

Bref voila Picard établi dans son petit ménage , sans Prêtre & sans Notaire , avec le tems Manon s'aguerrit ; elle étoit en bonne école ; on dissipe le peu qu'elle a : enfin notre Camarade s'en-



nuya de ce genre de vie ; de quoi ne s'ennuye-t-on pas sans argent ?

Picard sans talent pour faire fortune , car il n'a que de l'esprit ; convaincu que rien n'étoit plus noble que de servir son Prince , résolut de sacrifier son tems à la défense de sa Patrie ; il écouta peu les sages avis de Monsieur son pere , qui souhaitoit qu'il retournât passer la plus belle saison de sa vie dans un College à vivre dans l'indolence & la paresse , avec un tas de faineans qui se croient autorisés , par le rabat qu'ils portent , à vivre inutiles à l'état qui daigne les nourrir.

Qu'on me permette ici une petite digression à leur sujet ; à voir l'air suffisant de ces petits maîtres Ecclesiastiques , & la hauteur avec laquelle ils parlent de nous autres misérables Soldats , on diroit qu'ils valent bien mieux que nous ;

eux dont tout l'emploi est de n'en point avoir , & de réciter tout au plus fort mal quelques mots de prieres pour nous , tandis que nous combattons fort bien pour eux.

Tranquiles possesseurs d'un Bénéfice que nous leur conservons , ils ne nous en donnent la Dixme qu'en se plaignant de la misere du tems , sans rougir de montrer deux bras nerveux , capables de porter les armes , ou de cultiver la terre : en cas de besoin le Roy peut compter sur plus de cent mille faineans de cette espece dans l'étenduë de ses Etats ; je ne parle pas des bons Ministres du Seigneur , il en est , dignes d'être respectés , & que je respecte.

Picard au - dessus des préjugés , d'un vulgaire aveugle , aimera mieux être bon Soldat , que mauvais Prêtre ; résolu de partir pour la Flan-

dre , il s'occupoit déjà des plus vastes projets , lorsqu'un Moine des amis de sa Famille , vint le voir & faillit enlever au Roy un si bon Soldat ; aux fatigues du penible métier de la guerre , ce bon Religieux opposa la molesse , la douce oisiveté & l'abondance des Cloîtres ; ce piège est dangereux pour un homme sans ressource ; Picard fut d'abord ébloüi , & la perspective d'une vie aisée , exempte de peines & d'embaras , lui fit demander du tems pour penser au parti qu'on lui proposoit.

Il en est à peu près d'entrer au Service , comme de se jeter dans un Couvent , l'amour malheureux ou la misere , font une partie des Soldats de Famille , & presque tous les Moines.

Je crois avoir découvert , pourquoi certains parens aiment mieux



que leurs enfans embrassent ce dernier Parti , j'en ai deux raisons ; la premiere est , qu'il est naturel aux Peres & Meres , les moins tendres , d'aimer la conservation de ceux à qui ils ont donné la vie , & qu'elle est plus en sûreté dans un Cloître ; car si la mort n'épargne personne , on peut dire que la guerre est un tems de moisson abondante pour cette cruelle ennemie du Genre humain ; c'est au milieu des Sieges & des Batailles qu'elle exerce son empire avec le plus de fureur sur les chemins glissans qui conduisent à la gloire ; c'est-là que les plus intrépides par leur témérité éprouvent le sort de ces peupliers , qui pour vouloir s'élever au - dessus des autres arbres qui croissent autour d'eux , sont le plus souvent frapés de la foudre ; en qualité d'Academicien , il m'est

permis de prendre quelquefois le ton épique , même en prose ; ainsi on me passera cette comparaison.

Une seconde raison , bien aussi forte que la première est l'intérêt ; un enfant qui entre dans un Couvent , débarasse pour toujours ses Parens du soin de l'entretenir , & s'il prend le parti des armes , ce n'est que pour un tems ; de là vient que souvent des Peres après avoir rebuté leurs enfans par toutes sortes de mauvaises façons , les secondent quand ils se rendent Moines, & les abandonnent quand ils se font Soldats , comme si l'un valoit mieux que l'autre.

Je ne prétends pas canoniser tous mes Camarades , j'avouë de bonne foi , que les Couvents & les Troupes sont les receptacles de tout ce qu'il y a de Libertins dans le monde ; car un ancien

Proverbe dit , que *quand le Diable ne sçut plus que faire , il se fit Moine* ; mais il faut aussi convenir qu'il y a d'honnêtes gens partout , même dans les Cloîtres.

---

## CHAPITRE IX.

*Comment Picard se décide.*

**P**icard , ennuyé de languir dans la misere , balançoit entre le froc & la cuirasse : il attendoit même le Moine en question dans une promenade retirée de la Ville , lorsque le hazard conduisit au même lieu un Sergeant de nôtre Regiment , nommé *Eustache du Bois* , ce bon Militaire , surpris de l'air rêveur de ce jeune homme qu'il trouva de bonne mine & d'une belle taille , lui demanda le sujet de sa mélancolie,

Picard



Picard lui fit part de la situation dans laquelle il se trouvoit , & Eustache le déterminâ à le suivre dans un Cabaret voisin où il lui prouva par F. & par B. qu'il étoit plus glorieux de porter les armes pour le service de son Prince , que de s'enterrer tout vif dans un Cloître.

Nôtre Confrere ne se rendit pas d'abord , il soutint qu'un Moine étoit plus heureux qu'un Soldat ; si je deviens Procureur , par exemple , dit-il , voilà ma fortune faite ; & ton salut à tous les Diables , reprit Eustache , un Procureur de Couvent est un B. qui fait profession de ne plus rien faire de tout ce qu'il a juré d'observer toute sa vie. Sacrebleu , vive , vive un bon Grenadier , Dieu prend parmi ses qualités celle du Dieu des Armées , & je n'ai lû nulle part qu'il ait jamais pris celle du Dieu des Moi-

nes ; quelques bouteilles de vin qui survinrent furent les derniers argumens que du Bois employa pour faire un Profélite , & on but à la santé du Roy.

Comme ils étoient en train , le Moine en question , qui alloit au rendez-vous , passe ; Picard lui fait signe , l'homme de Dieu , dans la vûë de faire une bonne action , entre au Cabaret , & le voilà à table , à côté du jeune homme , chacun le prêche à son tour , & vante les prérogatives de son état.

Le Moine soutient , avec raison , qu'il n'en est pas de plus doux que le sien , il oppose un Refectoire bien servi , à la maigre Alte d'un pauvre Soldat , forcé de marcher à la pluye ou à l'ardeur du Soleil pour gagner sa vie ; tandis qu'un Religieux , pour faire bonne chere , n'a qu'à bégayer quelques prieres Latines, qu'il ne prend

pas seulement la peine d'entendre.

Comme le bon Pere , toujours guidé par la charité , pour entretenir sa voix mélangeoit ses Sermons de quelques verres de vin ; à la longue sa tête se broüilla , de façon qu'il convint de bonne foi que son état étoit le pire de tous , qu'il n'y avoit ni charité , ni agrémens dans la plûpart des Cloîtres , que l'homme naturellement inconstant & leger ne pouvoit faire une plus grande sottise que de former un engagement pour le reste de sa vie ; le bon Pere finit son discours par dire à Eustache , en lui ferrant la main , qu'il voudroit pour beaucoup être libre de le suivre comme Picard , qu'il le feroit de grand cœur.

Là dessus on but un coup , & le jeune homme signa son engagement , on fut ensuite remener le



Pere Ambroise, à qui trop de zele avoit ôté la connoissance, & qui ne put ce jour-là débiter un très-beau Sermon qu'il avoit appris, quoique tout le monde fût déjà assemblé pour l'entendre; tant il est prudent de ne pas porter le zele trop loin.

Comme je me pique d'être meilleur Soldat que bon Auteur; on me permettra de quitter la plume pour prendre le mousquet, & marcher où le tambour m'appelle; c'est le Roi qui va faire son entrée victorieuse dans Menin. Adieu, ami Lecteur, à revoir.



## CHAPITRE X.

*Je reviens à moi.*

**A**Utrefois prendre une Ville n'étoit rien , & prendre une femme étoit quelque chose , comme tout change dans le monde , aujourd'hui c'est tout le contraire. Jamais je crois les places & les fronts des maris ne furent flanqués de tant d'ouvrages à cornes ; Novice au Champ de Mars , & Profez à Cythere , sans trancher ici de l'homme à bonne fortune , je puis me flater d'en avoir plus élevé que détruit.

La Flandre est un Théâtre où je me suis distingué de plus d'une maniere ; en qualité d'Historien de la Compagnie , je pourrai quelque jour instruire le Public de

mes faits militaires , en attendant je vais l'entretenir de quelques autres exploits qui ne seront pas moins amusans,

Pendant le Siége d'Ypres , auquel j'eus ma part comme tant d'autres , j'en avois encore un particulier à soutenir , & qui m'occupoit bien autant ; si je jouïois un fort petit rôle au premier , j'étois le heros au second.

En sortant d'Ypres par la porte Royale , sur la route d'Hiveranghem , on découvre à gauche le Château d'Adriensen ; vis-à-vis se trouve une Cense considerable ; c'est contre deux beaux yeux qui résidoient en cette Ferme , que j'avois dressé toutes mes batteries.

Nôtre Régiment arrivé un des premiers devant la ville , eut ordre de camper près du chemin de Boezingue. Plus hardi que mes



Camarades, suivi seulement du Breton & du Normand nos pourvoyeurs & mes Marechaux de Camp, je pris le chemin de la Ferme, résolu de commencer mes premiers exploits, par faire main-basse sur quelques volailles dans la basse-cour; c'est le droit de la guerre.

Entre chien & loup, tems propre à ces fortes d'expéditions, nous cotoyons sans bruit à la queue les uns des autres les murs du Jardin, lorsque des Oyes tapies les unes dans les autres, se levant tout d'un coup, prirent leur essor, & moitié courans, moitié volans, gagnerent la Cense à grands cris; nous de les suivre, & nous fîmes tant de diligence que nous entrâmes dans la place, pêle-mêle avec nos ennemis.

Enflé de ce premier succès, j'en conçus la plus heureuse espe-

rance ; comme en cette rencontre je commandois en chef , & que je ne trouvois pas l'ennemi digne de mes coups , je me contentai de donner mes ordres ; ces Oyes descendoient sans doute en droite ligne de celles qui par leurs cris sauverent jadis le Capitole de la fureur de nos premiers Peres ; le maudit tapage que celles-ci firent à nôtre arrivée , à l'exemple de leurs Archibifayeules , jetta l'alarme dans toute la Ferme.

Bien-tôt de gros chiens nous assaillirent , & rendirent le combat douteux ; le pauvre Breton faisi par une jambe demandoit déjà quartier , quand un bon Payfan , c'étoit le Gouverneur de la Place, courant a nous d'un air de suppliant , fit lâcher prise au chien.

Revenu de ma frayeur à la vûë de l'humble contenance de nôtre ennemi , je l'attendis de pied fer-

me, & le reçus en vainqueur ; le courage croît dans le péril, & augmente encore quand il est passé ; je commençai par ordonner, pour préliminaire de paix, de mettre les chiens à l'attache, ajoûtant avec bonté qu'après cela j'entendrois volontiers les articles de la capitulation.

Je fus obéï sur le champ, la soumission désarma ma colere, & mon cœur se laissa surprendre par la pitié ; le bon Vieillard m'abordant d'un air civil, le chapeau à la main, me dit obligeamment que si je voulois m'accommoder avec lui à l'amiable, tout ce qu'il possédoit étoit à mon service ; satisfait de ses offres, je lui promis l'honneur de ma protection, & le prenant par la main j'entrai avec lui à la maison, suivi de mes deux Camarades.

Je ne comptois pas trouver si



bonne Compagnie ; une bonne femme toute tremblante , étoit au bout d'une longue table , appuyée contre une grande armoire , qu'elle croyoit sans doute que nous venions vuider : trois grands garçons assez mal bâtis , mais vigoureux , quoique lourds & pesans , debouts autour de la table , n'osant lever les yeux , les cheveux plats , & tournant leur chapeau dans leurs mains ; faisoient la plus pitoyable figure du monde.

J'admirai par quel bonheur ces droles n'étoient pas venus secourir les chiens de la basse-cour, c'étoit fait de nous ; & moi qui commençois à perdre contenance quand le bon Vieillard parut , & qui ne repris courage qu'à la vûë de son air suppliant , eûs peut-être demandé quartier tout le premier ; il faut avoüer que l'ha-

bit du Roy en impose diablement.

Les longues moustaches du Normand & du Breton , eurent sans doute autant de part que nous à cette victoire , & ne jouèrent pas un petit rôle en cette rencontre ; c'est peut-être à elles que nous devons tout l'honneur de cette journée. Que sçait-on ? quoiqu'il en soit , je rassurai la timide assemblée , & toute ma colere ne tomba que sur les infortunés habitans de la basse-cour.

Sûr d'être obéi , je prononçai une sentence de mort , contre quatre pieces de toutes les volailles ; mes ordres furent exécutés de point en point , & je vis bien-tôt à mes pieds ces oyes orgueilleuses , qui les premières avoient osé donner l'alarme , & lever l'étendart de la rebellion.

## CHAPITRE XI.

*Nouvelle découverte.*

J'Imposai cette contribution , sans préjudice du souper auquel nous nous priâmes ; je bus à la santé de notre hôte , de sa ménagere , & de toute la belle Compagnie ; le Breton & le Normand en firent autant , & nous nous promîmes bien de rendre plus d'une visite à Mr. Janning , c'est le nom du Fermier ; le bon homme même nous en pria , quoiqu'il eût souhaité sans doute de bon cœur nous voir servir de fascines dans quelques fossez de la Ville.

J'étois - là le heros , c'étoit sans cesse Mr. l'Officier par cy , Monsieur l'Officier par là ; enfin tous



les respects & les fantés s'adref-  
soient à moi , & j'y répondois fie-  
rement d'un coup de tête , fans  
cesser de manger d'une daube  
passable , que l'appetit que j'avois  
me faisoit trouver excellente.

Au dessert je sortis seul à la  
Cour, pour examiner s'il ne se  
tramoit rien contre nous, & m'ap-  
prochant sans bruit d'une petite  
fenêtre , où j'aperçus de la lu-  
miere , je vis à travers le vitrage  
une petite Païsanne charmante,  
en tablier blanc, qui, les larmes  
aux yeux, nous maudissoit sans  
doute; je pensai d'abord que c'é-  
toit la fille de la maison que l'on  
n'avoit pas jugé à propos de faire  
souper avec nous.

Je ne me trompois pas, une  
vieille servante lui disoit, que  
Madame Janning vouloit absolu-  
ment qu'elle ne parût point pen-  
dant tout le Siège à la Ferme , où

chaque jour on ne manqueroit pas de recevoir quelques nouvelles visites semblables , à l'heure qu'on s'y attendroit le moins.

C'étoit agir avec prudence , les Meres en doivent-elles manquer , la plûpart sçavent par expérience , que perdre ce qu'elles estiment quelque chose , & qui au fond n'est rien , est toujourns l'ouvrage d'un moment.

Comme on ne pouvoit plus sortir de la maison sans s'exposer à de mauvaises rencontres , cette bonne vieille lui indiqua au fond du jardin une espece de cave qui avoit servi autrefois de glaciere , & dont l'entrée n'étoit pas facile à trouver , à cause d'une brouffaille fort épaisse qui la déroboit , elle ajoûta qu'elle auroit soin de ne la laisser manquer de rien.

Les chiens qui aboyerent me firent rentrer , crainte d'être soup-

conné d'avoir entendu quelque chose; je rentrai donc, bien résolu de tirer parti de cette découverte que je tins secrète, & me remis à table. Tout le monde se leva à mon arrivée, se découvrit, & moi assis, on s'asseoit.

Je passai quelque tems de-là, auprès de la bonne Madame Janning qui se crut fort honorée de cette attention de ma part, & croisant mes jambes l'une sur l'autre appuyé négligemment sur un des bras de son grand fauteüil à l'antique, je lui demandai combien elle avoit d'enfans; trois, me dit-elle, deux garçons & une fille; ce mot lui échapa, elle en fut déconcertée; mais son mari, homme d'esprit s'il en fut, ajouta avec art que sa fille étoit chez une de ses Tantes, à quelques lieuës de la Ville du côté de l'Etang de Kellebece; il dit même qu'elle devoit



se marier dans peu , avec un des trois droles qui avoient l'honneur de manger avec nous , & me le montra ; les deux autres étoient les héritiers présomptifs de Monsieur Janning.

Le futur époux que je fixai, se découvrit en souriant à demi, c'étoit un grand benais, de taille gigantesque, dont les membres vigoureux, mais sans proportion, lui donnoient l'attitude pesante & embarrassée de ces statues ébauchées, & dégrossies à la serpe, où l'on commence à peine à distinguer la figure humaine ; quel présent pour la petite Louison Janning ; elle m'avoit paru si aimable, malgré la simplicité de ses habits, que j'eus peine à croire que l'amour se fut mêlé de ce mariage.

Le souper fini, nous prîmes congé de la tremblante Compagnie, & mettant la main sur l'épaule du  
bon

bon homme Janning , de ses fils ; & de son gendre futur , je leur promis à tous d'avoir soin d'eux.

A peine nous sortions de la Ferme , très - satisfaits de nôtre petite expédition , que nous aperçûmes un détachement qui venoit reconnoître cette maison , & y prendre ses logemens ; je tremblai d'abord pour Louison.

J'esperois bien la rejoindre quelque part , mais faisant reflexion qu'elle avoit un azile tout prêt en cas de malheur , je me remis de ma frayeur ; ma présence lui eût été d'un foible secours , & ma vanité ne se fût pas accommodée de plier sous le plus petit Sergent , après avoir tranché de l'homme d'importance auprès de ces bonnes gens.

Nous ne pensâmes donc qu'à regagner notre Tente où Picard , Bourguignon & Champagne inf-

truits de nos projets , nous attendoient avec impatience ; ils nous revirent avec joie , couverts de gloire , & chargés de provisions ; je fis le recit de cette expédition.

---

## CHAPITRE XII.

### *Conclusion de cette aventure.*

**A** Quelques jours de là , on commença le Siège avec vigueur , & je m'y distinguai comme un autre ; quantité de mes amis furent tués autour de moi ; mais j'échapai heureusement , je suis né assez heureux.

Assez occupé d'ailleurs , j'avois un peu négligé la petite Louison , un militaire de ma trempe n'est pas tout à fait maître de son tems ; un soir donc que je me trouvai de garde près de la Ferme du Châ-



teau d'Adriensfen, j'eus le tems de faire les plus belles réflexions du monde sur le sort de la fille de Janning qui passoit sans doute de tristes momens dans le souterrain qui lui servoit de retraite ; je résolus d'aller rendre une petite visite à cette belle , aussi-tôt que je serois relevé de sentinelle ; l'occasion étoit des plus favorables , le reste du jour se passa à former des projets.

A peine je suis libre, que l'aveugle enfant me mène , le tems paroïssoit fait exprès pour une expédition amoureuse , on ne voyoit que pour se conduire ; j'arrive , & après avoir juré, tempêté environ une heure , contre la hauteur des murs , je trouvai heureusement un endroit assez facile à escalader ; bref, me voilà dans le jardin ; ce n'étoit pas tout , il étoit vaste , peuplé de beaucoup d'ar-

bres, & j'ignorois la retraite de la jeune prisonniere que je cherchois

Après avoir fait plusieurs fois inutilement le tour de l'enclos, je m'arrêtai sous un feuillage fort épais, & prêtai l'oreille assez long-tems avec attention, las d'attendre, & désesperant de réussir dans mes recherches, envoyant à tous les Diables, moi, l'amour, & celle qui m'en donnoit, j'allois enfin retourner au Camp, lorsque j'aperçus un raïon de lumiere assez près de moi.

L'esperance renaît tout à coup dans mon cœur; j'avance avec intrépidité, & j'arrive avec beaucoup de peine à une petite porte; j'y frappe doucement, est-ce vous Susanne, me dit-on à voix basse? oui, répondis-je encore plus bas, on ouvre, j'entre.

C'étoit la belle Louison elle-

même ; elle faillit mourir de peur, la pâleur couvrit son visage , ses yeux se troublèrent, ses pieds tremblèrent sous elle , sa voix expira sur ses lèvres, & elle tomba de fraïeur, sur une chaise voisine ; trouvant de l'eau sur sa table , car la petite étoit à souper, je lui en jettai quelques gouttes qui la firent revenir.

Je commençai par lui dire très-sérieusement que j'étois un parfait honnête homme , qui ne lui feroit aucun tort , l'habit que je portois , & le tems que je prenois pour lui rendre une visite demandoit caution , aussi fit-on quelque difficulté de me croire ; après tout, avoit-on un si grand tort ?

Et que me voulez-vous donc , Monsieur , me dit enfin la belle , en laissant tomber un soupir , & regardant tristement la porte que j'avois fermé sur moi : „ Calmez



„ vos frayeurs, ma chere enfant,  
 „ lui dis-je , je ne viens que sou-  
 „ per avec vous , & vous appren-  
 „ dre des nouvelles du Siège , car  
 „ il me paroît que vous en sou-  
 „ haitez la fin pour le moins avec  
 „ autant d'impatience que nous ;  
 „ foyez persuadée que nous som-  
 „ mes plus de quarante mille  
 „ hommes qui ne demandons pas  
 „ mieux qu'à vous tirer prompte-  
 „ ment de vôtre prison ; dequoi  
 „ diable Mr- vôtre Gouverneur  
 „ s'avise-t-il aussi de faire une si  
 „ vigoureuse défense ?

Tout cela ne consoloit point  
 Louison, elle ne pouvoit revenir  
 de sa surprise : en effet , releguée  
 la veille de ses nôces par ordre de  
 sa mere dans cette retraite , pour  
 n'être vûë d'aucun François , la  
 pauvre petite n'avoit pas lieu de  
 s'attendre à cette scène.

Pour entrer en matiere, je com-

mençai par lui conter quantité de belles choses , au sujet du Siège , & finis par lui dire que je connoissois fort Monsieur son pere & Madame sa mere , j'ajoutai qu'ils avoient mis toute leur maison sous ma protection , & que c'étoit en qualité de Protecteur de la famille que je venois la voir & la consoler.

„ Ah ! je vois bien, reprit Loui-  
 „ son, un peu revenuë à elle , que  
 „ vous êtes un de ces Messieurs  
 „ qui vinrent ces jours derniers à  
 „ la Ferme , & que ma mere ne  
 „ voulut pas que je visse , vrai-  
 „ ment elle vous estime beaucoup,  
 „ & mes freres aussi.

Enfin la craintive prisonniere se trouve en pais de connoissance ; pour lui faire voir que je suis au fait de ce qui la regarde, je lui parle de son mariage , elle sourit , & me voilà à table avec ma chere Louison,

Pour garder quelque'ordre dans le recit de ce qui m'arriva cette nuit charmante , & ne point interrompre le fil de ma narration, assez intéressante d'ailleurs, il faut d'abord faire le portrait de ma belle, c'est l'ordre , encore faut-il connoître son monde ; il ne seroit même pas mal de dire quelque chose de la sombre demeure qu'elle habitoit, un coup de pinceau de plus ou de moins n'est pas une affaire. Je ne regarde pas de si près.

Qu'on se figure donc au bout d'un enclos assez vaste , une espece de cave dont la voute couverte de broussailles , & à demi taillée dans le roc , forme un souterrain d'environ douze pieds en carré ; voilà l'appartement de la belle : quelques vieux tonneaux jettés dans un coin les uns sur les autres, une table , une lampe , deux



deux chaises de paille, & un lit de fangle ; voilà ses meubles : voici maintenant sa personne.

Avez - vous vû quelquefois de ces petites Villageoises , qui sous un dehors simple & naïf , ont je ne sçai quoi de piquant qui attire nos regards , malgré que nous en ayons , telle étoit mon Héroïne ; elle ne mettoit rien pour plaire , & tout ce qu'elle mettoit plaisoit infiniment ; sa taille fine , & mignone renfermée dans une ceinture , recevoit de nouvelles graces du ruban qui l'emprisonnoit , son visage ne perdoit rien de son éclat , pour être en opposition avec un Juste d'une toile des plus blanches ; son teint , *figurez - vous du lait où l'on eût effeuillé des roses* , ses yeux ne me dirent rien , mais ils me parurent faits de façon à pouvoir dire les plus jolies choses du monde , s'il leur en pre-

noit jamais fantaisie ; quelques soupirs encore poussés par un reste de crainte agitans certain mouchoir , lui faisoient dire que ce qu'il cachoit ne le cédoit en rien à ce qui étoit le sujet de mon admiration ; sa tête étoit des mieux taillée , & couronnée par de beaux cheveux bruns , cadre le mieux assortissant à cette charmante mignature.

Le joli siège à soutenir ! bien résolu de ne rien épargner pour emporter cette place d'assaut , je ne scus trop d'abord comment m'y prendre ; j'avois tranché de l'honnête homme , & il étoit difficile de conserver ce caractère , & de brusquer l'affaire.

Après un moment de réflexion je pris le parti de la douceur , au hazard d'une plus longue résistance ; ce n'étoit pas trop de toute la nuit pour cette expédition ; il falut commencer par

autoriser une si longue visite ; bagatelle pour un Auteur , une petite histoire en fit l'affaire.

Je ne m'apperçus pas plutôt que Louison étoit un peu tranquille , que je repris son rôle ; un profond soupir de ma façon suivi de quelques hélas , interrompus très-éloquemment par plusieurs imprécations contre le sort , furent l'exorde de ma narration ; on me demande ce que j'ai , & je commence ainsi d'un ton patétique en levant les yeux & les mains au Ciel.

„ Qu'on est à plaindre d'être  
 „ trop honnête homme , & d'a-  
 „ voir à vivre avec des coquins !  
 „ hélas une affaire d'honneur que  
 „ j'eus dernièrement , & qu'il se-  
 „ roit trop long de vous racon-  
 „ ter , me fit mettre l'épée à la  
 „ main avec un malheureux indi-  
 „ gne de voir le jour ; la vertu



„ triompha , mon lâche adversai-  
 „ re fut renversé.

„ Aujourd'hui la Justice pre-  
 „ nant la défense du coupable ,  
 „ poursuit l'innocent ; reconnu ,  
 „ forcé de fuir , & suivi de près ,  
 „ trouvant un endroit assez fa-  
 „ cile pour entrer dans cet enclos  
 „ que je côtoyois , je me hazardai  
 „ à en escalader les murs , alors je  
 „ respirai un peu ; mais où se croit-  
 „ on en sûreté , quand on a sujet  
 „ de craindre ?

„ Bien-tôt les remparts que j'a-  
 „ vois franchis me parurent une  
 „ foible barrière , pour plus de  
 „ sûreté je m'enfonçai dans l'es-  
 „ péce de petit bois qui cache  
 „ l'entrée de ce souterrain , où le  
 „ hazard me faisant donner du  
 „ coude contre cette porte , j'en-  
 „ tendis une voix à laquelle je  
 „ répondis , c'étoit vous - même ,  
 „ vous sçavez le reste de l'histoi-

„ re ; ne croyez pas que je sois  
 „ venu ici pour quelques mauvais  
 „ desseins ; si vous êtes assez géné-  
 „ reuse pour sauver la vie à un  
 „ honnête homme , ne me refu-  
 „ sez pas un azile du moins pen-  
 „ dant cette nuit.

Ah ! Ciel pendant cette nuit !  
 interrompit la petite qui m'avoit  
 entendu jusques-là assez tranquil-  
 lement, y pensez-vous, Monsieur ?  
 sa pudeur s'allarma de la proposi-  
 tion.

Il faut avouer que la pudeur  
 d'une fille est une étrange chose ,  
 elle se gendarme touÿours la pre-  
 miere ; mais c'est un petit monf-  
 tre qu'on apprivoise aisément , il  
 n'y a que façon de s'y prendre.

J'avois ma réponse prête , j'of-  
 fris de sortir , & d'exposer ma vie  
 plutôt que de lui déplaire ; Loui-  
 son me plaignit , & je commen-  
 çai à espérer une heureuse issuë

de ma témérité , elle me dit que dans une couple d'heures à la faveur de la nuit je pourrois aisément m'échaper.

Je promis de lui obéir quand elle le jugeroit à propos ; ne veut-on rien tenir , il faut tout promettre , on ne peut moins faire ; encore faut-il être raisonnable.

Résolu de bien profiter du tems qu'on m'accordoit , en vrai Héros de Romans , pour me faire connoître , & donner de moi une idée favorable , je m'amusai à conter mille aventures galantes que je disois très - sérieusement m'être arrivées , & dans lesquelles j'étois toujours un homme charmant , tendre , passionné & rempli des plus beaux sentimens du monde.

La belle prit goût à mes contes ; peu à peu j'animois mes discours , & les histoires devenoient



plus intéressantes ; enfin je finis par lui en dire une que je préparois de longue main , tout en lui contant les autres.

Dans celle - ci j'étois , comme elle , fils d'un bon Fermier , la conformité d'état laisse plus de liberté , prévient , & donne lieu à la vertu sympathique ; j'avois donc aimé une jeune fille à la fureur ; aime - t - on jamais autrement , sur - tout quand on raconte ses amours à quelqu'un à qui l'on en veut inspirer ? Elle étoit sans doute de l'âge de Louison , & jolie comme elle.

Un jour que nous nous trouvâmes seuls dans une allée sombre & solitaire , voici le Roman , ce début l'annonce , elle me permit d'être heureux , me voilà à ses pieds ; notez que tout en racontant , je tombe à ceux de Louison , seulement pour rendre la Scene

plus sensible ; là , je lui peins avec les couleurs les plus vives , les doux transports auxquels nous nous livrâmes , & la peinture étoit si touchante , qu'elle en soupira ; favorable augure !

Comme mes yeux pendant tout ce beau discours marchaient leur train , ils communiquèrent de leur tendresse à ceux de Louison qui se fixerent enfin sur moi ; & elle me demanda pourquoi je n'avois pas épousé cette fille ; je lui répondis par un hélas ! éloquent s'il en fut jamais , que comme nous étions à la veille de notre mariage , la mort me l'avoit enlevée , & que de désespoir je m'étois jetté dans le service.

A ces tristes mots je pouffai un profond soupir , la belle en gémit à son tour , je pris une de ses mains , elle se troubla & me dit d'un air embarrassé qu'elle croyoit

qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour moi, & que je pouvois me retirer.

Le ton dont elle prononça ce peu de paroles y donnoit un sens tout différent, & me disoit très-expressément de rester, j'entens de reste ces sortes de langages, je restai donc, & bientôt ma vivacité m'emporta à quelques espiègeries un peu libres, Louison déconcertée se levant précipitamment, renversa la lumière qui nous éclairoit, l'éteignit, & nous voilà dans les ténèbres.

Heureusement que le Siège que j'avois à soutenir n'étoit pas de ceux où le jour est absolument nécessaire; les ténèbres ne m'épouvantèrent pas, j'en tirai même un heureux pronostic. Il est mille petites grimaces & autant de minauderies qu'une jeune fille se croit obligée de faire, & dont



l'obscurité la dispense ; la pudeur qui aime à se manifester par une petite rougeur , ne s'avise pas de paroître quand sa présence est inutile.

Les mains de part & d'autre jouerent leur rôle ordinaire ; par tout où les miennes se portoient , elles rencontroient celles de Louison , tantôt trop tôt , tantôt trop tard , selon que cela se trouvoit ; ce petit jeu dura quelque tems , & finit naturellement comme il devoit finir. Enfin l'amour nous ferma les yeux , & le Soleil levant à travers une petite lucarne vint me les rouvrir.

J'examinai la petite Janning , qui dormoit profondément dans un désordre charmant & tel que l'autorisent les nuits d'Été ; plus amoureux que jamais , j'éveillai Louison comme je l'avois endormie ; nouveaux combats, nouveaux

plaisirs , & nouvel embaras pour la belle , on n'ose me regarder , on baisse les yeux , on pleure , je veux partir , on m'en empêche , de crainte dit - on que je ne sois apperçu , & qu'on ne soupçonne la vérité , on me propose de demeurer caché pendant le jour derriere les vieilles futailles qui se trouvoient dans l'enfoncement de cette cave , & d'attendre la nuit suivante pour m'échaper.

Cette proposition n'est pas de celles qu'on refuse ; je demeurai donc , on garde un profond silence , on boude , & l'on en vient aux reproches. Comme ils ne laissoient pas que de commencer à être fort amusans , on frappe à la porte , c'étoit pour cette fois la vieille servante avec Balour futur époux de la jeune prisonniere. Moi d'entrer aussi - tôt dans ma cache , d'où je pouvois tout voir

sans être vû ; le sujet de cette visite , étoit que des Soldats vouloient engager de force ce grand garçon , échapé de leurs mains , il venoit sous la protection de Susanne se réfugier auprès de sa belle maîtresse ; l'azile n'étoit pas si mal choisi pour un sot , si lui-même l'avoit imaginé.

La vieille partie , Balour encore tremblant , & qu'on ne pouvoit remettre de sa frayeur , faisoit la plus sotte figure du monde ; je n'en faisois pas moi une fort belle ; réduit à n'oser paroître par ménagement pour Louison , car je lui devois des égards , je suis né poli. J'étois très-impatient de sçavoir comment tout cela tourneroit ; il me venoit mille idées pour me défaire de ce butor , mais je ne pouvois les communiquer , ni les mettre moi-même en usage.



Plus je contemplois la petite Janning , plus je voyois son embaras ; ses yeux qu'elle avoit d'une douceur charmante , auroient animé des marbres ; Balour un peu revenu de sa frayeur commençoit à lorgner la Belle , car enfin tous les hommes sont hommes , & les plus stupides sur cet article sont bâtis comme les autres ; mille façons originales , autant de complimens à la diable annoncerent l'amour le plus ridicule qu'il soit impossible de voir ; c'étoient des grimaces , des mines , des fadeurs amoureuses , même dans les termes de l'Art , & auxquels il ne manquoit que le ton de petit Maître pour leur donner plus de poids.

Je mourois de rire , c'étoit une vraie Comedie pour moi , cependant le dénouement m'embarassoit , mais il fut tel que je pou-

vois le désirer , & comme je n'avois osé l'esperer.

Louison faite à mes belles manieres , lasse des caresses impertinentes & sans graces de ce rustique personnage , lui dit qu'il étoit trop dangereux de demeurer seule avec lui , le pria très-poliment de sortir & de rester à l'entrée du souterrain en dehors où à la faveur des arbres qui l'ombrageoient il pourroit voir d'assez loin dans le jardin , lui promettant d'ouvrir aussitôt qu'il frapperoit , s'il découvroit quelque Soldat venir de son côté.

Balour n'accepta pas d'abord la proposition , en effet elle n'étoit pas des plus galantes ; mais enfin il fallut s'y résoudre , sous peine d'encourir l'indignation de la belle Janning & de renoncer pour jamais à la voir , ce sont là de ces menaces auxquelles un Amant

vraiment amoureux n'a rien à répondre , & de quoi se plaindroit-il , c'est lui faire un compliment que de craindre sa présence , nous trouver trop de mérite est un reproche que nous pardonnons aisément.

Mon Rival ne fut pas plutôt en sentinelle devant la porte refermée sur lui , que je sortis de ma prison , Louison sourit en me voyant , & ce souris bien expliqué , si je ne me trompe , & je ne me trompe gueres , vouloit dire n'ai-je pas bien fait ? très-bien , lui répondis-je aussi.

Je vantai son esprit , la friponne en avoit , & du bon , elle me dit qu'elle n'agissoit ainsi que pour empêcher qu'on ne m'apperçut , me priant d'être sage ; que ne promet-on pas ? Je la remerciai de son attention , & agis toujours comme si son dessein avoit été de



me favoriser par cette préférence ; elle se fâcha , me menaça même plusieurs fois d'aller ouvrir la porte à la sentinelle si je n'étois plus raisonnable ; mais tout cela se disoit si bas , & d'un ton , Dieu sçait quel ton , que je n'en crus pas un mot ; je ne laissai pas d'aller mon train , je répondis même plusieurs fois à Balour pendant cette scène , sans que la Belle s'en apperçût , tant elle étoit déconcertée.

Ce ne fut pas tout , le soir il falut sortir , autre embaras , car ce n'est jamais fait en amour , mais par bonheur l'obstacle fut bientôt levé ; la spirituelle Louison qui connoissoit l'Original qui nous inquiétoit , le pria à l'entrée de la nuit d'aller lui cueillir quelques fleurs qu'elle lui indiqua à l'autre extrémité du jardin ; il y vola , & par ce moyen je m'exquivai avec promesse

promesse de revenir le plutôt que je pourrois , quelque défense que l'on me fît de reparoître jamais , tout en pleurant de me quitter.

Arrivé heureusement au Camp, je trouvai nôtre Académie assemblée , Picard venoit de prononcer mon Oraison funébre , & l'on en étoit à faire mon épitaphé quand je parus, car on me croyoit mort ; déjà l'on songeoit à me donner un digne successeur , mais ma présence changea en Fête cette triste cérémonie ; la joie fut générale , je contai mon aventure , nous bûmes toute la nuit , & le lendemain pour nous délasser nous fûmes relever à la Tranchée le Régiment de\*\*\*\*. Je ne trouvaï pas à beaucoup près cette journée si douce que la précédente , à la guerre il faut bien s'accommoder de tout.

Pendant le reste du Siège il

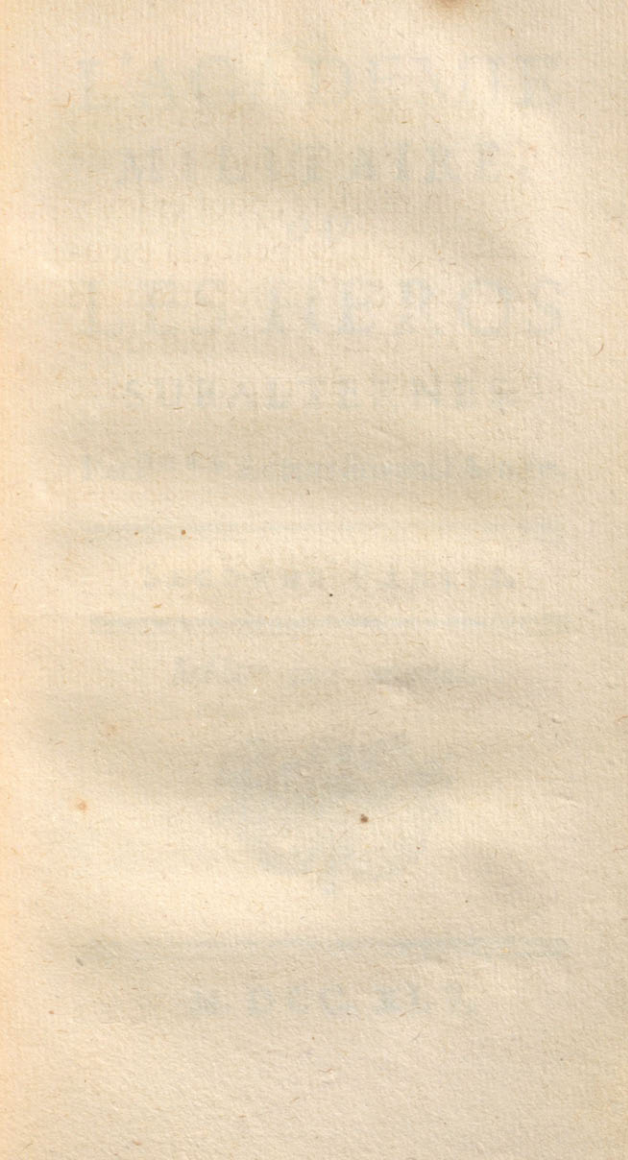
*I. Part,*

H

me fut impossible de m'échaper pour retourner en partie d'amour, dont j'enrageois ; la Ville prise, il falut partir pour en aller prendre un autre, car avec le Roy, ce n'est jamais fait, & depuis ce tems je n'ai eu aucune nouvelle de ma petite Louison Janning, qui probablement est mariée à l'Original qui la pourchassoit ; que la pauvre enfant est à plaindre ! Peut-être la Campagne prochaine nous reverrons-nous, que sçait-on ?

*Fin de la premiere Partie.*







L'ACADEMIE  
MILITAIRE,  
OU  
LES HEROS  
SUBALTERNES.

Par P\*\*\* Auteur suivant l'Armée.

---

---

SECONDE PARTIE.

---

---

*Sublato jure nocendi.*



---

---

M. DCC. XLV.



L'ACADEMIE

MILITAIRE

OU

LES HEROES

REBALLETERNES

PAR \*\*\*

---

DEUXIEME PARTIE

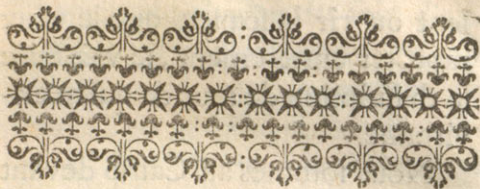
---

PARIS



---

M. DCC. XLV



# LES HEROS

SUBALTERNES.

LIVRE SECOND.

---

## CHAPITRE PREMIER.

**O**N ne sera peut-être pas fâché de sçavoir l'ordre qui régné dans nôtre petite Académie, & les choses intéressantes qui s'y disent : pour ne point perdre de tems pendant que la plume à la main, j'attends avec impatience que mes Confreres veuil-

*II. Part.*

I

lent ouvrir la séance, que je veux rapporter entierement, je vais faire la description de tout ce qui m'environne.

Nous sommes au Camp devant Furnes, il est environ neuf heures du matin, notre Salle d'assemblée est une mauvaise tente; moi Parisien Semainier, je suis assis par terre devant un tambour qui me sert de table, & sur lequel j'écris, ayant le dos appuyé contre un pieu; Picard se promene en long & en large la pipe à la bouche, en attendant qu'on commence; Bourguignon nôtre Secretaire debout devant la porte, taille une mauvaise plume avec un canif encore plus mauvais, après lequel il jure, envoyant la plume, le canif, & l'Académie à tous les Diables; il m'a même déjà mis trois fois de la partie, parce que je le prie de ne pas boucher mon jour;



Champagne chargé du soin d'entretenir nos correspondances est devant moi avec un paquet de lettres sous le bras, & me demande ce que j'écris ; le Normand fait du feu sous la timbale, & le Breton mange un morceau de pain du meilleur apétit du monde, en fredonnant une chanson nouvelle arrivée depuis peu, de l'Opera comique.

Enfin la pipe fumée, la plume taillée, la timbale en train de bouillir, & la chanson du Breton finie avec son morceau de pain, chacun prend séance, s'assoit autour de moi en demi cercle formant un fer à cheval, & les pièces sont jettées sur le Bureau, c'est-à-dire sur le tambour qui en pousse un doux bourdonnement ; la première lettre qui fut ouverte, étoit conçue en ces termes :

## MESSIEURS,

„ Je suis un des six braves qui  
 „ commandés par un Lieutenant,  
 „ furent envoyez par le Comte de  
 „ Clermont, pour escalader pen-  
 „ dant la nuit, & reconnoître  
 „ l'ouvrage à corne de Menin.  
 „ Nous mériterions fans doute  
 „ tous six d'avoir part à l'immor-  
 „ talité que vous promettez aux  
 „ Soldats pleins de cœur, qui se  
 „ rendront dignes de vos éloges ;  
 „ mais comme je ne veux pas fa-  
 „ tigner la mémoire de la poste-  
 „ rité, qui aura probablement as-  
 „ sez à s'occuper des belles ac-  
 „ tions de nos Chefs, je ne vous  
 „ parlerai d'aucun de mes cama-  
 „ rades ; je sçai qu'ils pensent  
 „ comme moi sur le chapitre de la  
 „ gloire ; c'est-à-dire qu'ils aiment  
 „ mieux vivre un an de plus sur

„ la terre , que cent ans dans  
 „ l'histoire.

„ Ne croyez pas cependant que  
 „ nous soyons capables d'aucune  
 „ lâcheté, je pourrois ici vous rap-  
 „ porter mille belles actions que  
 „ nous avons faites les Campa-  
 „ gnes précédentes , toutes di-  
 „ gnes d'être écrites ; mais quand  
 „ on a fait son devoir mérite-t-on  
 „ des louanges? d'ailleurs l'épithete  
 „ de Heros que vous voulez don-  
 „ ner à nos amis , sonne si mal  
 „ avec les noms de Pierre & de  
 „ Jacques , que si cela ne choque  
 „ pas le bon sens , cela choque  
 „ tout au moins les oreilles.

„ Je souhaite ne pas dire vrai ,  
 „ mais vos Journaux n'auront pas  
 „ un succès bien brillant ; le moïen  
 „ qu'ils se vendent , on n'y trou-  
 „ vera ni Duc, ni Comte, ni Mar-  
 „ quis. L'avantage n'est pas grand  
 „ de ressusciter de votre façon ,



„ pour mourir une seconde fois  
 „ dans la boutique d'un Libraire  
 „ qui enverra mille fois aux Dia-  
 „ bles tous vos Heros , ce fera  
 „ deux morts pour une.

„ D'ailleurs supposé que je vous  
 „ doive l'immortalité , & que mon  
 „ nom à la faveur de vos ou-  
 „ vrages , ou que vos ouvrages à  
 „ la faveur de mon nom , tout  
 „ comme vous voudrez , parvien-  
 „ nent chez la posterité la plus  
 „ reculée , quel fera l'avantage  
 „ que j'en retirerai ? voyons , on  
 „ parlera long-tems de moi , qui  
 „ n'y étant plus y serai fort peu  
 „ sensible ; chaque Officier me  
 „ proposera pour modèle à ses  
 „ Soldats , c'est sans doute quel-  
 „ que chose ; mais si ma Famille  
 „ veut s'annoblir quelque jour ,  
 „ comme cela n'est pas impossible ,  
 „ & , qu'après avoir traversé les  
 „ finances avec honneur , quelques-

„ uns de mes descendans se trou-  
 „ vent enfin revêtus de quelques  
 „ dignités éminentes, ils ne pour-  
 „ ront jamais faire remonter leur  
 „ origine plus loin que moi ; je  
 „ servirai de barriere à leur no-  
 „ blesse qu'ils pourroient sans mon  
 „ miserable nom, malheureuse-  
 „ ment connu, antidater d'un sié-  
 „ cle ou deux.

„ Il est vrai qu'ils feront bien  
 „ les maîtres de me renier pour  
 „ leur parent ; combien de très-  
 „ honnêtes gens qui me valent  
 „ bien ont eu ce sort, & marcher  
 „ pour lors en assurance en pais  
 „ perdu, ou s'enter sur quelqu'au-  
 „ tre tige plus noble que la leur ;  
 „ digne récompense de vos veilles  
 „ & de mes beaux exploits ; je se-  
 „ rai réputé bâtard, & chassé de  
 „ ma propre famille : Ah ! que  
 „ j'aime bien mieux mourir, sans  
 „ tant de façons, & qu'on laisse

» reposer tranquillement ma cen-  
 » dre.

» Que mes descendans disent ,  
 » *un de nos Ancêtres mourut avec*  
 » *honneur au Siège d'Ypres*, passe  
 » pour cela , quand l'histoire n'en  
 » a pas parlé , on bâtit là-dessus  
 » les plus belles choses du monde.

» Passe encore pour me faire  
 » peindre au nom de Brigadier  
 » auquel je prétens, on peut ajoû-  
 » ter par la fuite des Armées du  
 » Roy , & comme les modes chan-  
 » gent en France , bien-tôt mes  
 » habits seront méconnoissables ;  
 » encore ne veux-je pas me servir  
 » de ces Peintres habiles qui sça-  
 » vent représenter jusques à la  
 » qualité de l'étoffe ; je ne vou-  
 » drois que de ces Peintres de vo-  
 » tre classe , c'est-à-dire qui pei-  
 » gnent comme vous écrivez.

» Ainsi, MESSIEURS , tout bien  
 » examiné , je vous prie de me



„ passer sous silence , je mettrai  
 „ mon nom à votre Bureau , afin  
 „ que si quelqu'ami indiscret ,  
 „ croyant m'obliger , vous écri-  
 „ voit à mon sujet , vous me fas-  
 „ siez l'honneur & le plaisir de  
 „ ne jamais parler de moi.

---

## CHAPITRE II.

*Autres Lettres dudit jour.*

**A**près la lecture de cette Let-  
 tre originale , nous ne fû-  
 mes pas peu surpris d'en trouver  
 une datée de Paris , nous qui n'a-  
 vions encore point de correspon-  
 dans en cette Ville ; la voici tout  
 au long.

*L'Abbé des F\*\*\* aux Membres  
 de l'Académie Militaire.*

## MES CHERS CONFRES,

„ Permettez, MESSIEURS, que  
 „ je prenne cette qualité, quoique  
 „ d'un état bien différent du vô-  
 „ tre, puisque je dois prêcher la  
 „ paix, & vous la guerre; aussi  
 „ n'est-ce que comme Auteur que  
 „ je confraternise avec vous; en-  
 „ tre gens de Lettres, on n'a pas  
 „ égard à la Robe, mais au mé-  
 „ rite; d'ailleurs je ne me pique pas  
 „ de régler mon cœur sur l'habit  
 „ que je porte.

„ Je suis peu scrupuleux; j'ap-  
 „ pellerai le Diable mon Confre-  
 „ re, si le Diable me procuroit de  
 „ l'argent; il n'est pas que vous  
 „ n'avez oui parler des *Observa-*  
 „ *tions sur les Ecrits modernes*, où  
 „ n'en parle-t-on pas? que j'ai de-  
 „ puis peu, pour raison, métamor-  
 „ phosées en *Jugemens sur les ou-*

„ *ouvrages nouveaux* ; c'est leur Au-  
 „ teur qui vous écrit.

„ Vous ferez fans doute surpris  
 „ que j'aye connoissance de votre  
 „ Académie, avant que le réful-  
 „ tat de vos premieres Séances ,  
 „ ait paru en Public ; mais vous  
 „ n'en ferez plus étonnés, quand  
 „ vous fçauvez que je suis le Juge  
 „ Souverain en dernier ressort de  
 „ tous les Ouvrages d'esprit qui  
 „ paroissent, & que pour cet effet  
 „ j'entretiens des correspondan-  
 „ ces par tout jusques à l'armée.

„ Comme j'ai acquis un peu  
 „ d'expérience avec le tems, dans  
 „ ces sortes d'ouvrages faits pour  
 „ mettre le credule public à con-  
 „ tribution, je veux bien vous  
 „ donner quelques avis *gratis*, à  
 „ condition cependant que vous  
 „ me ferez présent de quelques  
 „ douzaines d'Exemplaires de vos  
 „ Ouvrages pour être distribuées



„ à mon profit ; permettez-moi  
 „ donc de vous dire mon senti-  
 „ ment sur ce que j'ai appris de vos  
 „ projets.

„ Vous donnez , dit-on , dans  
 „ la louange , & votre but est de  
 „ relever les belles actions de vos  
 „ Camarades ; mauvais plan , la  
 „ louange n'enrichit jamais ses  
 „ Auteurs , la critique est une  
 „ amorce bien plus séduisante ;  
 „ c'est la ressource des Auteurs  
 „ qui n'en ont point , & leur plus  
 „ sûr revenu ; car enfin les gens  
 „ d'esprit doivent vivre aux dé-  
 „ pens des dupes.

„ Quand je commençai à en-  
 „ trer dans la carrière des Let-  
 „ tres , j'examinai ma fortune ,  
 „ elle n'étoit pas brillante.

„ Il falut donc choisir le che-  
 „ min le plus court pour gagner  
 „ de l'argent ; car ne vous y trom-  
 „ pez pas , que ce soit un secret

„ entre nous , rien n'est si aisé que  
 „ de dire du mal d'un ouvrage ,  
 „ quelque bon qu'il soit , & de le  
 „ tourner en ridicule , *la critique*  
 „ *est aisée , & l'art est difficile* ,  
 „ une louange fine & délicate est  
 „ mille fois plus difficile à attra-  
 „ per.

„ Je serois bien embarrassé s'il  
 „ me falloit faire ce que je criti-  
 „ que ; ainsi donc , mes chers  
 „ amis, croyez-moi, retournez vo-  
 „ tre projet en mal , & vous vous  
 „ en trouverez bien , déchirez à  
 „ droite & à gauche , critiquez la  
 „ conduite de vos Officiers Géné-  
 „ raux , érigez-vous en Arbitres  
 „ de toutes leurs actions , rendez  
 „ votre Tribunal redoutable à nos  
 „ Guerriers les plus intrépides ,  
 „ soyez pour eux ce que je suis  
 „ pour les Auteurs du premier or-  
 „ dre , qui attendent toujours en  
 „ tremblant que j'aye prononcé ;

„ tant que je n'ai point parlé, leur  
 „ victoire est incertaine, c'est moi  
 „ qui attache la Couronne sur leur  
 „ tête, ou qui la leur enleve.

„ Le Public attentif à mes déci-  
 „ sions les regarde commes des ora-  
 „ cles, c'est par cette voie que je  
 „ me suis fait un petit revenu  
 „ honnête, envié de beaucoup  
 „ de beaux esprits.

„ Vous m'allez dire que vous  
 „ vous ferez des ennemis; quel-  
 „ ques ennemis de plus, doivent-  
 „ ils vous épouvanter? Vous qui  
 „ sçavez si bien les battre; d'ail-  
 „ leurs à quoi servent les amis de  
 „ ce tems, ils n'en ont que le nom;  
 „ je me fis toûjours honneur de  
 „ n'en jamais avoir; un Ennemi  
 „ qui nous procure de l'argent,  
 „ vaut mieux qu'un ami inutile;  
 „ voilà ma morale; l'amitié, selon  
 „ moi, est le partage des fots;  
 „ j'aime à être en guerre, j'y trou-  
 „ ve mon compte.



„ J'entens la Librairie mieux  
 „ que personne, & quand un Li-  
 „ vre sort de mon cabinet, il faut  
 „ qu'il y ait bien du malheur, s'il  
 „ n'est pas vendu quelque mau-  
 „ vais qu'il soit, je suis encore à  
 „ revenir de mon étonnement au  
 „ sujet du sort de \* Joseph An-  
 „ drews, mais les armes sont jour-  
 „ nalieres ; je vous conseille donc  
 „ de faire avec moi un Traité  
 „ d'alliance offensive & défensive,  
 „ ce sera le moyen de mettre tou-  
 „ te la France à contribution :  
 „ Vous l'armée, moi Paris & la  
 „ Province. Je suis.

Cette lettre lûe, Picard dit que cet Abbé-là n'étoit pas sot ; chacun fit ses réflexions, & je fus chargé sur le champ de faire la réponse au nom de toute l'Académie ; la voici telle que je la

\* Roman nouveau de l'Abbé Desfontaines, qui depuis long-tems n'est plus connu.

composai pendant que mes Camarades faisoient la lecture de quelques autres lettres.

MONSIEUR ET CONFRERE ,

„ Nous sommes fort sensibles à  
 „ l'honneur que vous nous faites  
 „ de vouloir bien nous aider de  
 „ vos sages conseils ; je crois avoir  
 „ eu l'avantage de vous connoître  
 „ du tems que je battois le pavé  
 „ de Paris , car je ne voyois pas  
 „ fort bonne compagnie , je me  
 „ flatte même que vous m'avez  
 „ quelqu'obligation , & sans re-  
 „ proche je vous ai sauvé une scé-  
 „ ne tragique dont je devois être  
 „ l'Acteur principal.

„ Le jour d'heureuse memoire,  
 „ que je pris le parti des armes ,  
 „ mon Sergent étant commandé  
 „ par quelques Louis pour aller  
 „ faire sentinelle à votre porte ,  
 „ me

„ me choisit pour son second, à  
 „ dessein, sans doute, d'éprouver  
 „ mon sçavoir-faire.

„ Un grand homme maigre,  
 „ grave, qui m'avoit tout l'air d'un  
 „ Medecin, pour ne nous engager  
 „ dans aucune méprise, nous pei-  
 „ gnit vôtre figure par ces vers de  
 „ Boileau qu'il parodia sur le  
 „ champ.



L'ardeur de critiquer brille sur son visage,  
 Son menton sur son sein descend à double étage.  
 Et son corps ramassé dans sa courte épaisseur  
 Fait chanceler ses pieds sous sa molle épaisseur.



„ Au reste, voyez si vous vous  
 „ reconnoissez là, & si c'est vous  
 „ dont il est question, car après  
 „ tout je pourrois bien me trom-  
 „ per.



„ Quoiqu'il en soit , j'avois  
„ une petite maîtresse au Fau-  
„ bourg S. Germain dans les en-  
„ virons de vôtre quartier ; com-  
„ me je partoisi le lendemain , que  
„ j'étois bien aise de lui dire adieu,  
„ j'y conduisis mon Sergent , &  
„ de bouteille en bouteille nous  
„ y passâmes la moitié de la nuit ,  
„ de sorte que vous étiez rentré  
„ quand nous retournâmes vous  
„ rendre visite.

„ Ayant touché l'argent d'a-  
„ vance , nous aimâmes mieux  
„ dire que nous l'avions gagné  
„ que de le rendre ; c'est le seul  
„ vol que j'aye fait de ma vie ;  
„ ainsi , Monsieur , je compte n'é-  
„ tre pas en reste avec vous au  
„ sujet des bons avis que vous  
„ voulez bien nous donner , après  
„ bien des réflexions serieuses , il  
„ est décidé que nous n'y aurons  
„ aucun égard.

„ Il est vrai que censurer nos  
 „ Généraux sans raison , comme  
 „ vous faites les meilleurs Au-  
 „ teurs , nous procureroit peut-  
 „ être quelqu'argent de plus ; on  
 „ aime ce qui pique , un Mar-  
 „ chand qui veut faire fortune à  
 „ quelque prix que ce soit , &  
 „ par toutes sortes de voies , est  
 „ bien plutôt riche qu'un hon-  
 „ nête négociant qui va son droit  
 „ chemin. Mais tous pauvres dia-  
 „ bles de Soldats que nous som-  
 „ mes , nous comptons les amis  
 „ pour quelque chose , & nous  
 „ ne voulons d'Ennemis que ceux  
 „ du Roi.

„ D'ailleurs ceux qui sont char-  
 „ gés de payer les satyriques , n'ont  
 „ pas toujours des maîtresses aux  
 „ environs de ces Messieurs , &  
 „ d'honnêtes gens veulent gagner  
 „ l'argent qu'on leur donne ; moi-  
 „ même, qui n'ai pas la conscience

„ trop délicate , il m'est venu là-  
 „ dessus des scrupules.

„ Et que sçai-je moi , si vous ne  
 „ vous fussiez point corrigé si nous  
 „ eussions fait notre devoir ; nous  
 „ serons peut-être responsables  
 „ des sottises que vous ferez le  
 „ reste de votre vie ; car vous me  
 „ paroissez un vieux pécheur ,  
 „ qu'il n'est pas facile de ramener  
 „ dans le bon chemin.

„ Ne pensez pas toujours dé-  
 „ crier notre Académie , l'un de  
 „ nous pourra bien aller cet Hi-  
 „ ver en recrue à Paris , & profi-  
 „ ter de l'occasion pour acquitter  
 „ les dettes de la compagnie, & ce  
 „ que je dois en conscience à  
 „ l'honnête Medecin qui m'a don-  
 „ né de quoi boire à sa santé ; fai-  
 „ tes-y réflexion. Je suis.

Après que j'eus fait lecture de  
 cette réponse à mes confrères ,  
 le Normand la signa pour la ren-



dre plus authentique , & la porta à la poste.

Cet illustre Académicien par ses soins, & son exactitude à nous servir, mérite que je fasse son éloge pendant que je le tiens sur le tapis.

---

### CHAPITRE III.

#### *Le Normand.*

**L**E Normand n'est pas tout-à fait de ces membres qui ne servent que pour faire nombre dans une Académie, comme elles en sont toutes pleines; si le Normand n'est pas doué d'un esprit supérieur, il le sçait, & ce n'est pas être si bête que de sçavoir que l'on est un sot, il le sçait donc & personne ne le lui conteste.

Il me demanda dernièrement

combien nous avons acquis de gloire depuis que nous travaillions ; & s'il étoit déjà parlé de lui dans le monde ; sur ce que je lui dis que je n'avois pas encore eu occasion de faire son éloge , il me pria de ne le pas oublier.

Il est juste de lui rendre ce qui lui est dû ; je suis forcé d'avouer que je n'ai jamais mangé de meilleur potage à l'Armée, que depuis qu'il est chargé de la direction de notre Cuisine ; son mérite ne se borne pas là ; comme avant que de servir le Roy , il servoit la Justice à Rouen, quand elle avoit besoin de témoin ; pour plus grande authenticité , avant que d'inférer un fait dans le résultat de nos séances, s'il s'est passé à notre Armée de Flandre, c'est le Normand qui se transporte sur les lieux , pour examiner la chose par ses yeux , & ce n'est que sur son rapport que

nous nous disposons à en faire part au Public : telle est notre exactitude à ne lui donner que des faits bien avérés.

Au reste le Normand est brave, bon Français, & des plus zélés pour son Prince ; je ne sçai quel transport Poëtique s'empara de son esprit, il y a quelque tems. Il nous récita en pleine Académie ces vers qu'il venoit de faire, nous dit-il, sur l'arrivée du Roi à Lille.

*Quels Vive le Roi retentissent ?*

Louis, les Lillois s'applaudissent

De vivre sous tes douces loix ;

Peuple heureux, voici ton salaire ;

Ton Roy prenant un ton de pere

Te répond : Vive mes Lillois.

Surpris de trouver à nôtre Confrere des talens que nous ne lui connoissions pas encore, nous lui en fîmes compliment ; en



effet , quelle douce harmonie !  
 quelle élégance ! il faut avouer  
 que la gloire de notre ami seroit  
 à envier si personne ne lui dispu-  
 toit l'honneur d'un tel chef-d'œu-  
 vre ; malheureusement ils vien-  
 nent de paroître sous le nom d'un  
 illustre Abbé \* dans le Mercure  
 de France , digne cadre d'un tel  
 ouvrage , & de l'Auteur qui s'y  
 nomme.

Le Normand au désespoir prend  
 l'affaire à cœur , & veut en en-  
 richir le recueil de nos séances ;  
 quel que soit le pere de ces vers  
 on ne peut que trop louer son  
 bon goût , ils sont dignes de l'un  
 & de l'autre Auteur à qui on les  
 attribue.

La discorde se glisse dans les  
 Sociétés les mieux composées ;  
 combien de fois l'intérêt de deux  
 particuliers n'a-t-il pas brouillé

\* L'Abbé Pellegrin.

tout le Senat Romain , & mis  
 l'Empire à deux doigts de sa perte ?  
 Comme on ne peut pas parler si  
 long-tems sans boire ; une bou-  
 teille malheureusement cassée en-  
 tre le Normand & le Breton, faillit  
 diviser l'Académie , l'un & l'autre  
 soutient qu'il n'est pas l'auteur de  
 ce malheur , chacun prend parti ,  
 comme c'est l'ordinaire , aux gros  
 mots succèdent les menaces , &  
 aux injures les coups ; l'encre ,  
 le cornet , le papier , les plumes ,  
 les lettres , on se jette tout au vi-  
 sage ; dans ce desordre extrême  
 la Garde vient , le Breton & le  
 Normand sont conduits en prison ,  
 & l'Académie se sépare en tumul-  
 te ; telle fut la fin tragique de  
 cette séance que je viens de  
 donner au Public.

## CHAPITRE IV.

*Autre chose.*

C E seroit ici l'endroit de parler du zele de nôtre Académie , & de toutes ses belles productions tant en prose qu'en vers au sujet de la maladie, & de l'heureux rétablissement du Roy ; mais le Public en a tant vû , qu'en vérité ce seroit abuser de sa patience que de l'entretenir encore sur cette matière - là ; d'ailleurs les plus illustres Académies du Royaume ne s'étant pas fort honorées à parler sur un si beau sujet , c'est à la nôtre à se taire , par prudence.

Passons de l'Escout sur le Rhin & revenons au siège de Fribourg ; c'est faire un grand faut , & ne



rien dire d'un assez long espace de tems , mais j'avouerai franchement que pendant le long & triste séjour du Roy à Metz , j'avois comme toute la France , perdu ma belle humeur , & ne songeois guères à me procurer quelque nouvelle aventure.

Dans la première séance que nôtre Académie ambulante tint sur le Rhin , nôtre confrère Champenois, qui comme on sçait a le département des affaires Étrangères, pour nous prouver avec quel zèle il avoit déjà établi des Correspondants dans les différents endroits où nous avons des Armées , nous remit plusieurs lettres d'Italie & d'Alsace ; elles étoient en si grand nombre , & si pleines d'actions héroïques, que je voudrois qu'il fût possible de les insérer toutes ici ; mais je me flate que l'ingénieur Picard en fera

un meilleur usage que moi.

La première dont nous fîmes lecture venoit de l'armée de Dom Philippe ; nôtre Correspondant après nous avoir parlé du courage intrépide que lui, & ses amis ont montré aux sièges de Nice, de Ville-Franche, & de Montalban, mettoit l'établissement de nôtre Académie à côté de celui de l'Hôtel Royal des Invalides, monument le plus digne d'un grand Roy.

D'abord je regardai ce compliment comme une louange outrée que nous donnoit nôtre Camarade, pour nous engager à parler favorablement de lui ; mais ayant depuis fait réflexion à cette comparaison qui d'abord paroît un paradoxe, je l'ai trouvée très-raisonnable ; & elle mérite que j'y fasse quelques réflexions.

Jamais en effet entreprise ne

fut plus noble que la nôtre ; Louis XIV. n'a pensé qu'aux corps des Soldats blessés à son service , & nous pensons à leur gloire ; si ce grand Prince a crû que l'espérance d'avoir un azile en cas de quelques blessures qui nous mis-  
sent hors d'état de servir , nous feroit hazarder nos vies avec plus de courage , que ne fera pas sur nos cœurs l'espoir d'être immortels , & de voir passer nos noms chez la posterité la plus reculée.

Tout François est né vaillant & courageux , mais il n'y a que des bêtes feroces qui puissent se battre les uns contre les autres pour le seul plaisir de se battre ; comment un homme raisonnable, confondu dans la multitude sans esperance d'en sortir jamais , peut-il de gayeté de cœur exposer sa vie ? il n'y a que la gloire dont tout cœur François est amoureux ,



qui puisse nous porter à des prodiges , c'est à quoi nous avons prévu.

Maintenant donc que la carrière est ouverte à quiconque veut courir , que d'exploits n'allons - nous pas avoir à chanter , quel plaisir de voir nos noms écrits parmi les noms fameux, & de sçavoir qu'un jour à venir on dira : sous le Regne de Louis *le Bien-aimé* ; vivoient le grand Conty, l'illustre Comte de Saxe, Arouet de Voltaire , & Claude Pichon , surnommé le Parisien , qui fit des prodiges de valeur aux Sièges de Menin & d'Ypres.

Je voyois à regret que Messieurs les Auteurs étoient les seuls , qui , quoique fortis pour la plupart de la Bourgeoisie , parvenoient à se faire un nom ; mais maintenant tous les François sont égaux , ce n'est qu'à leur mérite

qu'ils vont devoir leur distinction ;  
c'est trop de réflexions , passons à  
des faits.

---

## CHAPITRE V.

*Champenois & ses hauts faits  
en Alsace.*

**A**près la lecture de toutes ces  
Lettres , Champenois lût à  
l'assemblée une pièce d'éloquence  
de sa façon , dans laquelle , à l'e-  
xemple de Cesar , il est lui-même  
son Historien. Comme il ne parle  
pas de sa figure , je dirai qu'elle  
est assez plate ; pour son style , en  
voici que j'ai retouché , pour le  
faire cadrer au mien , le Public  
décidera s'il ressemble à sa figure ;  
& si nôtre ami est l'exception du  
Proverbe , *quatre - vingt - dix-neuf*

*Mourons & un Champenois , font  
cent bêtes.*

„ Je suis de Troyes en Cham-  
 „ pagne , il n'importe en quelle  
 „ année je suis né ; mon pere , qui  
 „ étoit d'avis qu'il vaut mieux  
 „ penser à soi qu'à ses héritiers ,  
 „ me laissa en mourant , pour tout  
 „ bien, la liberté d'en gagner com-  
 „ me je pourrois ; cette liberté - là  
 „ n'est pas toujours un excellent  
 „ héritage , quoiqu'il en soit elle  
 „ fut tout mon patrimoine.

„ Sans talens pour me tirer  
 „ d'affaire dans le monde , n'ayant  
 „ pour tout revenu qu'une taille  
 „ avantageuse ; après m'être don-  
 „ né cent fois au Diable , je me  
 „ donnai au Roi ; & c'est avec un  
 „ si bon maître que j'ai commencé  
 „ cette année ma premiere Cam-  
 „ pagne du meilleur cœur du  
 „ monde ; Peut - on le servir à re-  
 „ gret , lui qui vient nous com-



„ mander lui - même de si bonne  
 „ grace ?

„ Vous sçavez comme je me  
 „ suis distingué en Flandre ; arri-  
 „ vez en Alsace , nous fûmes fé-  
 „ perez & je demeurai quelque  
 „ tems au Village de . . . où il  
 „ s'éleva une guerre civile dans  
 „ laquelle j'ai joué un assez beau  
 „ rôle pour être écrit , il m'a mê-  
 „ me assez flatté pour que je  
 „ prenne la peine de l'écrire moi-  
 „ même.

„ Je commence : Je rencontrai  
 „ au Village de . . . un de mes  
 „ anciens amis nommé Albert , à  
 „ qui je ne fus pas inutile , com-  
 „ me on le va voir ; Therese , jeu-  
 „ ne Allemande fort riche & fort  
 „ aimable , fille de François Au-  
 „ truche , ayant épousé un nom-  
 „ mé Etienne , dont elle a fait la  
 „ fortune , voulut , comme de  
 „ raison , pourvoir à son avance-

„ ment , & le mettre en possession  
 „ des premieres dignités de la Pa-  
 „ roisse , encore est - on bien - aise  
 „ d'être titrée. C'est agir en hon-  
 „ nête femme , aussi l'est-elle , &  
 „ vaut assurément son prix , en-  
 „ core faut - il lui rendre justice ,  
 „ quoiqu'elle ne nous en ait gué-  
 „ res rendu ; mais , comme on dit ,  
 „ chacun a ses défauts.

„ Comme personne n'est im-  
 „ mortel , & que les postes les  
 „ plus brillans ne nous garantif-  
 „ sent pas des attaques de la mort ,  
 „ le pere de Therese revêtu de la  
 „ Charge de Marguillier vint à  
 „ mourir ; la perte étoit irrépara-  
 „ ble , quoiqu'il en soit les grands  
 „ Emplois ne demeurerent jamais  
 „ vacans , ils sont toujours l'objet  
 „ des vœux de mille concurrens.

„ A peine le feu Marguillier  
 „ eut fermé les yeux , que plu-  
 „ sieurs Rivaux voulurent prendre

„ sa place ; Etienne , en qualité de  
 „ Gendre du défunt , se mit sur  
 „ les rangs ; Therese fit valoir ses  
 „ droits , & prétendit que son  
 „ mari devoit succeder à François  
 „ Autruche ; en vain , lui disoit-  
 „ on , que de tems immémorial  
 „ les Marguilliers furent électifs ,  
 „ elle crioit toujors sans enten-  
 „ dre raison , que fille de Marguil-  
 „ lier son époux devoit l'être .

„ Cette Therese est une maî-  
 „ tresse commere , femme admi-  
 „ rable , mais entiere , & qui ,  
 „ quoique mariée n'est pas encore  
 „ en puissance de mari ; tout se  
 „ fait par son ordre , & en son nom ;  
 „ Etienne a un frere nommé Char-  
 „ lot , qui n'est vraiment pas sot ;  
 „ voilà la famille contre laquelle  
 „ moi Champenois , j'ai eu à com-  
 „ battre , pour soutenir les droits  
 „ d'Albert .

„ L'assemblée des principaux



„ Paroiffiens se tint un Dimanche  
 „ après Vêpres au Presbytere , &  
 „ Albert fut élu ; Therese furieuse  
 „ se déclare contre le nouveau  
 „ Marguillier , souleve contre lui,  
 „ voisins , voisines ; & tout le Vil-  
 „ lage fut divisé en deux partis ,  
 „ Charlot le vaillant Charlot cher-  
 „ cha l'heureux Rival de son  
 „ frere.

„ Ce fut alors qu'Albert im-  
 „ plora l'assistance des braves  
 „ François qui m'accompagnoient,  
 „ bien-tôt on vit s'allumer une pe-  
 „ tite guerre civile ; on ne se ren-  
 „ controit jamais sans se battre ,  
 „ nous fîmes des incursions dans  
 „ les vergers de Therese , elle  
 „ menaça les nôtres , & Charlot  
 „ son défenseur , après bien des  
 „ façons , passa enfin le ruisseau  
 „ qui nous séparoit.

„ Sur ces entrefaites , nôtre Ca-  
 „ pitaine , homme de cœur s'il en

„ fut jamais, & infatigable, tomba  
 „ malheureusement malade; l'im-  
 „ pitoyable frere de Therese pro-  
 „ fita lâchement de ce tems pour  
 „ nous tuer quelques poules, &  
 „ ravager nos jardins, mais à pei-  
 „ ne apprit-il que nôtre chef ren-  
 „ du à nos vœux commençoit à  
 „ être en état de donner des or-  
 „ dres qu'il se retira.

„ Ne voilà-t-il pas une belle  
 „ action? Il me semble voir un  
 „ Loup à l'affut derriere un arbre  
 „ attendre que le Berger soit en-  
 „ dormi pour fondre sur ses trou-  
 „ peaux, & fuir lâchement au mo-  
 „ ment qu'il s'éveille.

„ Je pris cette affaire à cœur  
 „ en mon particulier, outré de ce  
 „ qu'on m'en vouloit, à moi qui  
 „ ne secourois Albert qu'en qua-  
 „ lité d'ami, & qui l'aurois tou-  
 „ jours été de Therese que j'esti-  
 „ mois au fond infiniment.

„ Si malheureusement cette  
 „ Allemande eût été grande Rei-  
 „ ne , & moi un Roi puissant ,  
 „ c'eût été là le sujet d'une guerre  
 „ sanglante , où eût péri bien  
 „ du monde ; mais par bonheur  
 „ qu'elle n'étoit que simple Pay-  
 „ sanne , & moi Soldat des plus  
 „ simples , il n'y eut donc tout au  
 „ plus que quelques chapeaux  
 „ perdus ; qu'est - ce que cela en  
 „ comparaison de la guerre qui  
 „ tient toute l'Europe en armes.

„ Enfin le parti d'Albert étant  
 „ le plus puissant au Village , il  
 „ fut la tête levée & triomphant  
 „ prendre place dans l'œuvre , où  
 „ il reçut le premier le pain beni ,  
 „ & l'eau benite en dépit de The-  
 „ rese , qui passant toujours fiere-  
 „ ment devant lui , ne voulut ja-  
 „ mais lui faire la reverence , ni  
 „ même le regarder.

„ Albert n'en étoit pas moins le



„ chef de la Paroisse , & le seroit  
 „ sans doute encore si la mort ne  
 „ l'eût enlevé ; mais la mort n'é-  
 „ pargne personne , pas même les  
 „ Marguilliers. Therese dit de  
 „ grand cœur un *De profundis* ,  
 „ s'accorda à l'amiable avec le fils  
 „ du défunt , & faisoit tout de  
 „ nouveau revivre ses prétentions,  
 „ quand nous eûmes ordre de  
 „ quitter le Village ; j'ignore la  
 „ suite de cette histoire , & ce que  
 „ tout cela sera devenu.

## CHAPITRE VI.

*Plusieurs faits curieux & intéressans , avec l'histoire abrégée des exploits du brave Bourguignon.*

**R** Evenons à moi Parisien ,  
 quand le Roi parut au Siège  
 de Fribourg , je repris ma gayeté

naturelle , toute l'Armée sembloit  
 renaître avec son Prince ; que de  
 prodiges de valeur , que de bra-  
 ves guerriers prodigues de leur  
 sang ont . . . . doucement n'allons  
 pas chasser sur les terres de Picard  
 notre historien général ; que j'en-  
 vie son sort d'avoir à écrire de si  
 belles choses ; mais puisque mon  
 projet est de ne parler que de  
 moi , de notre Académie , & de  
 quelques amis particuliers , dont  
 l'histoire est nécessairement mêlée  
 avec la mienne , tâchons de nous  
 en tenir - là ; aussi ne dois-je pas  
 tout faire.

Contentons-nous seulement d'a-  
 vertir le Public que ces Mémoires  
 particuliers , ne sont que les pré-  
 liminaires de la grande & fameuse  
 histoire générale des Heros subal-  
 ternes , qui paroîtra immédiate-  
 ment après la Paix en douze vo-  
 lumes *in folio* , enrichie de figures

en

en taille - douce , de *Cochin* , & que l'on proposera dans peu au Public curieux par souscription ; on avertit encore que les Auteurs , les Poëtes , les Peintres & les Musiciens subalternes auront part à nos éloges , & qu'ils peuvent envoyer leurs Mémoires ; ceux qui aiment l'ordre dans les Ouvrages , peuvent faire transcrire ce petit Avertissement au commencement de ce Livre pour y servir de Préface , car il me paroît ici assez déplacé. Reprenons le fil de notre histoire.

Assez content de la Flandre , arrivé sur le Rhin , j'esperois en conter à quelque jeune Allemande , & me signaler devant Fribourg de plus d'une façon ; mais ma foi ce Siège - là n'étoit pas un jeu , il a plû à Monsieur le Gouverneur de nous y donner de l'exercice , & pendant ce tems



Serviteur à l'Amour.

J'eus cependant une petite aventure qui mérite d'avoir part ici ; la voici , la lira qui voudra ; comme nôtre confrere Bourguignon y est pour quelque chose , il n'en coûtera pas plus de faire tout de suite ici son portrait , il s'est distingué devant Fribourg , de façon à jouer un assez beau rôle parmi les Heros de nôtre ordre.

Douze ans de Service ont acquis à Bourguignon le droit d'être le Doyen de nôtre chambre ; il est grand , bien fait , robuste dans sa taille , une longue moustache noire releve sa bonne mine , son front cicatrisé , & ses yeux ombragez d'un sourcil épais , lui donnent un air redoutable que son cœur & son bras ne démentirent jamais. Il sçait garder un sang - froid étonnant dans les occasions les plus périlleuses. Son

illustre corps fut honoré de trois coups de feu en Boheme , dont il est heureusement revenu couvert de gloire , de lauriers , & de blessures.

Pendant le Siége , dont il est ici question , pour nous remettre de nos fatigues , le tout par forme d'amusemens & crainte d'ennuis , car l'on prend soin de nos plaisirs , nous fûmes commandés pour aller donner la chasse à un Parti de Pandoures , qui cachés dans la Forêt noire , venoient de tems en tems rendre quelques visites à nos Equipages & à nos Maraudeurs qui s'éloignoient du Camp.

Je fus charmé de trouver l'occasion de connoître ces Messieurs , dont on dit tant de belles choses ; j'étois d'autant plus curieux de les voir , que je n'en avois encore jamais vû ; ce fut pour moi une vraye partie de plaisir ; car je suis

naturellement assez intrépide ,  
quoiqu'Auteur.

Après une longue & pénible  
recherche , nous nous mîmes à  
l'afut dans un endroit du bois par  
où ces brigands avoient coûtume  
de passer pour venir pendant la  
nuit nous surprendre ; là , disper-  
sés & ventre contre terre , nous  
les attendions dans le plus exact  
silence.

J'étois de mon côté fort disposé  
à ne faire grace à aucun ; mais la  
fatigue , dont j'étois malheureuse-  
ment accablé ce jour - là , suspen-  
dant les effets de mon courage ,  
me livra aux douceurs du sommeil.  
Fatal repos que tu me coûtes cher !

Il faudroit que les grands hom-  
mes fussent exempts des foiblesses  
humaines , & que jamais le som-  
meil ne les mit au niveau des plus  
lâches.



---



---

 CHAPITRE VIII.
*Rêve extraordinaire.*

UN rêve flatteur tenoit tous mes sens suspendus , & , plongé dans la plus douce yvresse , je me trouvois à Paris au milieu des plaisirs dans le sein de la volupté , quoique je sois sans contredit un des premiers rêveurs du Royaume , je ne fis , je crois , jamais de ma vie rêve mieux suivi.

La fortune propice à mes vœux , devenuë raisonnable , & réconciliée avec le mérite , m'avoit enfin fait présent d'un équipage lesté , tel que je le souhaitois depuis long - tems , j'étois un de ces petits - Maîtres dans le beau , & sur ce qu'on appelle le grand ton de la bonne compagnie ; je sortois de

l'Opera en fredonnant un air nouveau : j'en ai encore la memoire récente , & j'allois en bonne fortune.

Je ne sçai quelle brune piquante m'avoit agacé pendant le spectacle : bref , c'étoit chez elle que je devois souper.

Mon carosse renvoyé avec ordre de ne revenir que le lendemain matin , selon l'usage ordinaire en semblable rencontre , je me trouvois à table tête à tête avec la plus jolie femme de Paris, qui sabloit le Champagne on ne peut mieux ; je lui faisois raison de la meilleure grace du monde ; le vin animant ses regards de la passion la plus tendre , & donnant encore plus d'enjouement à cette belle , verfoit l'amour jusqu'au fond de mon cœur.

Enfin l'on ne boit pas toujours ; en ces sortes de parties , les plaisirs

de la table ne servent que de prélude à de plus grands, & la douce yvresse dans laquelle l'amour nous plonge, mérite bien qu'on la préfère à celle de Bacchus, qui ne laisse pas d'avoir aussi ses agrémens.

Mon Heroïne négligemment couchée sur un lit de repos, la tête renversée sur un double coussin, m'invitoit par les noms les plus tendres à passer dans ses bras, je ne me fis prier qu'autant de tems qu'il en falloit pour rendre mes desirs plus vifs. Je suis délicat en amour, & sçais toujours l'assaisonner de mille petits préliminaires qui ne laissent pas que d'avoir leurs agrémens : trop de plaisirs accable mon cœur, il aime à s'y livrer par degré.

Il est si doux de voir une femme aimable vous prier d'être heureux, qu'on ne peut se refuser la



satisfaction de l'entendre quelquefois vous demander ce que l'on brûle de lui accorder. Enfin, je me précipite sur elle avec tant de vivacité, que ferrant trop mon fusil que je tenois tout bandé, le coup part; le bruit m'éveille, & adieu Paris, mon Equipage, le vin de Champagne, la Table, & ma Princeffe.

J'ouvre les yeux, je me trouve seul resté de ma troupe, plus de camarades; & que vois-je autour de moi? des bois d'une hauteur effrayante, des Pandoures, qui accourus au bruit du feu, le sabre nud & le bras levé, se disputent l'honneur de m'abattre la tête; quel coup de Théâtre! quel changement de scène! Il est terrible, & ce n'est rien de le lire, je voudrois de tout mon cœur que mes Lecteurs se fussent trouvés en pareil cas pour en mieux juger.

D'abord

D'abord je crus rêver , tant j'avois de peine à passer du sein des plaisirs dans les bras de la mort ; quoiqu'on en dise , ce passage n'est pas plaisant ; on ne s'accoutume pas aisément à ces fortes de situations.

Je ne m'aperçus que trop tôt que le rêve étoit fini ; & faisoit place à la plus affreuse réalité.

Pendant que mes Bourreaux , toujours le fer suspendu sur ma tête , tenoient conseil entre eux , dans leur Langue barbare que je ne comprenois pas ; désarmé , assis sur mon séant , les yeux tantôt fixés en terre , tantôt levés au Ciel , je ne laissois pas que de faire , avec assez de distraction à la vérité , quelques réflexions morales , & assez bonnes , autant qu'il peut m'en souvenir , sur les vérités du monde.

Quelle chienne de figure je fai-

fois là ! je ne puis me la rapeller fans en éclater de rire ; car on pense bien que j'en fus quitte pour la peur par l'avantage que j'ai d'être mon historien.

Il faut convenir , car j'en puis parler pertinemment , qu'un homme qu'on va pendre , & qui voit devant ses yeux l'appareil de son supplice , n'est pas fort à son aise.

Enfin , après bien des discussions , il fut décidé que je ne mourrois pas ; peut-être ma Sentence fut - elle seulement différée , & n'attendoit-on que la commodité d'un arbre plus commode que ceux qui m'environnoient pour m'y brancher , ou que l'on me réservoir pour servir de guide à la troupe Pandourienne. Quoiqu'il en soit , on me fit signe de me lever , & un cheval me fut offert.

On croit sans doute que je



montai dessus ? je le crus bien alors de même , mais point du tout , attaché à sa queue , je n'eus que l'honneur de le suivre ; que cet équipage étoit différent de celui dans lequel le sommeil m'avoit fait trouver quelques momens auparavant. Que je maudis de fois mon funeste réveil.

Le cheval qui me trainoit n'étoit pas mauvais, mais c'étoit bien tant-pis , de par tous les diables , mieux il alloit , plus mal j'étois ; peu curieux des beaux chemins , à l'exemple de ses maîtres , sans avoir la moindre envie de danser , il falloit avec lui toujours être en l'air , & de tems en tems , à chaque fossé , faire le sault périlleux.

J'eus beau représenter à ces Messieurs, tout en courant , qu'on ne traitoit pas ainsi un Académicien, & qu'ils jouoient à me faire créver ; ils sembloient pour m'in-

sulter encore me répondre en leur langage, que rien n'étoit si commun que des gens de nôtre étoffe; c'étoit au moins ce que signifioient les gestes de quelques malins qui sçavoient sans doute le François, & connoissoient la gloire de nos Académies.

Ne sçachant ce que je faisois, la cervelle nous tourne à moins, je leur répondois comme s'ils eussent dû m'entendre qu'il y avoit Académie & Académie: qu'ils en étoient, à la vérité, qui par le soin qu'elles prenoient de se peupler de Sujets faciles à remplacer, en manquât-il quarante, pourroient en un jour les retrouver aisément sans crainte de perdre de leur éclat.

Mais à quoi servoient toutes mes remontrances, on ne m'écoutoit pas; devenu cheval de poste, je courois après mes persécuteurs

& mes bourreaux ; les Pandoures n'aiment pas les gens de Lettres. Ils ne sçavent que se battre, & ne font rien moins que beaux Esprits.

Qu'il est affreux pour un Auteur d'avoir affaire à de telles gens, s'il n'avoit falu pour me tirer d'affaire que leur promettre l'immortalité, j'aurois écrit à Paris pour leur faire faire des Odes, & j'en aurois commandé au moins deux ou trois douzaines ; car elles étoient alors à très - bon marché.

Si l'honneur d'être reçu parmi nos Confreres, eût pû les flatter, au hazard d'avoir comme les autres Académies une trentaine de Membres inutiles dans nôtre Société, je les aurois reçu moi-même : mais hélas ! ces barbares ne se foucient point de vivre après leur mort, ils donneroient pour



un jour de vie de plus , toute leur prétention sur l'estime de la postérité, & une Ode , fût-elle aussi bonne que celles qui ont inondé la France l'année dernière , ils la trouveroient insipide.

Par le peu de goût de cette Soldatesque , on juge bien du peu de cas qu'ils auroient fait de nôtre Académie ; c'est pourquoi je ne leur en parlai pas , j'eûs sans doute gémi de leur aveuglement , si je n'eusse été assez occupé de gémir sur moi-même ; ma situation étoit d'autant plus triste qu'elle succedoit à un rêve charmant , & que j'aurois volontiers troqué ma misérable vie contre un si doux sommeil.



---

 CHAPITRE IX.

*Réflexions sur les rêves, & autres choses avec.*

**J**E suis l'homme du monde peut-être le plus heureux en rêves, & je rêve souvent, c'est-à-dire toutes les nuits; à peine ai-je la tête sur mon havresac, & les yeux fermez que me voilà au moins Comte ou Marquis; c'est toujours autant, comme on dort presque la moitié de la vie, & qu'on n'est après tout que ce qu'on croit être, il en résulte que je ne sçai ce que je suis, puisque ma vie se partage entre l'abondance & la misère, les plaisirs & les peines, les postes les plus brillans & les plus bas.

Après tout, mon sort, grace à

mes rêveries , est à peu de choses près , égal à celui d'un gros Seigneur , qui , couché mollement dans un lit superbe à côté de la femme la plus aimable , rêveroit toutes les nuits qu'il n'est qu'un misérable Soldat , & je ne sçai si les rêveurs de profession , qui sçavent avec quelle vivacité l'imagination agit pendant le sommeil ne balanceroient pas entre être heureux réellement , & toujours des plus malheureux en rêves , ou être toujours heureux en rêves , & malheureux en effet.

Je n'ai jamais fait , qu'il me souvienne , de mauvais rêves , mais si les peines sont aussi sensibles que les plaisirs , ma foi , je ne sçai moi-même lequel je choisirois ; quoiqu'il en soit , retournons à la queue du cheval où j'ai laissé mes Lecteurs ; si je diserte ici un peu à mon aise , c'est que je ne



fuis plus attaché à cette incommode voiture : & qu'à l'exemple de mes Confreres les Auteurs , j'aime assez à parler inutilement.

Comme nous fortions du bois , moi toujours en courant comme si j'allois à la fête , quoiqu'assez las de cette cérémonie , & les Pandoures mes nouveaux maîtres devant & derriere moi en fort bon ordre ; une décharge de mousquetterie nous fit arrêter , & même une bonne partie de nos Messieurs s'arrêterent si bien qu'ils s'arrêterent-là pour toujours , j'eus en cette occasion mon cheval tué dessous moi , que dis - je , devant moi , le stile ordinaire m'emportoit ; & j'oublois que ma situation étoit extraordinaire ; percé de deux coups de fusil , il tomba après m'avoir fait faire un saut , le dernier de tous à la verité , mais le mieux conditionné , & nous

voilà tous deux les quatre fers en l'air.

Le feu continuë de part & d'autre , & il se fait les plus belles actions du monde ; Bourguignon furtout fit des prodiges de valeur , il tua lui seul six Pandoures, Picard en tua deux , le Normand fut renversé de son cheval , mais n'en mourut pas , il monta en croupe derriere le Breton , & tourné du côté de la queue , ces deux braves Dragons faisoient face partout , car toute l'Académie étoit de cette affaire-là.

Assis au milieu du champ de bataille , lié , desarmé , je ne pouvois que juger des coups , les balles en se croisant sifflaient autour de mes oreilles , & formoient une musique , qui , quoiqu'en dise Charles XII. n'étoit pas tout-à-fait si agréable à entendre qu'un Opera de Ramau ; les Canons de

Fribourg étoient les basses de ce lugubre concert.

Enfin la nuit sépare les combattans , & ayant été laissé pour mort avec les autres , je demeure seul maître du champ de bataille ; avec le tems je me débarassai comme je pûs , & à la faveur d'un petit clair de Lune qu'il faisoit , je regagnai nôtre Camp en assez mauvais équipage ; avec quelle joye mes amis ne me revirent-ils pas ? je fis le recit de mes aventures , qui me firent honneur dans ma Compagnie , il en fut même parlé dans tout le Régiment.

La Ville commençoit à ne plus battre que d'une aile. Les jours suivans , le Siège fut poussé avec plus de vigueur que jamais , & je me vante que j'y eus ma part comme un autre : Enfin la Ville capitula , se rendit , le Roi partit , & moi aussi,



## CHAPITRE X.

*Mon retour à Paris : Caractere  
d'une belle Dame.*

COMME nôtre Régiment avoit besoin d'être recruté , mon Capitaine que j'avois l'honneur de connoître assez particulièrement , informé que j'étois fauflé parmi tout ce qu'il y avoit de batteurs de Pavé & de Libertins à Paris , jetta les yeux sur moi pour aller chercher des Successeurs à nos illustres Camarades : la mort en avoit immolé un grand nombre à la gloire pendant le Siège le plus pénible & le plus glorieux de toute cette Campagne.

Je retournai donc des bords sanglans du Rhin , aux paisibles rivages de la Seine ; & après une

longue marche, je revis enfin les Tours de Nôtre-Dame. Ce fut un Samedi au soir par une pluye de tous les Diabes, crotté jusqu'à l'échine, & pour le moins autant couvert de bouë que de lauriers, que je fis mon entrée triomphante à Paris.

Cette entrée - là est remarquable, car le Ciel qui se rit des vains projets des hommes, & qui fait tout servir à ses desseins, ne me ramenoit en cette Capitale que pour me marier, oui me marier, qui l'eût crû; je n'aurois jamais imaginé que je prendrois un jour femme à Paris, & le moyen d'avoir eu cette pensée? les femmes y font de belles idoles, dont le plus beau talent est de sçavoir ruiner leur mari.

Il est vrai que n'ayant rien à perdre j'avois moins à risquer qu'un autre, mais je ne voulois

rien risquer, pas même mon honneur, & l'honneur d'un mari n'est pas ce dont nos Parisiennes font le moins prodigues, pourquoi après tout l'épargneroient-elles, si peu sensibles à la perte du leur.

Uniquement occupé du soin de lever de beaux hommes au Roi, j'étois bien résolu de laisser à d'autres le soin de lui en faire; comme je n'avois point d'Hôtel à Paris, cela est pardonnable à un homme de ma sorte, je fus descendre à celui de mon Capitaine, j'en avois l'ordre, j'étois d'ailleurs porteur d'une lettre pour Madame son épouse: Ah! quelle épouse, il faut en passant que j'en dise deux mots & de tout son domestique.

J'eus un vrai chagrin de voir que l'arrivée de Monsieur le Marquis que j'annonçois, loin d'apporter la joie dans la maison y répan-



doit un certain air de tristesse , & de mélancolie qui ne marquoit pas beaucoup d'impatience de nous revoir.

Le vieux portier , par un branlement de tête , me temoigna d'abord son mécontentement ; tous les Domestiques se parlèrent à l'oreille , & quand je dis au premier venu d'aller m'annoncer à Madame , on me répondit brusquement que je pouvois y aller moi-même ; personne ne vouloit être le porteur d'une si mauvaise nouvelle ; je crus d'abord que c'étoit mauvaise humeur des Domestiques ; des Laquais insolens , un Portier brutal , sont personnages assez communs chez les Grands.

J'entrai tout en guêtres dans l'appartement de Madame , croyant ne lui pouvoir faire mieux ma cour qu'en lui remettant promp-

tement la lettre dont Monsieur le Marquis m'avoit chargé , pour elle , mais je ne fus pas mal reçu ; à peine m'aperçut-on que devant à mon habit qui j'étois , d'où je venois , & ce que je voulois , on me cria , d'un bout de la sale à l'autre de m'aller décroter , si je pensois entrer dans une écurie ; je rebrouffai chemin , & revins une demi-heure après en meilleur équipage.

Madame faisoit sa partie de Médiateur avec une amie , & deux jeunes petits maîtres , je fus d'abord un bon demi quart d'heure derrière le fauteuil de la Marquise , fort interdit de sa froide réception , & du peu d'empressement qu'elle avoit de voir un brave garçon qui venoit de partager mille dangers avec son mari ; enfin tout en continuant de jouer elle me fit la grace de me dire  
en

en détournant un peu la tête de mon côté , d'un air fier , *la Campagne est donc déjà finie , il me semble qu'on revient de bonne heure cette année ?*

J'allois lui répondre qu'il commençoit à faire froid ; si elle ne s'en appercevoit pas encore dans une bonne sale auprès d'un grand feu ; mais Madame parlant tout bas à l'oreille de son voisin , parut n'être pas fort curieuse d'entendre ma réponse.

Pour se défaire de moi poliment elle me dit d'aller boire un coup à l'office ; comme j'avois une lettre à lui remettre , je la lui présentai en même tems , elle la prit & la mit dans sa poche sans la lire , j'en fus indigné.

Allez , braves François , allez vous couvrir de Lauriers , ne craignez pas d'être accablés sous leurs poids , pendant vôtre absen-



ce vos épouses officieuses font croître sur vos fronts de quoi soutenir vos couronnes.

Ce malheur est général , Jannette qui avoit épousé Dupré Valet de Chambre de Monsieur , me reçut aussi froidement à l'office , que sa maîtresse à la sale de Compagnie.

Morbleu , disois-je en moi-même , faut-il qu'un aussi brave Seigneur que mon Capitaine , & un aussi honnête homme que Dupré ayent des femmes de cette trempe ? ils m'avoient chargé tous les deux de tant de complimens que je contoïis être fêté & embrassé de tout le monde ; mais ma foi je vois bien qu'on se fût fort bien passé de nous.

Enfin Monsieur arriva ; quel fut mon étonnement de voir Madame sauter au col de son mari , l'embrasser , & lui jurer mille fois

qu'elle n'avoit été occupée pendant son absence que du plaisir de le revoir , que mon arrivée l'avoit tirée d'une inquiétude mortelle , dans laquelle elle étoit à son sujet , & qu'en apprenant de moi de ses cheres nouvelles , elle avoit failli en mourir de joie ; notez que Madame ne m'avoit pas dit un seul mot de Monsieur.

La Dupré en dit autant à son mari , & lui fit les mêmes caresses, vous jugez bien que tout cela ne me faisoit pas venir l'envie de me marier ; je me mariaï cependant peu de tems après , car il est écrit que je dois être cocu.



## CHAPITRE XI.

*Je me marie.*

**J**Avotte sœur d'un jeune homme que j'avois engagé , eut le secret de pousser ma constance à bout , & de m'enrôler à son tour pour toute ma vie ; elle est bien vengée , je la vis pleurer de si bonne grace , & avec une douleur si profonde à l'approche du départ de son frere , elle me le recommanda dans des termes si touchans qu'elle émut ma pitié ; car je suis bon.

Je ne pus m'empêcher d'avoir d'abord pour cette poulette une estime singulière, je la distinguai bien - tôt du commun des belles que je connoissois & dont je faisois sans doute les délices.



Je la crus une fille unique ; sottise ordinaire des hommes ! c'étoit-là le grand chemin pour l'aimer ; ainsi je ne fus pas surpris quand je trouvai mon cœur pris de la meilleure façon du monde.

Comme j'allois tous les jours voir le frere, & le disposer à partir j'avois occasion de voir la sœur tant que je le jugeois à propos ; loin de me fuir, elle n'avoit pas de plus grand plaisir que celui de me voir, & si ce n'étoit que c'est de moi dont je parle, je dirois qu'elle m'aimoit à la fureur, mais pourquoi n'en pas convenir de bonne foi ? Javotte étoit jeune, belle, naïve, innocente, vertueuse, si son cœur n'avoit jamais aimé, il n'étoit pas inaccessible aux douceurs de l'amour, il le faut croire puisqu'il en a pris pour moi qui ne suis assurément pas un Adonis, mais enfin je suis

un homme & vaux mon prix comme un autre.

La première déclaration que je fis à Javotte fut reçue ni bien ni mal, c'est - à - dire comme une jeune fille timide a coûtume d'en agir en pareil cas, le mot l'éfarouche mais la chose lui plaît; nous autres Militaires nous ne sommes pas longs dans nos exploits amoureux; je parle au pere, à la mere, je me fais connoître; ils interrogent leur fille, elle dit oui, j'épouse; c'est une affaire faite.

Notez que le dégagement du frere fut un article du marché, car j'avois eu soin de ne le pas déclarer, & que sa liberté fut la dotte que j'aportai à Javotte, avec de belles espérances; ma Déesse étoit bonne ouvriere en linge; les noces faites chez le meilleur Traiteur de la ruë de la Huchette, furent la plus belle

chose du monde ; Javotte avoit heureusement de l'argent comptant.

A peine fîmes-nous mariés que nôtre Régiment étant suffisamment recruté ; car Paris est une Ville de ressource , j'eus ordre de rejoindre ; malheureuse nouvelle.

Voilà ce que c'est que d'épouser des Guerriers , on est veuve la plus belle moitié de sa vie , il est vrai que Paris offre d'Officieux Substituts , mais Javotte n'est pas de ces femmes du grand air , c'est une petite Bourgeoise qui va tout uniment , & qui ne trouve pas ridicule d'aimer son mari.

J'avouë cependant que moi qui ne tremble jamais , je ne pûs me garantir de la crainte , une femme est si fragile , me disois - je en moi-même : bref , je fis à la mien-



ne le plus beau sermon du monde; je promis de lui écrire toutes les Postes , mais qu'est-ce qu'une lettre pour une femme.

Enfin la pauvre Javotte , c'est-à-dire Madame Parisien , car je lui donnai aussi mon nom de guerre , fit si bien que je ne partis pas si-tôt ; elle fut un matin se jeter aux genoux de mon Capitaine , & les larmes aux yeux , le conjura d'avoir pitié d'elle ; une jolie femme qui pleure pour avoir un homme a tant de graces , qu'en vérité il faudroit être de fer pour le lui refuser.

Monsieur le Marquis est jeune, poli & galant , il fit asseoir Javotte dans son fauteüil , car il étoit encore au lit , & voulut absolument qu'elle prît une tasse de café avec lui : quand on demande des graces , peut-on en refuser de si legeres ? Madame Parisien obéit ,  
Dieu

Dieu veuille que son obéissance n'ait pas été plus loin, & que Javotte n'ait pas payé trop cher le bonheur de me posséder plus long-tems.

Quoiqu'il en soit, & quelques mauvais discours qu'ait tenu la malicieuse Dupré, avec tous les domestiques, au sujet de la visite de ma chere moitié, & de l'heureux succès de ses larmes qu'on prétend qui furent essuyées avec le bandeau de l'amour, je veux bien penser pour ma tranquillité qu'il n'en est rien. Javotte me l'a juré par tous les Saints du Paradis, je dois l'en croire.

Après tout, je serois bien avancé : quand je me convaincrois à n'en pouvoir douter que je suis cocu, la belle découverte ! Si le malheur m'en veut, il vaut bien mieux l'ignorer toute ma vie.

Il est vrai que mon Capitaine qui m'aimoit déjà beaucoup, ne me fit jamais plus d'amitié que depuis mon mariage, & c'est-même encore à Javotte que je dois l'honneur que j'ai d'avoir été fait Cornette cet hiver; mais passons là-dessus, cela me laisse des doutes qui m'inquiètent; j'eusse été plus flatté de recevoir cet honneur à la tranchée devant Fribourg qu'à Paris.

Pendant le tems que je restai en cette Ville, je visitai les gens de Lettres, & tous les beaux Esprits de ma connoissance qui donnerent de grands éloges à notre Academie; je frequentai aussi les spectacles, & ne me contentai pas toujours de lire les belles productions des autres; comme les vers n'avoient pas cessés, & que le retour du Roi en fit encore éclore quelques milliers,



même sur la maladie , je m'avisai aussi d'en faire , on chante mieux le péril quand il est passé ; on a vû de ma Prose , on va voir de mes Vers, c'est une Eglogue dans le style langoureux , larmoyant ; je ne sçai quel excès de tendresse me prit tout d'un coup avec la fureur poëtique. Cette Eglogue parut en son tems avec les autres , & mourut de même. Ceux qui sont las de Vers pourront la passer sans façon ; en deux mots, pour ceux qui ne la liront pas , ce sont deux Bergeres des environs de Paris , qui s'entretiennent sur la douleur des Habitans de cette Capitale , à la nouvelle de la maladie du Roi.



---

---

CHAPITRE XI.

*Encore de mauvais Vers sur le  
meilleur Roi du monde.*

E G L O G U E.

S I L V I E , P H I L I S .

S I L V I E .

**D**'Où naît , belle Philis , cette sombre trif-  
tesse ?

Vos yeux où reposoit l'amour ,  
Où regnoit l'aimable allegresse  
D'ennuis sont couverts en ce jour.

Quoi vous pleurez , quelle douleur mor-  
telle

Agite vos esprits, vous trouble, vous abbat ?

N'auriez-vous fait qu'un infidèle ?

Que seront nos Bergers si Daphnis est ingrat !

P H I L I S .

Et d'où sortez-vous donc , Silvie ?

Où ne verse-t-on pas des pleurs ?

Laissez , laissez l'amour , apprenez nos mal-  
heurs :

Tremblez pour la plus belle vie ;  
Pour celui de tous les mortels ,  
A qui la France à notre exemple ,

Eût déjà fait construire un Temple  
S'il nous étoit permis d'élever des Autels.

S I L V I E.

Quoi ce Héros charmant dont Dieu benit  
les armes.

Ce Prince l'amour de nos bois.  
Et dont tous les échos répètent les exploits.

P H I L I S.

Fait aujourd'hui le sujet de nos larmes.

S I L V I E.

Il n'est encor qu'à son Printems ,  
Le Ciel souffrira-t-il que la mort le moissonne ?

P H I L I S.

Si c'est par les vertus que se comptent les ans ,

LOUIS est près de son Automne ;

Combien de Rois ont vécu plus de jours ,

Et sont morts avec moins de gloire ;

Daphnis le dit hier , nous pouvons bien l'en  
croire ,

Par un long & paisible cours ,

Il est vrai qu'un Ruisseau voit à accroître son  
onde ,

Que son lit n'en devient que plus large &  
plus beau ,

Mais il en est dont la source seconde  
Les rend fameux dès le Berceau ,

Et les plus belles fleurs dont nous parons nos  
têtes ,

Souvent le même jour les voit naître &  
mourir ;

Iris, la jeune Iris, après mille conquêtes ,

Quand son cœur pour Damon commence à  
s'attendrir ,



Mourante entre ses bras va nous être ravie  
A la fleur de son âge elle touche à sa fin.

S I L V I E.

L'amour change, Philis, un si triste destin,  
Il vient de lui rendre la vie.

P H I L I S.

Si ce Dieu devenoit sensible à mes soupirs,  
S'il faisoit pour le Roi ce qu'il a fait pour elle,  
Je lui promettrous bien de n'être plus rebelle,  
Et de m'abandonner à d'innocens desirs.

Oui, si j'apprens cette nouvelle  
J'épouse le Berger qui me l'apportera.

S I L V I E.

Que Deviendrait Daphnis ?

P H I L I S.

Ah! je connois son zele,  
Daphnis le premier le sçaura ;  
Mon cœur est à ce prix, il le sçait, il m'adore ;  
C'est pour secher les pleurs qui coulent de mes  
yeux,

Que plus matinal que l'aurore,  
Avant le jour il a quitté ces lieux ;

Tous nos Bergers sont à la Ville ;

Chaque Bergere comme moi

Tremblante pour les jours de notre auguste  
Roi

A banni pour un tems l'amour de cet azile,

D'en parler il est défendu

Sous la plus rigoureuse peine.

S I L V I E.

De ce malheur inattendu,

Ne peut-on plus douter ?

P H I L I S.

Interrogez la Seine ;

Et mes yeux , & l'effroi qui regne sur ces  
bordsOù vous me trouvez gémissante ,  
Si BOURBON jouissoit d'une santé constante ;  
Ces bois retentiroient des plus tendres ac-  
cords ;Serois-je aux pleurs abandonnée  
Sans houlette, sans chiens , sans berger , sans  
brebis.

Non , non de roses couronnée

Par les mains de mon cher Daphnis

On me verroit d'une danse legere  
Animer par mes pas les sons de son hautbois ;

Et lui sur la verte fougere

Tracer avec les siens l'image de ma voix ,

Où Tranquilles tous deux sous un naissant  
feuillage

Dans quelques nouvelles chansons ,

De ce Heros que nous pleurons ,

Nous célébrerions le courage.

Vous sçavez sans doute les vers

Que pour LOUIS Daphnis compose ;

Je les aime , il le sçait , il ne fait autre chose .

S I L V I E.

Tous les Hameaux voisins en forment des  
concerts.

P H I L I S.

Avec tant de plaisir j'en chargeois ma mé-  
moire ,

Que l'aimable Berger qui me tient sous sa loi ;

Se plaignoit que tous ceux qu'il faisoit à ma  
gloire

Avoient moins de charmes pour moi ,  
 Quoiqu'il n'ait jamais vû la guerre ,  
 Il la chantoit de façon l'autre jour  
 Que son hautbois ressembloit un tonnerre ,  
 Et quel Dieu, l'inspiroit ? ce n'étoit que l'a-  
 mour.

Lui qui n'a vû ni Siège ni Batailles ,  
 Il me peignoit le Roi devant Menin ,  
 Vainqueur d'orgueilleuses murailles ,  
 Et remplissant son glorieux destin :  
 Tantôt par une noble image  
 Il comparoit ce Prince courageux  
 A ces torrens impetueux  
 Dont rien ne peut arrêter le passage :  
 Tantôt c'étoit un rocher sourcilleux  
 Descendant indigné du sommet des mon-  
 tagnes ,

Et renversant ces chênes orgueilleux  
 Qui de l'humble sein des Campagnes ,  
 Elevoient jusqu'à lui leurs superbes ra-  
 meaux.

Tout cede, disoit-il, à ce monarque aimable,  
 Et sous l'effort de son bras redoutable  
 Les Heros les plus fiers sont de foibles roseaux.

Daphnis chantoit-il la clemence  
 Du plus grand Roi de l'Univers ,  
 Et ces braves guerriers défenseurs de la France  
 Dont les sillons Ennemis sont couverts ,  
 C'étoient les eaux de la Seine irritée  
 Qui se répandoient sur ses bords.

Cérés, ajoutoit-il, tremble pour ses tresors ,  
 Alors nous la voyons, par la crainte emportée ,  
 Parcourir en pleurant nos fertiles guerets ;



Mais à peine le Fleuve a calmé sa furie  
 Et retiré ses eaux, que la plaine fleurie  
 Fait briller à nos yeux des épis, des bouquets ;  
 Ainsi LOUIS sage dans sa vengeance,  
 Retirant ses Soldats du Pais étranger,  
 Qu'il couvre sans le ravager,  
 Laissera sur ses pas la Paix & l'abondance.

S I L V I E.

On se rappelle avec plaisir, Philis,  
 Les chansons du Berger qui nous tient asservie.

P H I L I S.

Oùi, j'oublierois plutôt, belle Silvie ;  
 Le chemin du hameau, que les vers de Daphnis.  
 Mais il ne revient point, déjà le jour s'avance ;  
 Ah ! préparons de nouvelles douleurs,  
 Répandons, répandons des pleurs,  
 Ne parlons plus des beaux jours de la  
 France ;

Daphnis ne revient point, il craint de m'affli-  
 ger.

-S I L V I E.

Seroit-ce lui que je verrois paroître ?

P H I L I S.

Ah ! pourrois-je le méconnoître ?  
 Le trouble de mon cœur annonce mon berger ;  
 Je démêle sur son visage  
 Des traits de gayeté répandus  
 Pour nous quel fortuné présage,  
 Les Dieux nous auront entendus.  
 Je n'en puis plus douter à cet excès de joye  
 Qui paroît sur son front, qui brille dans ses  
 yeux ;  
 Ah ! Daphnis....

## D A P H N I S.

C'est le Ciel qui vers vous me renvoye ,  
 Nous reverrons le Roi victorieux ;  
 La tristesse de ce rivage ,  
 Où je vais réveiller d'un mot les jeux , les ris ,  
 Helas! n'est qu'une image  
 De l'état déplorable où j'ai trouvé Paris ;  
 Ici tout, il est vrai, par un profond silence  
 Annonce quelque grand malheur.  
 La nature par sa langueur ,  
 Semble s'intéresser au destin de la France.  
 Nos bergeres & nos bergers ,  
 Tristes, rêveurs, sans amour sans pature ,  
 La larme à l'œil, errans dans nos vergers  
 Font assez voir, ce que leur cœur endure.  
 Mais là tout est en deuil, jamais les Immortels  
 N'ont vû répandre tant de larmes  
 Aux pieds sacrés de leurs Autels.  
 Un peuple innombrable en allarmes.  
 Vole de Temple en Temple incertain de son  
 fort ;  
 Comme en ce solitaire azile ,  
 On n'entend par tout la Ville  
 Que ce triste refrain, LE ROI VIT-IL ENCORE ?  
 On court en foule , en tumulte on s'as-  
 semble  
 Où le doute doit s'éclaircir ,  
 Le Courier paroît, chacun tremble ,  
 Je vois les visages pâlir ;  
 Il parle & l'heureuse nouvelle  
 Qu'il annonce au peuple atristé  
 Passant de bouche en bouche avec rapidité ,  
 Console la Cité fidelle :

La joye y succede aux soupirs ,  
 Chacun croit à la mort avoir ravi son pere ,  
 Par tout renaissent les plaisirs ,  
 Et moi je vole aux pieds de ma bergere ,  
 Impatient de calmer sa douleur.  
 Trouverai-je Philis à l'amour moins contraire ,  
 Ne puis-je enfin, sans être téméraire ,  
 Prétendre à sa main , à son cœur ?

P H I L I S.

Je l'ai promis, Daphnis, je tiendrai ma promesse,  
 Lorsque le Ciel, favorable à nos vœux ,  
 Répand en tous lieux l'allegresse. ...  
 Pourrai-je faire un malheureux.

*Parisien, Poète subalterne.*

Au reste , j'avertis le Lecteur que ce n'est que comme particulier, & non comme Membre de l'Académie Militaire que je donne ces Vers au Public; je le dois en conscience, encore ne faut-il pas qu'un Corps entier souffre des sottises d'un seul, cela ne seroit pas juste.

J'avois tant juré a l'armée, tant juré de ne point faire de vers, qu'en verité, je ne sçai comment



la fureur de rimer a pû me prendre ; mais cette maladie-là étoit si générale cet hiver à Paris , que je n'y eus pas mis le pied que me voilà Poëte , & mauvais Poëte.

Je crois que la contagion étoit dans l'air , & que quelques milliers de ces insectes , dont la piquûre rend fol , dans je ne sçais quel Isle , & fait chanter jusques à extinction de voix , s'étoient répandus surtout à Paris ; c'étoit même je crois encore pis ; car enfin on dit que la musique guérit des piquures de ces petits animaux-là ; & c'étoit ici tout le contraire , plus on entendoit chanter , plus on avoit la fureur de chanter.

Je fus malheureusement atteint, comme on vient de le voir , de cette maudite maladie , & ce ne sont vraiment pas là les seuls vers qu'elle m'a fait faire ;

mais ce seroit abuser de la patience de mes Lecteurs, que de leur en donner encor sur ce sujet ; passe pour d'autres.

---

## CHAPITRE XII.

*Pièces d'Eloquence , Sales publiques, & mon départ.*

**P**endant que je filois le parfait amour , & que j'étois tout feu , tout ardeur , je ne sçai comme en parlant de choses & d'autres , Javotte me dit qu'elle avoit un lapin marqué sur la cuisse droite , apparemment que la conversation rouloit sur cette matiere-là , ou sur les environs ; je fis l'incrédule , j'étois seul , je voulus voir , mais il n'y eut pas moyen ; Javotte me dit qu'elle crieroit , & eria en ef-

fet, il falut en refter là.

Je fortis en colere , & dis à cette belle que pour me venger j'allois faire des vers qui apprendroient à tout Paris la marque qu'elle portoit ; je tins ma parole ; que pouvois - je faire de mieux , pendant l'hiver que des hommes au Roi , & des Vers à ma Maîtrefse ? les voici.

## ÉPITRE A JAVOTTE,

*Vers à la Dragonne.*

**S**ur le fein d'une aimable plaine  
 Où Zephir retient fon haleine ,  
 Près de ce bosquet fortuné  
 Aux tendres amours destiné  
 Un jeune lapin fait son gîte  
 Seul en ce lieu comme un Hermite ,  
 Encor plus retiré cent fois ,  
 Car l'un au milieu de ses bois  
 Voit souvent dans son hermitage  
 Quelqu'amoureux pèlerinage  
 Où nombre d'heureux Pélerins ,  
 Bergeres , gentilles Nonains ,  
 Viennent apporter leur offrande ,



Au saint offrir une guirlande ,  
 Le baiser avant leur départ ,  
 L'Hermite en a sa bonne part ;  
 Et lorsqu'une jeune bergere ,  
 Séduite par son air austere ,  
 Lui fait behir son chapelet ,  
 Il a les yeux sur son corset ;  
 En récitant son formulaire  
 Entre ses bras il vous la ferre ,  
 Et d'un baiser sur ce tendron  
 Scelle sa bénédiction.



Pour le lapin ne voir personne  
 Dans la plaine qui l'environne ,  
 Il goûte là mille douceurs  
 Bravant les plus adroits Chasseurs ,  
 Le Soleil ami de la terre  
 Ne va point sur cet hémisphere :  
 La nuit de ses voiles épais  
 Couvre ce séjour pour jamais.  
 Quel triste bois m'allez-vous dire ?  
 Dans ces lieux il n'est jamais jour !  
 Arrêtez , l'air qu'on y respire  
 Est un air propre pour l'amour.  
 L'hyver n'y montre point de glace ,  
 Le Printems y fixe sa place ,  
 L'Aquilon, malgré sa rigueur ,  
 Ne peut en bannir la chaleur ,  
 Et ce terrain est de nature  
 Que moins il reçoit de culture  
 Plus il étale d'agrémens  
 Aux yeux des fortunés amans.

Dans cette aimable solitude ,  
 Sans chagrin , sans inquiétude ,  
 Lapin , ton sort est sans pareil  
 Pour en mériter un semblable  
 Pour vivre en ce séjour aimable ,  
 S'il faut renoncer au Soleil ,  
 Astre brillant qui nous éclaire ,  
 Tu peux retirer ta lumière ,  
 Oui , je te préfère la nuit ,  
 Qui regne en ce sombre réduit ;  
 Qui fait ce Lapin téméraire.  
 Qu'il quitte ce lieu solitaire ,  
 Javotte, je veux l'en bannir ,  
 A mes vœux daignez consentir ,  
 Accordez-moi pour cela faire  
 Droit de chasse sur cette terre ,  
 Il n'évitera pas mes traits ,  
 Ma flèche ne manque jamais,  
 S'il se sauve dans la garenne  
 Près de l'amoureuse fontaine ,  
 Je lirai d'abord dans vos yeux  
 S'il faut le poursuivre en ces lieux ,  
 Alors en main je prends ma lance  
 Dans le plus loin du bois j'avance ,  
 Je l'y perce de mille coups ,  
 Pourvu que pour reprendre haleine  
 Je puisse boire à la fontaine ,  
 Et là m'enyvrer avec vous ,

PARISIEN.

N'est-ce

N'est-ce pas là du beau , du pathétique , il faut convenir que les Auteurs sont de vrais prothées; qui ne diroit pas à ce grand stile que je suis quelqu'un de conséquence ; il faut convenir que j'étois fait pour être bel Esprit , aussi le suis-je.

J'avois commencé la plus belle épitalame du monde sur l'heureux mariage de Monseigneur le Dauphin , & c'étoit un chef-d'œuvre , quel dommage que je n'aye pas eu le tems de l'achever; c'est une perte irréparable pour les connoisseurs ; les Sales publiques surtout y jouoient un grand rôle ; mais à propos de ces Sales , je ne ferois pas mal d'en dire deux mots en faveur de la posterité , car j'écris pour elle , & pour les Etrangers chez qui mes Ouvrages solides & utiles , s'il en fût jamais , ne manque-



ront pas de parvenir.

Ces Sales donc, étoient de vastes & magnifiques bâtimens, aussi solides que ceux qu'on voit dans les Contes de Fées, & bâtis sur leur modèle, ils ne coûtoient de même à peu près, qu'un coup de baguette; si ce n'est que la baguette qui les fit si promptement sortir de terre, étoit d'or.

Tout s'y donnoit; que dis-je? s'y donnoit! s'y jettoit à la tête, avec une profusion, que tout en entrant je faillis perdre un œil d'un coup de cervelat; sans un pain d'une livre qui lancé avec force du côté opposé, arrêta tout court le cervelat, le fit tomber à mes pieds, j'étois borgne pour ma vie. Je ne perdîs cependant en cette occasion que mon chapeau; & pendant une heure ou deux, ma pauvre Javotte qui

m'accompagnoit ; un flux me l'enleva , un flux la ramena.

Au reste , au tumulte & au tapage près , cela se passa avec tout l'ordre , la tranquillité & la décence imaginable. Et l'on peut dire que cette fête va au moins de pair avec celle que donna ce magnifique Citoyen Romain , qui ayant entrepris de régaler tout Rome , fit dresser vingt-mille tables en cette Capitale de l'Univers , & qui furent toutes servies avec une abondance & un ordre surprenant ; ce trait-là d'histoire me fera honneur parmi les Sçavans.

Les Fêtes , hélas ! ne durent pas toujours ; voici le printems , il faut penser à marcher , & les larmes de Javotte ne feront plus d'aucun crédit ; le Roi part , il faut le suivre , & voler sur ses pas moissonner de nouveaux lau-

riers ; le frere de Madame Parisien sera mon Correspondant en cette Ville ; c'est lui que je charge du soin de faire imprimer mes ouvrages , & à qui j'enverrai la suite de ces Mémoires , pour en faire part au Public. A revoir , ami Lecteur.

*Fin de la Seconde Partie.*



L'ACADEMIE  
MILITAIRE,  
OU  
LES HEROS  
SUBALTERNES.

Par P\*\*\* Auteur suivant l'Armée.

---

---

TROISIÈME PARTIE.

---

---

*Sublato jure nocendi.*



---

---

M. DCC. XLV.

L'ACADEMIE  
MILITAIRE  
OU  
LES HEROES  
SUBALTERNES  
PAR M. DE LAUNAY

---

TROISIEME PARTIE

---



---

M. DCC. XLV.



# LES HEROS

SUBALTERNES.

LIVRE TROISIEME.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Commencement de ma seconde Cam-  
pagne en 1745.*

**C**E fut un Dimanche matin dans les premiers jours d'Avril que je sortis de Paris pour aller commencer ma seconde campagne en Flandre malgré les larmes de ma petite femme qui vint

III. Part.

R



avec son frere me reconduire jusques à la Villette , où je les quittai au Lion d'or.

C'étoit une scène tout-à-fait touchante que cette cruelle separation ; car Madame Parisien étoit déjà très-joliment grosse , & craignoit sans doute de devenir veuve d'un homme tel que moi. Enfin nous nous quittâmes. Il en faut bien venir là. Quelques verres de vin me remirent le cœur, & la gloire vint se peindre à mes yeux avec des traits si charmans qu'elle me fit bientôt oublier les douleurs de Paris.

Il est bon que l'on sçache que je suis maintenant un guerrier fait & n'on plus comme l'année précédente un jeune morveux , à minois délicat , à peine capable de porter un fusil & de manier un sabre ; mon teint bazané couleur des héros me donne un air redouta-

ble , j'ai quitté perruque , & mes cheveux crépus , pas encore assez forts pour être mis en queue , bouclés négligemment autour de ma tête par l'aimable Javotte , relevent ma bonne mine ; je suis un peu diminué d'embonpoint , mais ce que je perds sur l'épaisseur , je le regagne sur la taille , j'ai au moins acquis un pouce de plus en hauteur ; il faut convenir qu'une Campagne fait bien un homme : la belle chose que le service.

Je ne marchois pas seul, quatre grands coquins que j'avois enrôlés depuis le départ de nos nouveaux camarades , me suivoient ; ces drôles-là m'avoient tout l'air de fripons à rouer ou tout au moins à pendre.

Je ne me trouvois pas en fort bonne compagnie ; les secrettes conversations que ces Messieurs avoient fort souvent ensemble ne

laissoient pas que de m'inquiéter , je craignois quelque scene tragique de leur part.

Je montrois cependant une mâle assurance , encore faut-il faire voir qu'on a du cœur quand on en a réellement , les plus lâches dans l'occasion se parent bien d'une sécurité qu'ils n'ont pas ; je prenois plaisir à conter à mes grivois, mes exploits fameux de l'année précédente , j'y ajoutois même des faits dignes d'un courage singulier pour les intimider , mais ils n'en paroissoient que plus insolens , & traitoient de bagatelles les plus belles actions du monde ; à les entendre ils devoient vraiment en faire bien d'autres, & il n'étoit que trop vrai, mais c'étoit malheureusement à mes dépens.

Un soir traversant un petit bois à quelques lieues de Peronne , ces drôles me parurent encore plus



hardis qu'à leur ordinaire, ils prenoient avec moi des familiarités qui marquoient peu de respect de leur part; tout Cornette que j'étois depuis peu, je ne laissai pas que de trembler très-fort, me voyant seul au milieu de ces canailles; la valeur la plus intrépide ne garantit pas des insultes de la force majeure, & il est des occasions où les plus grands Héros sont des hommes ordinaires.

Un de ces Grivois, nommé Pierre la Roche, aussi dur que son nom, me demanda impertinemment, après quelques petits préliminaires, si je comptois fort sur lui pour recruter notre Compagnie; je lui répondis avec douceur, car il en faut malgré qu'on en ait en certaines occasions, que lui ayant fait donner un fort bon engagement, j'avois lieu d'y compter. J'ajoutai d'ailleurs, car la

flatterie adoucit souvent l'humeur la plus brutale , qu'il avoit la physionomie trop honnête homme , pour voler notre Capitaine & refuser de servir notre bon Roi.

Ils se mirent tous à rire, & moi de rire avec eux , comme si j'en avois eu grande envie ; mon dessein étoit bien formé de les fouler au cachot en arrivant à Peronne , & de ne les faire partir pour le Régiment que sous bonne garde , mais encore falloit-il arriver. Hélas ! il étoit bien tems de prendre des mesures , celles de ces pendants étoient prises , bien résolus de déserter à la première occasion , ils crurent le moment favorable.

Encore s'ils n'eussent que déserteré , je les eûs laissé aller , à l'impossible nul n'est tenu , mais sans respect pour un Cornette , ils me donnerent cent coups de bâ-

tons , ils n'avoient heureusement point d'autres armes, & insultans à ma nouvelle dignité, me laisserent pour mort sur la place, après m'avoir volé l'argent que j'avois pour leur dépense & la mienne.

Au moins si l'on m'eût laissé ma pauvre bourse je m'en fus consolé avec le tems, de quoi ne vient-il pas à bout; mais cela me tient encore au cœur. Je fis en cette occasion des prodiges de valeur, & , aux coups de batons près, cette journée-là fut peut-être une des plus glorieuses de ma vie. Ce petit combat particulier mérite d'être écrit tout au long, & de passer à la Postérité.

Il faisoit le plus beau tems du monde, & le Soleil sur son déclin, peignant de mille couleurs différentes les nuages dans lesquels il se couchoit, offroit aux regards la Scene la plus brillante qu'il soit possible de voir. R iiij



Pour amuser mes camarades , qui rïcanoient autour de moi , & ne pas donner au Diable le tems de les tenter , je leur expliquois en termes pompeux & avec les gestes convenables en jettant l'œil sur les leurs , les causes Physiques des prodiges qui frapportoient nos yeux. Malgré toute ma prévoyance , Pierre la Roche , moins curieux que les autres , & dont l'indifférence m'inquietoit , marchant à quelques pas derriere nous le Chapeau sur les yeux , me décharge au moment que j'y pensois le moins un si bon coup de bâton entre les deux épaules , que sans penser à donner la raison physique du mal que je ressens , je mets aussitôt le sabre à la main & cours sur le téméraire avec cette intrépidité que j'ai toujours fait voir dans les occasions les plus périlleuses ; mais à peine j'ai le

dos tourné, qu'un autre coup des mieux appliqués m'annonce que j'ai plus d'un ennemi à combattre ; je m'en doutois bien.

Je détourne la tête & vois mes trois autres grands Grivois le bâton levé, en posture de se bien défendre, & même d'attaquer, je leur demande hardiment ce qu'ils veulent, la Roche me répond insolemment qu'étant tous las de me suivre ils me prient de leur donner leur argent à dépenser.

Il n'étoit pas bien difficile d'entendre ce que cela vouloit dire, je le compris à merveille, nullement disposé à donner ma bourse à ces misérables, appuyé contre un gros Chêne, le Chapeau enfoncé sur mes yeux & le sabre levé, je leur fis le discours le plus pathétique que j'aye peut-être fait de ma vie, sur la gloire & la nécessité de servir son Prince.

Je les vis deux fois prêts à céder à mon éloquence , tant je parlois bien , & sans Pierre la Roche , qui façoit comme un Démon , j'eusse peut être converti ces Vauriens ; mais le combat n'en devint que plus opiniâtre.

Mes ennemis , aussi peu polis qu'honnêtes gens , cessent de m'entendre , se rassemblent , mettent leurs cheveux sous leur chapeau , & levant de nouveau l'Etendart de la Rebellion , marchent à moi en bon ordre ; leurs armes ayant au moins deux fois la longueur de mon sabre , & n'osant quitter mon Chêne de crainte d'être pris par derrière , je ne pouvois que parer , & ne paroissais pas toujours , de quatre coups partis à la fois , je pouvois au moins compter sur deux , ce qui ne m'accommodoit point.



Ce petit jeu dure quelque tems ; enfin las d'être toujours sur la défensive, bravant le danger évident qui me menace, je me précipite avec fureur au milieu de mes ennemis, le combat est opiniâtre, la victoire long-tems incertaine ; je frappe, le sang coule ; je crie victoire, on fuit.

J'allois rester maître du champ de bataille, à quelques coups près que j'attrapois encore de tems en tems, si l'ardeur de poursuivre les fuyards ne m'eût emporté avec trop de vivacité.

Je mets mes ennemis en déroute, ils se séparent ; mais le traître la Roche resté en arriere sans que je m'en sois apperçû, me rabat avec tant de force un coup sur la tête, que je tombe à ses pieds, & perds en un moment le fruit de la bataille ; le courage cède à la ruse.

Helas ! un coup de bâton bien appliqué peut renverser un César qui auroit fait vingt fois trembler tout l'univers, j'en suis la triste expérience.

On me croit mort, on me défarme, & ma bourse enlevée, je suis abandonné à la pitié des passans ; je reviens enfin à moi, me trouvant tout couvert de sang, couché dans une ornière, je lève les yeux au Ciel.

Le Soleil venoit de se coucher & tout l'horison formoit encore le plus beau tableau du monde, mais l'on n'a pas toujours le tems de penser Physique, il ne m'en vint pas la moindre envie ; Il y a tems pour tout.

Je portai mes mains à ma tête & à mon dos, où je rencontraï plusieurs bosses raisonnables ; j'essayai plusieurs fois de me relever, mais je n'en eus jamais la force.

Je serois fans doute mort en cet endroit, & quelle perte pour la France, sans un bon Payfan qui revenoit du bois avec une petite voiture : que le hazard fait bien ce qu'il fait ! c'étoit un fort bon homme ; il fut touché de l'état déplorable dans lequel il me trouvoit, mes blessures valloient bien tout au moins les figures de Rhétorique que j'aurois pû employer pour l'émouvoir ; après lui avoir conté en deux mots ma malheureuse aventure, car mon éloquence m'ayant si mal réussi je n'osois plus m'en servir, il me mit sur sa charette & me conduisit au premier Village ; c'étoit à Couchy-les-pois.

Là je trouvai du secours, un Frater, & quel Frater ! grand, sec, flegmatique, sale, pédant, bourru, sçavant d'ailleurs, la fleur des Chirurgiens campagnards de



ces cantons, qu'on envoyoit chercher à cheval de trois lieues à la ronde, & qui, quoiqu'il revînt à pied, n'en étoit pas moins habile; par son assistance en trois jours de tems je me vis en état de gagner Peronne baguette blanche, avec un écu de six livres que me donna le Curé de la Paroisse, ne voilà pas mal commencer cette Campagne, que cela m'est d'un favorable pronostic !

De Peronne je me rendis à Lille où étoit notre Régiment, je fus reçu de mes camarades avec toutes les distinctions que méritoit ma nouvelle dignité, chacun me fit accueil, Picard, Bourguignon, Champenois, le Normand, le Breton, se disputèrent entre-eux à qui me feroit le plus d'amitié.

Je le crois bien vraiment, je les regarde tous comme si j'étois encore leur pareil, je suis populai-

re, & cela n'est pas commun au siècle où nous vivons, combien ne voit-on pas de gens qui ne valent pas mieux que moi, méconnoître leurs anciens amis dans la prospérité ; je ne suis pas de ces faquins-là, je bois avec Picard & les autres ni plus ni moins que si j'étois simple Dragon.

Je fus d'une voix unanime déclaré protecteur de notre Académie, à qui je ne suis pas inutile, comme on le verra par la suite.

---

## CHAPITRE II.

*Rendu devant Tournay, je vais en détachement; ce qui m'arrive.*

**A** Peine notre Armée fut assemblée dans les environs de Malplaquet, sous les ordres du Maréchal Comte de Saxe, que

nous marchâmes en plusieurs divisions à Binch , à Gyvray & vers quelques autres endroits pour cacher aux Ennemis nos desseins , ce qui nous réussit si bien que Tournay fut investi avant que la garnison eût soupçonné que nous nous proposions d'attaquer cette Place.

Plusieurs Bourgeois avec bon nombre de belles Dames étant fortis pour se promener , n'eurent pas le tems de rentrer dans la place dont à leur retour ils trouvent les portes fermées , de sorte qu'ils furent contraints de se retirer à leurs maisons de campagne , ce qui vraisemblablement ne plut pas fort à Messieurs les maris qui restoient à la Ville.

Mon dessein n'est pas de parler gazette , & encore moins de faire l'éloge du Comte de Saxe ; on sçait que je ne traite que des Hé-



ros subalternes , & qui ne sçait pas que c'en est un du premier ordre,

Dans les premiers jours du Siége nous fumes commandés pour aller nous rendre maîtres du Fort Saint Antoine, situé sur la rive de l'Escaut à une lieue de Tournay.

En chemin faisant nous fumes attaqués par un parti, où ne s'en trouve-t-il pas le seul Officier qui nous commandoit étant tué, me voilà Commandant en chef & en passe de montrer mon sçavoir faire, c'étoit ce que je demandois depuis long-tems ; faute d'occasions pour prouver que l'on n'est pas bête, on passe souvent toute sa vie pour un sot.

J'avance à la tête de ma petite armée, & arrivé à l'entrée de la nuit à la vûe d'un château que je pris pour le Fort saint Antoine à cause de quelques anciennes

fortifications de campagne, démolies à la vérité, mais qui de loin paroissoient encore quelque chose, je l'examine avec attention, il étoit situé à l'extrémité d'un village, dont il étoit même séparé; une petite porte dérobée qui donnoit sur la riviere, & que je fis mettre à bas, m'ouvrit le jardin; ce fut à la faveur des arbres dont il étoit fort peuplé, que nous arrivâmes jusques sous les fenêtres de ce Château.

Je croyois trouver là quelque défense, mais point du tout. Je m'imaginai d'abord que les Ennemis l'avoient abandonné, & ayant disposé ma Troupe autour de ce paisible Château, suivi de Picard dont la physionomie aimable pouvoit le faire passer pour un Officier, je fus hardiment l'épée nue me presenter à la porte, on ne m'attendoit pas, j'entre sans ob-

stacle, & ordonne au premier domestique que je rencontre de me conduire à son Maître.

„ Je n'en ai point, me dit-il en  
 „ tremblant, c'est une jeune Veu-  
 „ ve de Tournay que je sers, &  
 „ qui est ici depuis quelques jours  
 „ avec trois amies, n'ayant pû  
 „ rentrer à la Ville, dont elle  
 „ étoit malheureusement sortie le  
 „ soir que vous l'investites si pré-  
 „ cipitamment; voilà l'apparte-  
 „ ment de nos Dames, elles jouent  
 „ un Mediateur en attendant qu'on  
 „ serve.

Charmé de l'avanture, annonce-  
 nous, dis-je à ce laquais, & fais  
 sçavoir à ta Maîtresse que ce sont  
 quelques Officiers François qui  
 viennent lui demander à souper.

Le domestique entre & revient  
 nous dire un moment après que  
 nous pouvons paroître, nous le  
 suivîmes; Madame de Steir, c'est



le nom de la Dame du Logis , vint au-devant de nous , nous fit un accüeil si gracieux & si poli que je n'eus pas la force de lui dire le sujet qui m'amenoit ; car je comptois toujours que c'étoit le Château de S. Antoine , & que je serois obligé d'y laisser Garnison , selon l'ordre qui nous étoit donné.

L'aventure n'étoit pas si mauvaise , cette jeune Flamande étoit une petite brune toute aimable , d'une gayeté charmante , & dont l'amufante vivacité , qui tenoit un peu de l'étourderie , répandoit un agrément infini sur tout ce qu'elle disoit , & sur tout ce qu'elle faisoit ; notre arrivée ne la démonta point , elle nous reçut avec une aisance & une fermeté qui me surprit ; & à parler franchement , je fus ma foi plus embarrassé qu'elle.

Nous étions en botines , un pistolet pendoit à notre ceinture , & nous tenions nos épées nues crainte de surprise , ce qui auroit au moins dû d'abord intimider cette Dame ; à notre grand étonnement elle n'en fit que rire.

„ Pourquoi ces armes , Mes-  
 „ sieurs , nous dit-elle , d'un sang  
 „ froid surprenant , vous n'avez  
 „ point ici d'ennemis à combat-  
 „ tre , entrez , voilà les plus redou-  
 „ tables que j'aye à vous opposer.

C'étoit un cercle charmant d'aimables Dames qu'elle nous montrait , & qui se leverent aussi-tôt qu'elles nous apperçûrent pour nous presenter poliment des sièges & des cartes.

Je ne m'étois pas attendu à une scene si galante , nous remîmes nos épées ; Madame de Steir nous demanda si nous ignorions qu'il y avoit garnison dans le petit

Fort de S. Antoine , qui n'étoit qu'à une portée de fusil : à ces mots je vis bien que nous nous étions trompés , je n'en dis rien ;  
 „ vous vous êtes beaucoup expo-  
 „ sés , Messieurs , ajouta-t-elle ,  
 „ mais vous n'avez rien à craindre ,  
 „ toutes ces Dames sont François-  
 „ ses par les sentimens.

Je sçais, quand je veux, tourner un compliment comme un autre, filer le parfait amour, & trancher de l'homme d'importance ; je passois-là pour un Officier distingué, j'avois un soin extrême de ne rien laisser échaper dans la conversation qui sentît mon premier état.

„ Nous n'ignorons pas , Mada-  
 „ me , lui dis-je , qu'on a mis gar-  
 „ nison au Château voisin, aussi ne  
 „ sommes-nous pas seuls , bonne  
 „ compagnie nous attend dans vo-  
 „ tre Parc , ne craignez rien pour  
 „ nous, nous n'avons rien à redou-



„ ter que le pouvoir de vos char-  
 „ mes, nous venions ici donner des  
 „ loix, mais je ne vois que trop que  
 „ nous allons en recevoir, & pren-  
 „ dre l'ordre dans vos beaux yeux.

Le compliment étoit vraiment  
 joli , on voit aisément que je suis  
 un homme de Lettres, & que j'ai  
 l'esprit orné; je fus donner mes or-  
 dres, & tandis que mes camarades  
 sous les armes prenoient le frais  
 au Jardin, où ils passerent la nuit,  
 je fus souper avec les plus jolies  
 femmes du Pays, telle est la char-  
 mante prérogative de nous autres  
 Officiers.

Le repas fut des plus galans ;  
 Picard à qui je permettois, en qua-  
 lité d'ancien ami, de manger à ma  
 table , parce que je le connoissois  
 homme à ne pas me faire deshon-  
 neur, mais qui ne passoit cepen-  
 dant que pour Officier subalterne,  
 fit connoissance avec une petite

Hollandoise assez gentille, grande, bien faite, modeste, fournoise, Agnès en apparence, qui ne disoit mot, mais qui n'en pensoit pas moins, elle ne levoit de tems en tems de grands yeux charmans que pour nous examiner de la tête aux pieds, c'étoit le contraste parfait de Madame de Steir. Cette belle n'ayant jamais vû à Bruxelles sa Patrie que des hommes épais & massifs, aimoit les François de réputation, & ne fut pas fâchée d'en trouver un sous sa main, sans qu'il soit dit qu'elle le soit allé chercher; en Hollande, c'est comme à Paris, la vertu du beau Sexe consiste à sauver les apparences; car je l'ai déjà dit je crois, & c'est une excellente Sentence, *être n'est rien, paroître est tout.*

Chacun se dispersa après le souper, occupé de moi seul je ne  
sçais

ſçai ce que les autres devinrent ; Madame de Steir , avec qui je reſtai , m'amuſoit infiniment, ſon caractère original & plaifant, me valoit une Comédie.

Cette Flamande aimable joua tous les rôles imaginables , fit mille extravagances , & pouſſant la gayeté à l'excès , finit par s'attendrir ; après m'avoir laiſſé voir quelque foibleſſe , elle m'ordonna en ſouriant de la quitter , & de me retirer dans l'appartement qu'elle m'avoit fait préparer , ajoutant qu'on lui avoit touſjours bien dit que les Officiers François étoient de petits lutins fort dangereux ; notez qu'alors ne lutinant point , c'étoit m'engager à le faire , auſſi le fis-je.

Je n'avois garde de quitter la partie , j'avois trop beau jeu ; la tendreſſe des régarde de cette incomparable Dame , la douceur



de son visage qui commençoit à changer , sa vivacité contre un peu de cette langueur qui précède toujours les plus grands plaisirs , ses discours gracieux & galans , tout me charmoit en cette belle Etrangère & me retenoit auprès d'elle ; je sentoís que mon cœur étoit son esclave au moment que ma petite vanité me la faisoit envisager comme ma prisonnière ; je triomphois & j'étois le vaincu.

Les grandes aventures doivent être écrites dans le grand stile , qu'on me passe ce patétique , la passion m'emporte, le souvenir de la tendresse de cette scène en jette dans le récit que j'en fais ; ce n'est plus l'Auteur qui écrit , c'est l'Amant.

C'étoit-là la première fois que depuis mon engagement je me trouvois faufilé avec le grand

monde , je m'en fis compliment , ce n'étoit plus la pauvre Louison Janning de la Ferme d'Adriansen , l'appas étoit plus séduisant , ennemi des violences , car je suis délicat & friand en amour , de crainte de tout perdre , je ne précipitai rien , je me hazardai seulement de dire à Madame de Steir , & le tout pour la porter à la reconnoissance , que j'étois venu pour mettre le Village à contribution , mais j'ajoutai avec un coup d'œil lancé avec art s'il en fut jamais , & suivi d'un profond soupir , accompagné au moins de cinq hélas ! que je n'en aurois jamais la force.

„ Ah , ah ! reprit - elle en éclatant de rire , comment donc !  
 „ vous ne me disiez pas que  
 „ vous étiez d'honnêtes voleurs ,  
 „ voyez , voyez , ce qui vous fait  
 „ plaisir ici & prenez.

„ Vous seule , Madame , lui

„ répondis - je , sur le grand ton  
 „ du parfait amour , oui , vôtre  
 „ cœur est le seul bien dont je  
 „ voudrois m'emparer.

„ Pillez , ravagez ma Maison ,  
 „ me dit - elle , d'un air railleur qui  
 „ marquoit si bien qu'elle s'ap-  
 „ percevoit de l'empire qu'elle  
 „ avoit pris sur moi , mais laissez-  
 „ moi mon cœur.

„ Un cœur ne se prend pas ,  
 „ lui dis - je tendrement en me  
 „ jettant à ses pieds , il se donne ,  
 „ que ne puis - je mériter un si  
 „ beau présent de vôtre part.

„ Il faudra voir reprit - elle ,  
 „ si nous n'en sommes pas aussi li-  
 „ bérales que vos Françoises , c'est  
 „ que les nôtres ne se multiplient  
 „ pas comme les leurs pour en  
 „ faire présent à plusieurs. Nôtre  
 „ cœur une fois donné il n'est  
 „ plus à nous , nous ne vivons ,  
 „ nous ne respirons que pour ce-



„ lui qui le possède , nous sommes  
 „ un peu Angloises sur cet arti-  
 „ cle ; mais adieu , ajouta-t-elle ,  
 „ il est plus de minuit , je ne fai-  
 „ sois pas réflexion que tout le  
 „ monde est couché , & que je  
 „ reste seule avec vous , en verité  
 „ je n'y pense pas , il faut que je  
 „ sois folle , partez , Monsieur.

Que je sois sorti ou non , cela  
 ne regarde pas mes Lecteurs ,  
 qu'ils se contentent de sçavoir que  
 je fus très-satisfait de cette expé-  
 dition nocturne ; c'est peut-être  
 encore trop en dire ; mais après  
 tout , un bonheur ignoré , est-il  
 bonheur ? Je suis bon François , &  
 j'en fais gloire : oh , pour le coup ,  
 c'est être indiscret ; puisque mon  
 silence ne serviroit plus de rien ,  
 convenons de bonne foi que je  
 fus heureux , & très-heureux ;  
 pour que personne n'en ignore.

Sortant des bras de l'amour , je

me trouvai dans ceux de la victoire, c'est l'ordinaire des grands hommes. A peine il fut jour, qu'abandonnant la délicieuse Capouë je volai à Rome, c'est-à-dire au Fort S. Antoine; on voit que quand il en est besoin, je sçai parler *Rome* comme un autre.

Rien ne put résister à ma valeur, le Fort fut emporté; & ayant fait prisonnière de guerre toute la garnison composée de soixante hommes, je l'envoyai à Lille, & retournai victorieux couvert de gloire, au Camp devant Tournay, où nous tînmes nôtre première assemblée Académique tout en battant la Ville, & en attendant le Roy qui ne tarda pas.



## CHAPITRE III.

*Préliminaires d'une très-belle  
histoire.*

UNE nuit, que fatigué comme un pauvre diable, Picard maudissoit la gloire tout en travaillant au chemin pénible qui y conduit, c'est-à-dire à la tranchée; car on ne laisse pas souvent que de l'acheter fort cher cette gloire suivante, il entendit une voix qui lui dit: „ Courage, mon „ ami, voilà de quoi boire le ro- „ gome.

A ces douces paroles, nôtre ami lève la tête par dessus la tranchée, qui ne laissoit pas que d'être déjà assez profonde, & il aperçoit un jeune homme d'assez bonne mine, à peu près de son



âge, & fort triste, autant qu'il put voir, qui lui tendoit une piece de vingt - quatre sols ; comme cet inconnu n'avoit pas l'air d'être fort riche, Picard refusa poliment son argent.

Le jeune homme étonné de ce procédé généreux, pria notre camarade de lui remettre au moins sa bêche pour un moment, s'offrant de travailler en sa place pendant qu'il se reposeroit ; pour cela bon, lui dit Picard, vous êtes tout frais, & vous me paroissez vigoureux, sautez dans la tranchée : aussi-tôt dit aussi-tôt fait ; ce sont-là de ces services qui ne se refusent pas quand on en a besoin.

Picard harassé, & qui n'avoit pas fermé l'œil depuis trois nuits, dormit une bonne demie heure, l'endroit étoit commode ; à son réveil il apperçut l'officieux in-

connu , qui travailloit avec une ardeur incroyable , comme si son petit intérêt eut entré pour quelque chose dans la prise de Tournay.

Nôtre ami se remit enfin à l'ouvrage , & ce ne fut pas sans peine qu'il pût ravoir sa béche ; enfin le jeune homme disparut, on crut que fatigué il alloit se reposer , mais point du tout , il revint un moment après avec une bouteille d'eau - de - vie & une tasse de buis qui passa de mains en mains tant que la bouteille dura.

Tous nos autres travailleurs n'étoient pas moins surpris que Picard de la conduite de ce jeune inconnu. Ils se demandoient tout bas à l'oreille , s'il n'étoit point fou , c'est au moins le paroître que de s'exposer ainsi sans nécessité, où l'on n'a que faire ; il faut aimer diablement la promenade

pour aller prendre le frais sur les bords d'une tranchée ouverte , pendant que les travailleurs y font.

Enfin le jour vint heureusement chasser nôtre monde d'un lieu si perilleux , & Picard de retour à la tente n'eut rien de si pressé que de me raconter cette aventure ; car revêtu de l'éminente qualité de Cornette , je n'étois plus fait pour travailler à la terre.

Je lui sçus très-mauvais gré de ne m'avoir pas amené ce jeune homme pour l'enrôler , persuadé que cela auroit fait un excellent Sujet pour nôtre Régiment , sans compter que son air mélancolique m'assuroit au moins d'une petite histoire propre à enrichir mes Mémoires.

Tout ce que Picard put faire , fut de me promettre que si l'occa-



Non se rencontroit encore, il feroit en forte d'engager ce jeune inconnu à venir nous voir.

Deux jours après, j'eus moi-même l'avantage de le trouver comme j'allois visiter la tranchée; je le connus aisément sans l'avoir jamais vû; la tristesse qui l'accabloit, sa profonde mélancolie, son air rêveur, distrait, me le montroient tel que Picard me l'avoit dépeint.

Ce petit infortuné, car tout annonçoit qu'il l'étoit; le chapeau enfoncé sur les yeux qu'il avoit fixés en terre & les bras croisés, se promenoit très-lentement dans un endroit à découvert, sans penser au peril que le feu continuel de la Place rendoit fort grand; à chaque pas exposé à périr misérablement d'un coup de canon sans nécessité, il n'en alloit pas plus vite, & regardant de tems

en tems la Ville, il ne paroiffoit occupé que de la douleur qui le confumoit.

Je l'examinai quelque tems avec attention, & m'en approchai fort près fans en être apperçu, à defsein d'entendre quelque chofe de ce qu'il difoit, car il me paroiffoit parler feul; je ne pus cependant rien attraper; il ne m'apperçut pas plûtôt, que me faluant profondément d'un coup de chapeau, il dirigea fes pas d'un autre côté.

J'eus d'abord envie de refpec-ter fa douleur & de me retirer fans lui parler, mais faifant réflexion qu'il ignoroit peut-être que le danger fut auffi grand qu'il l'étoit en effet, je crus devoir l'en avertir; il me remercia dans les termes les plus polis, & me fit entendre que le peril ne l'épou- vantoit pas.

Il me demanda enfuite fi le Roi

arrivoit bien - tôt , & si Tournay tiendroit long-tems ; je lui répondis que sa Majesté ne tarderoit pas , & que sa presence avoit coutume de faire aller nos affaires grand train.

La joye que fit paroître le jeune homme à ces mots , & l'air de contentement qui succeda tout à coup sur son visage à la profonde tristesse que j'y venois de voir , ne me laissa pas douter de l'intérêt vif que cet inconnu prenoit au succès du Siège que nous faisons.

On se doute bien fort que j'étois curieux d'en sçavoir les motifs , & peut-être que mes Lecteurs n'en sont pas moins curieux que moi , quoiqu'il en soit , qu'ils se donnent un peu de patience ; ils lisent sans doute ceci fort à leur aise , peut-être dans un bon fauteüil , & l'endroit où j'ai trouvé ce pauvre



malheureux n'est pas tenable ; ils auront , s'il leur plaît , la bonté de me suivre sous nôtre tente , où après bien des cérémonies , j'obligeai enfin le plus poliment que je pus ce jeune homme de m'accompagner , l'assurant qu'il y feroit tranquile , en toute sûreté , & à portée de sçavoir à toutes les heures du jour des nouvelles du Siège.

Par politesse on cede à mes importunités , & nous arrivons , Picard que nous trouvons renouvelle connoissance ; on parle de part & d'autre de la nuit qu'on a passée ensemble à la tranchée deux jours auparavant.

Enfin de fil en aiguille , je me hazarde à demander à nôtre nouvel hôte , pourquoi il s'intéresse si fort à la prise de Tournay , s'il y avoit quelque parent ou quelque ami qu'il fut pressé de revoir.

A cette question , il détourne un peu la tête pour essuyer quelques larmes , qui coulant malgré lui de ses yeux commençoient à trahir son secret ; enfin prenant courageusement le dessus sur sa douleur , il s'explique ainsi. Nous y voici.

---

#### CHAPITRE IV.

*Avanture très-touchante , & qui fera presque pleurer , si l'on n'y prend garde.*

„ **Q**UE vous êtes bons , Messieurs , de vous intéresser  
 „ au sort d'un pauvre malheureux  
 „ abandonné de ses parens les  
 „ plus chers , & qui n'a peut-être  
 „ plus au monde personne qui le  
 „ reclame.

„ Je suis de Paris , fils de Jean

„ Blanchard , Marchand assez ri-  
 „ che de la ruë des Bourdonnois ,  
 „ où pend pour Enseigne , *au*  
 „ *grand Monarque* ; mon pere est  
 „ de ces peres, qui , satisfaits de se  
 „ faire craindre , comptent pour  
 „ rien l'amitié & la tendresse de  
 „ ceux qui leur sont soumis , fier  
 „ de sa prérogative de Chef de  
 „ famille , il s'imagine qu'il se dé-  
 „ graderoit , s'il s'abaissoit à sou-  
 „ rire à ses enfans.

„ Une éducation aussi severe ,  
 „ aussi ridicule & capable d'abrutir  
 „ de jeunes gens , me rendoit si  
 „ timide auprès de mon pere ,  
 „ que je ne le voyois qu'en trem-  
 „ blant , sa presence n'inspiroit  
 „ que l'ennui , la mélancolie , &  
 „ un triste respect marqué tou-  
 „ jours par un profond silence :  
 „ qu'il est flateur de faire naître  
 „ de semblables sentimens !

„ Notre Famille étoit assez liée  
 „ avec



„ avec celle de M. Rocher de la  
 „ rue S. Denys , aussi Marchand ;  
 „ mais que ce Monsieur Rocher  
 „ est un pere differend du mien :  
 „ gai , amusant , tendre , c'est le  
 „ premier ami de ses enfans , aus-  
 „ si ne trouble - t - il jamais leurs  
 „ jeux , il ne les rend que plus vifs  
 „ par sa presence : paroît-il , cha-  
 „ cun saute à son col , l'embrasse ,  
 „ & joue avec lui.

„ Tous les Dimanches & les  
 „ Fêtes , nous ne manquions ja-  
 „ mais d'aller tous ensemble à  
 „ la campagne , tantôt chez l'un  
 „ tantôt chez l'autre. M. Rocher  
 „ a une fille nommée Marianne  
 „ à peu près de mon âge , fort bel-  
 „ le & d'une douceur qui la fait  
 „ aimer de tous ceux qui la con-  
 „ noissent ; hélas je l'aimai com-  
 „ me les autres , & j'eus le bon-  
 „ heur d'en être aimé.

„ Nous ne pouvions nous voir

„ que les Dimanches ; si vous  
 „ avez jamais aimé , jugez si la  
 „ semaine nous paroïssoit longue ;  
 „ enfin après plus de deux ans de  
 „ l'amour le plus tendre & le plus  
 „ secret , car j'étois persuadé que  
 „ mon pere, severe à l'excès, m'au-  
 „ roit fait un crime d'état de la  
 „ foiblesse la plus pardonnable de  
 „ toutes ; nous eûmes la consola-  
 „ tion de voir que nos familles  
 „ d'accord & pensant sérieusement  
 „ à nous unir , prenoient des  
 „ arrangemens pour nous établir,  
 „ sans nous en parler , à la veri-  
 „ té , & sans consulter nos inclina-  
 „ tions , mais heureusement qu'  
 „ elles s'accordoient avec leurs  
 „ intérêts.

„ Ils alloient enfin nous rendre  
 „ heureux , sans le sçavoir , & peut-  
 „ être sans le vouloir , quand une  
 „ banqueroute considérable , faite  
 „ à M. Rocher , le mit dans la

„ cruelle nécessité d'en faire une  
 „ seconde ; tel est le sort des  
 „ plus honnêtes Négocians , leurs  
 „ biens toujours en l'air , & dans  
 „ les mains de tout le monde ,  
 „ ne peuvent leur servir pour s'ac-  
 „ quitter eux - mêmes que quand  
 „ on les leur rend ; leur manque-  
 „ t-on , ils sont forcés de man-  
 „ quer.

„ Il y avoit vingt ans que mon  
 „ pere étoit ami de M. Rocher  
 „ & ils s'étoient fait mutuellement  
 „ en ma présence cent fois les plus  
 „ beaux offres de service du mon-  
 „ de ; je ne sçai ce que Monsieur  
 „ Rocher eût fait si le malheur  
 „ nous en eût voulu , mais mon  
 „ pere abandonna totalement son  
 „ ancien ami , & m'ordonne de  
 „ ne plus penser à Marianne.  
 „ Quand on est dur pour ses pro-  
 „ pres enfans , pour qui seroit-on  
 „ sensible ?



„ Ces ordres rigoureux cou-  
 „ tent peu à donner , mais ne font  
 „ pas si faciles à suivre , on doit  
 „ beaucoup à un pere , mais le  
 „ cœur a ses droits qu'il réclame  
 „ quand on les veut violer.

„ Pour la première fois de la  
 „ vie je résolus de désobéir , Ma-  
 „ rianne malheureuse n'en étoit  
 „ que plus aimable à mes yeux ,  
 „ je plains son sort qui rendoit  
 „ le mien si funeste & je n'ima-  
 „ ginois pas de plus grand bon-  
 „ heur que celui de pouvoir ren-  
 „ dre au mérite ce que la for-  
 „ tune lui enlevoit.

„ Mais hélas ! à ces sentimens  
 „ généreux succédoit le desespoir  
 „ de ne pouvoir faire que de  
 „ vains souhaits ; le désir de sé-  
 „ courir les malheureux devient  
 „ un tourment quand on n'en a  
 „ pas la puissance.

„ M. Rocher fut frappé , non

„ accablé du coup que lui portoit  
 „ la fortune ; informé des senti-  
 „ mens de mon pere , & qu'il  
 „ étoit réfolu de rompre une al-  
 „ liance qu'il avoit arrêtée lui-  
 „ même dans des tems plus heu-  
 „ reux , fit partir fur le champ  
 „ Marianne pour Lille , où une  
 „ de fes Tantes , qui la demandoit  
 „ depuis long-tems , étoit fort  
 „ bien établie , & fans enfans.

„ J'appris ce départ avec une  
 „ douleur inconcevable , en vain  
 „ les larmes aux yeux , je deman-  
 „ dai plus de vingt fois en grace  
 „ à mon pere de m'accorder Ma-  
 „ rianne ; naturellement dur, inflé-  
 „ xible & entier dans fes senti-  
 „ mens , rien ne put le fléchir ,  
 „ & l'inconsolable Marianne , qui  
 „ partageoit mes peines , me fut  
 „ enlevée. Il n'est que trop de  
 „ ces peres impérieux dont l'a-  
 „ veugle & barbare fermeté fait

„ le malheur de leurs enfans.

„ Demeuré seul à Paris , car  
 „ Marianne n'y étoit plus , cette  
 „ Ville devint pour moi la soli-  
 „ tude la plus affreuse , je ne  
 „ voyois personne , & la vûë de  
 „ mon pere , auteur de mes mal-  
 „ heurs , ne servant qu'à les aigrir,  
 „ je résolus de le priver d'un fils  
 „ infortuné digne d'un meilleur  
 „ sort , de laisser à d'autres un  
 „ malheureux bien qu'on vouloit  
 „ me vendre si cher, me faire payer  
 „ de ma liberté & des plus douces  
 „ inclinations de mon cœur; est-ce  
 „ donner que de donner à ce prix ?  
 „ de quelles obligations peut être  
 „ suivi un semblable present ?

„ Qu'en de certains momens la  
 „ vie est à charge , & qu'elle nous  
 „ paroît affreuse quand elle est  
 „ traversée par ceux mêmes qui  
 „ nous l'ont donnée ; nous avoir  
 „ fait naître n'est rien , ce n'est



„ qu'un effet du hazard ; nous  
 „ conserver , nous rendre heu-  
 „ reux est tout , cela seul nous  
 „ rend sacré le nom de pere , &  
 „ nous fait regarder comme un  
 „ bien le present qu'ils nous ont  
 „ fait de la vie ; hélas ! mon  
 „ pere m'a rendu la mienne si  
 „ triste , qu'il m'obligeroit de la  
 „ reprendre.

„ Pardonnez , Messieurs , si je  
 „ me suis un peu arrêté sur cette  
 „ circonstance de ma vie , mais  
 „ il est si triste de se voir accablé  
 „ par ceux - mêmes de qui on  
 „ avoit droit d'attendre son bon-  
 „ heur , que mon cœur ne peut  
 „ tarir sur cette matiere.

„ Je quittai donc Paris , & inf-  
 „ truit que c'étoit à Lille qu'étoit  
 „ Marianne , depuis près de trois  
 „ mois que je ne l'avois vûë , je  
 „ dirigeai ma route du côté de  
 „ cette Ville , avec quelque peu

„ d'argent que je me trouvois de  
 „ mes petites épargnes ; arrivé en  
 „ cette Ville où Madame Rocher  
 „ Tante de Marianne étoit fort  
 „ connuë , je n'eus pas de peine  
 „ à la trouver , elle demeure ruë  
 „ Notre-Dame , c'est une Mar-  
 „ chande de modes.

„ La premiere personne que  
 „ j'aperçus fut Marianne qui tra-  
 „ vailloit à la boutique dans un  
 „ comptoir ; elle étoit seule , j'en-  
 „ trai avec vivacité , & son trou-  
 „ ble à ma vûe fut égal au mien ;  
 „ elle commença par pleurer ,  
 „ avant que d'avoir la force de  
 „ me parler ; mes larmes suivi-  
 „ rent les siennes.

„ Après les premieres marques  
 „ réciproques de l'amitié la plus  
 „ tendre , Marianne m'apprit , en  
 „ soupirant , que Madame Ro-  
 „ cher étoit allée à Tournay , où  
 „ elle avoit résolu de la marier à

„ un Marchand de sa connoissan-  
 „ ce , & me montra une Lettre  
 „ qu'elle venoit de recevoir , par  
 „ laquelle sa Tante lui marquoit  
 „ de partir le lendemain par la  
 „ voiture publique pour la venir  
 „ chercher , sous prétexte qu'elle  
 „ devoit revenir seule.

„ Je pensai aussi-tôt que Ma-  
 „ dame Rocher vouloit faire voir  
 „ sa Nièce , sur les charmes de la-  
 „ quelle elle comptoit sans doute  
 „ pour applanir quelques difficul-  
 „ tés qui restoient peut-être à ter-  
 „ miner , & la marier tout de sui-  
 „ te en cas de convenance.

„ J'étois bien sûr que Marianne  
 „ m'aimoit , mais elle étoit jeune,  
 „ timide , & sa Tante impérieuse  
 „ à ce que j'avois appris ; je fis  
 „ part de mes doutes à l'innocent  
 „ objet de ma tendresse ; vous  
 „ partirez donc demain , lui dis-  
 „ je : hélas ! il le faut bien , me ré-



„ pondit-elle , je viens de faire ré-  
 „ ponse , & je n'ai point de bonnes  
 „ raisons à alleguer à ma Tante  
 „ pour ne pas me rendre à ses  
 „ ordres ; elle ne me demande  
 „ que pour lui faire compagnie  
 „ en revenant , peut-être n'a-t-el-  
 „ le en effet aucun autre motif  
 „ de m'appeller auprès d'elle.

„ Je le souhaite , lui répondis-  
 „ je , mais je n'ose l'esperer , puis-  
 „ je être tranquille sur un Peut-  
 „ être ? Marianne me promit, pour  
 „ me rassurer , qu'elle ne seroit ja-  
 „ mais à d'autre qu'à moi ; mais  
 „ elle partit toujours le lende-  
 „ main ; jugez de ma douleur ; je  
 „ m'imaginai que je ne la rever-  
 „ rois plus , & que sa Tante , qui  
 „ ne vouloit pas être contredite ,  
 „ concluroit ce malheureux ma-  
 „ riage malgré Marianne qu'elle  
 „ forceroit d'y consentir.

„ Je m'entretins si fort de cette

„ idée que je crus mon malheur  
 „ certain ; dès le jour suivant , je  
 „ parts pour Tournay ; tous les  
 „ chemins étoient pleins de trou-  
 „ pes , & depuis huit jours que  
 „ vous marchiez sans sçavoir où  
 „ vous alliez , on ignoroit entie-  
 „ rement par quel Siège vous de-  
 „ viez commencer cette Cam-  
 „ pagne , vous l'ignoriez vous-  
 „ même.

„ J'arrivai enfin avec vous de-  
 „ vant Tournay , mais les Portes  
 „ de la Ville fermées à vôtre ap-  
 „ proche , ne m'ont pas donné la  
 „ liberté d'y entrer ; Marianne  
 „ est en cette Ville ; sa Tante va  
 „ sans doute profiter du séjour  
 „ qu'elle se trouve obligée d'y  
 „ faire pour marier sa Nièce , &  
 „ m'enlever ma chere amie pour  
 „ toujours.

„ Jugez de l'interêt vif que je  
 „ dois prendre à ce que vous em-

„ portiez bien-tôt cette Place ; de  
 „ votre courage dépend mon bon-  
 „ heur & toute mon esperance ;  
 „ que d'obligations je vous aurai,  
 „ si je puis encore à tems voir  
 „ celle que j'aimerai seule toute  
 „ ma vie , & que vous seuls pou-  
 „ vez me rendre.

---

## CHAPITRE V.

*Dont on sçaura le contenu quand  
on l'aura lû.*

**J**E ne sçai si mes Lecteurs sont  
 touchez des malheurs du pau-  
 vre Blanchart ; mais Picard & moi  
 y fûmes très-sensibles , j'avois fort  
 connu M. Rocher , c'étoit un si  
 bon homme ; pour la petite Ma-  
 rianne , je ne l'avois vûe que hau-  
 te comme le genouïl , & les filles  
 grandissent , cela me rend vieux.



Quant à Monsieur Blanchart le pere , si je le connoissois , je ne le connoissois gueres , & Mr. son fils hantoit trop bonne compagnie pour avoir eu l'honneur d'être de ma connoissance ; mais il étoit de Paris , & de compatriote à compatriote il n'y a que la main.

Je lui dis , pour le rassurer , que nous étions cent mille hommes à son service , & tous prêts à travailler à lui faire ouvrir les Portes de la Ville. J'ajoutai même que le Roi arrivoit incessamment en personne pour lui venir rendre sa chere Marianne , & qu'il y auroit bien du malheur si un aussi grand Roi ne parvenoit dans peu à le rendre possesseur de sa belle Helene. Je finis par assurer ce jeune homme de ma protection & de celle du Roi.

Sur ces entrefaites ayant appris que l'Armée des Alliés , assemblée

dans la Plaine d'Anderlech, à une demie lieuë de cette Ville , avoit campé fucceffivement dans les Camps de Lambech, de Soignies, & s'avançoit à deffein de venir fecourir Tournay ; une partie des troupes qui étoient devant cette Ville , fut commandée pour aller joindre le Corps de notre Armée, qui eut bientôt l'avantage d'avoir le Roi à fa tête.

Ce fut fous fes ordres & fous ceux du maréchal Comte de Saxe que, sûrs de vaincre, nous paffâmes l'Efcaut pour aller gagner la plus belle Bataille du monde dans les Champs de Fontenoy ; que ce jour-là fut un grand jour !

Si jamais j'ai été fâché d'avoir retranché de mon projet nos Héros du premier ordre, nos Chefs, c'est en cette rencontre, ma foi il faut convenir qu'ils nous valent en tout point, & que ce font auffi

de terribles grivois , tous délicats  
 qu'ils paroissent pour la plûpart ,  
 que j'aurois de belles choses à di-  
 re sur tout ce que je leur ai vû fai-  
 re ; mais heureusement qu'ils n'y  
 perdront rien , assez de beaux es-  
 prits , aussi du premier ordre , qui  
 se tairont vrai-semblablement à  
 notre sujet , prendront soin d'inf-  
 truire la Posterité des prodiges de  
 valeur qu'on leur a vû opérer.

Comment \* ces Courtisans doux , enjoués ,  
 aimables ,

Sont - ils dans les Combats des Lions indom-  
 ptables ?

Quel assemblage heureux de graces, de valeur !

Mais hélas ! ces Messieurs les  
 Auteurs ne les ont pas vû de mê-  
 me que moi , nous conduire au  
 feu comme à une partie de plai-  
 sir, nous commander de sang froid  
 & se battre de même.

\* Voltaire , Poëme de Fontenoy.



Ce que je puis faire ici , & je le dois en conscience , c'est de prier les siècles futurs qui liront l'Histoire de la Bataille de Fontenoy , de ne pas croire que c'est de ces batailles ordinaires , & comme on en lit dans tous les Livres ; qu'ils fassent aussi réflexion quand ils liront ces mots , *Vic-toire remportée par le Roi en per-sonne* , que le Roy le jour & la veille de la Bataille fut exposé au feu tout comme nous.

Ce n'est pas à dire que le Roy , Héros du premier ordre , n'aura aucune part à mes éloges , volontiers j'abandonne aux Auteurs les plus fameux , l'honneur de célébrer ses exploits éclatans , que Voltaire vante son grand art de commander , sa présence d'esprit , son sang froid , sa prudence , la sagesse de ses Conseils , la douceur de son Gouvernement , cela

le regarde ; cela est digne de sa Lyre, comme Roy enfin il le peut, il le doit chanter. Mais comme soldat cet honneur m'appartient ; je puis sans sortir de mon sujet, peindre le Roy l'épée à la main, parcourant les Champs de Fontenoy, & exposant sa vie comme le dernier de nous : car comme l'ont remarqué très-judicieusement l'an dernier Mrs. F\*\*\* & Compagnie dans leurs amours grivois, sans contredit une des plus jolies curiosités de la Foire S. Laurent, & où la Postérité pourra voir que je dis vrai.

Quand L O U I S nous mène au feu

Il est soldat lui-même,

Morbleu,

Il est soldat lui-même.

Si à l'exemple de l'Académie  
Françoise nous ne voyons l'illustre.

nom de Louïs commencer la liste de nos Académiciens , que nous sommes bien dédommagés , plus soldat qu'Académicien nous le voyons combattre à notre tête ; l'un vaut bien l'autre.

---

## CHAPITRE VI.

*Bataille de Fontenoy , que tout bon François n'ignore pas , mais rapporte ici en faveur de la Postérité , cela se doit en Historien exact.*

**L**A veille de l'action à deux heures après-midi , le Roi fit à cheval le tour de son Armée pour examiner la position des troupes des Alliés ; & S. M. s'étant portée jusques aux Gardes les plus avancées , elle fut témoin d'une escarmouche entre les troupes



legeres des deux Armées , où périrent beaucoup de braves camarades , qui , quoique morts dans le premier Acte de cette sanglante Tragédie , n'ont pas peu contribué à lui procurer un heureux dénouement , par le grand nombre d'ennemis de moins qu'ils nous ont laissé à combattre , car on peut dire à leur gloire qu'ils sont morts en fort bonne compagnie , chacun fut au moins escorté chez Pluton par trois ou quatre Anglois terrassez de sa façon.

Le Roi fut à peine de retour à son Quartier qu'on apperçut en avant du Village de Fontenoy , le feu à quelques Maisons ; le Maréchal de Saxe , autre soldat dont je puis parler , avoit ordonné de les brûler , pour signal , dès que les ennemis déboucheroient pour attaquer ce Village retranché.

Le Roi nous fit aussitôt prendre

les armes, ce qui fut exécuté avec une diligence singulière, & Sa Majesté se rendit sur le champ à la tête du Camp. Que sa vûe nous inspira de courage, que sa noble fermeté nous donna d'espérance ! J'ai recueilli les voix de toute l'Armée, il n'étoit pas un soldat qui ne s'estimât heureux de répandre son sang pour un si grand Roi, & je puis dire sans fanfaronnade, que quoiqu'ordinairement je ne manque pas de cœur, je m'en sentis alors au moins trois fois plus qu'à mon ordinaire.

Comme la plus grande partie des troupes des Alliés parut développée vers les quatre heures après midi, & qu'ils n'étoient pas à un quart de lieuë de notre Armée, nous crûmes qu'ils avoient pris la résolution de hazarder le combat. Le Roi, en conséquence, demeura sur le champ de bataille

jusqu'à la nuit, mais ce fut *gratis*. La partie fut remise au lendemain à nôtre grand regret.

Le Roy aussi matinal que nous, se trouva dès cinq heures du matin au champ de bataille, où nous avions passé toute la nuit sous les armes; & les ennemis commencerent à faire un grand feu de canon, auquel nôtre artillerie répondit avec beaucoup de vivacité.

Nous étions disposés de façon qu'une Ligne d'Infanterie, s'appuyant derriere le Village de Fontenoy, s'étendoit jusques à celui de Ramecroix: cette Ligne étoit fortifiée par deux Redoutes, occupées chacune par un Bataillon, & soutenues par deux Lignes de Cavalerie, dont la droite étoit appuyée par une Ligne formant un Angle droit, composée du Corps des Dragons, dont j'avois l'hon-



neur d'être , & continuée par une Brigade d'Infanterie jusqu'au Village d'Antoin , où étoit une autre Brigade. La gauche des deux mêmes Lignes de Cavalerie étoit également appuyée par deux Brigades d'Infanterie , qui se communiquoient au mont de Trinité , sur lequel on avoit placé de l'Infanterie & de la Cavalerie.

Pendant le feu de l'artillerie , qui dura quatre heures , les ennemis tenterent à deux reprises l'attaque du poste d'Antoin ; mais la grande perte que leur fit essuyer nôtre canon , parut les avoir totalement rebuté ; vers les onze heures du matin ils essayèrent celle du Poste de Fontenoy avec aussi peu de succès.

Les troupes legeres Françoises , qui battoient continuellement l'estrade dans le Bois , donnerent alors avis que les Ennemis fai-

soient filer une Colonne d'Infanterie Angloise , ce qui engagea le Roy à tirer des troupes du Mont de Trinité pour fortifier la gauche de la premiere Ligne , derriere laquelle la Maison du Roy fut rangée en bataille.

Enfin sur le midi , les Alliés ne laisserent plus douter de leur dessein , & celle de leurs Colonnes qui sembloit destinée à l'attaque d'Antoin , s'étant repliée en partie sur elle-même , ils fortifièrent celle de leur centre , réunissant par-là toutes leurs forces , ils se développèrent entre le Bois de Barri & le Village de Fontenoy , & présenterent une Ligne d'Infanterie extrêmement épaisse , soutenuë de la Cavalerie , dont on ne vit que quelques Escadrons , qui , dès qu'ils s'avancerent , furent rompus.

Le feu prodigieux de l'Infante-

rie ennemie mit le désordre dans plusieurs Escadrons des troupes Françoises, qui cependant se reformèrent ; ces Escadrons ayant encore plié, le Roy, pour y remédier, fit mettre en mouvement sa Maison, & la fit suivre de l'Infanterie, qui dans la premiere disposition appuyoit la gauche, & de quelques pieces de canon pour contenir l'artillerie des ennemis dont le feu incommodoit beaucoup la Maison du Roy.

Cette nouvelle disposition ne tarda pas à produire l'effet que Sa Majesté s'en promettoit, & la Maison du Roy, à la faveur de laquelle nôtre Ligne d'Infanterie se reforma, fit de si grands efforts de valeur que toute l'intrépidité & l'acharnement de l'Infanterie Angloise ne purent l'empêcher d'être enfoncée, & repoussée avec une perte considérable fort au-delà



delà du champ de bataille , de  
 sorte qu'on peut dire de *ce Peuple*  
*de Héros* après un grand Poëte :

Vous diriez à les voir pleins d'une ardeur si  
 belle ,

Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nou-  
 velle ;

Que rien ne les sçauroit ni vaincre ni lasser ,  
 Et que leur long combat ne fait que com-  
 mencer.

Pour lors le Roy fit reformer  
 son Armée , que l'avantage même  
 de la dernière charge avoit dé-  
 rangée , & Sa Majesté ayant porté  
 ses trois Lignes à six ou sept cens  
 pas en avant du terrain que les  
 Ennemis avoient occupé pendant  
 le combat , elle parcourut tous  
 les rangs , donnant à sa Maison  
 ainsi qu'à quelques Brigades d'In-  
 fanterie & de Cavalerie, les justes  
 éloges qu'elles méritoient.

L'on ne peut exprimer avec quelle ardeur Sa Majesté rallia Elle-même , & anima celles de ses troupes , que les premières charges des ennemis avoient ébranlées. Le sang froid & la fermeté que le Roy fit paroître dans les différens momens ; la prudence & la justesse avec lesquelles il donna ses ordres , n'exciterent pas moins nôtre admiration , *de sorte que l'on peut dire que s'il est le plus expérimenté de nos chefs , il est aussi le plus brave de nos soldats.*

---

## CHAPITRE VII.

*Je visite le Champ de Bataille.*

**O**N ne se bat pas toujours , il est bien permis de quitter le champ de bataille quand il ne nous offre plus d'ennemis.

Le Combat cessa donc faute de combattans.

Je ne parlerai point d'une ving-  
taine de mille hommes demeurés  
sur le carreau , je tire le voile sur  
cette Scene sanglante , je n'aime  
pas ce qui attriste ; point de pleurs.

Nous n'en voulons \* point voir après de tels  
exploits ,

Nos Camarades , morts dans le malheur des  
armes ,

Sont trop payés de sang pour exiger des larmes,

Quand la perte est vengée on n'a plus rien  
perdu.

Avant cependant que de quitter  
la plaine de Fontenoy , je dois au  
moins parler de mes exploits par-  
ticuliers , & de ceux des illuf-  
tres Membres de nôtre Académie,  
qui a fait des pertes irréparables.

Qu'on sçache donc que j'eus ma  
bonne part comme un autre au

\* Voltaire , Poème de Fontenoy.



succès de ce grand jour , & que  
j'ai vû moi de fort près.

\* Ce corps audacieux

Cette masse de feu , ces colonnes terribles.

Ces épais bataillons qui sembloient invincibles.

Hélas ! il n'est que trop vrai que  
je les ai vûs , j'en puis donner pour  
preuve évidente à quiconque en  
doutera , une large cicatrice au  
front , qui ne laisse pas que de  
me rendre l'air redoutable & mar-  
tial.

Que de braves Soldats font  
tombés à mes côtés , en combat-  
tant généreusement pour le meil-  
leur & le plus grand des Rois. Ce  
seroit ici l'endroit de faire leur  
éloge , si je n'étois dans la résolu-  
tion de composer un Poëme où  
chacun trouvera sa place ; en ve-  
rité cette Bataille-là mérite d'être  
chantée en vers , c'est bien la

\* Voltaire , Poëme de Fontenoy,

moindre chose , j'en promets au Public au moins une centaine de beaux & de bons sur ce grand sujet. En attendant reprenons le fil de ma narration.

La bataille finie , c'est-à-dire les Anglois & Hollandois nous ayant laissé le champ libre , le Roy ordonna qu'on prît un soin extrême généralement de tous les blessés.

La retraite sonnée , étonné de me trouver seul de toute nôtre Académie , je me rendis dans la plaine avec les Fraters de l'armée , à dessein de secourir quelques-uns de nos camarades , s'il en étoit encore tems ; le premier de ma connoissance que je rencontrai entre Fontenoy & la Forêt de Barry , où avoit été le fort de l'action , fut le valeureux Bourguignon qui perdoit son sang ; je venois - là tout à tems ; je bandai ses playes , qui n'étoient heureu-

fement pas mortelles , & je vis bien qu'il en seroit quitte tout au plus pour une jambe ; à quatre pas de - là Champenois expiroit , je n'arrivai que pour lui fermer les yeux.

En tournant vers le bois , j'aperçus le vaillant , le brave , le courageux , l'intrepide Picard couché sur un tas d'Anglois avec lesquels il se battoit encore à coups de poing , n'ayant plus de sabre ; je le dégageai avec bien de la peine de la foule ; furieux il me demanda des armes voulant à toute force , disoit-il , avant que de mourir achever cinq à six Ennemis qui se débattoient autour de lui ; il ne ceda à mes remontrances que quand je lui eus dit que le Roy leur faisoit grace , & qu'il vouloit même que l'on prît soin d'eux.

Picard à ces mots un peu ra-



douci , se contenta seulement , quand je l'eus relevé , de leur donner cinq à six coups de pieds dans le ventre , qui , grace à sa foiblesse extrême , ne leur firent aucun mal , & je le portai au prochain chariot après avoir étanché son sang de mon mieux , j'y fis aussi conduire Bourguignon , avec le Normand & le Breton que je trouvai à quelques pas de-là , de sorte que ce bienheureux chariot portoit toute l'Académie , excepté moi , qui , moyennant un large emplâtre sur le front , me trouvois en état d'aller & de venir , comme si de rien n'étoit ; on mit encore sur la même voiture trois Anglois , un Hollandois & un Autrichien , qui juroient comme des démons.

On les conduisit tous à l'Hôpital de Lille , je les suivis quelque tems tenant Picard par la main & l'encourageant à prendre patien-

ce ; quand je les quittai auprès de la petite Chapelle de Nôtre-Dame des Bois , la conversation commençoit à s'échauffer avec les Anglois ; vrai-semblablement il se fera dit de belles choses de part & d'autre.

---



---

## CHAPITRE VIII.

*Retour à Tournay ; la Ville se rend.*

**N**Ous n'avions quitté un Siége que pour aller gagner une bataille , ainsi , la victoire remportée , nous retournâmes au Siége , c'étoit le jeu , & nous avions beau jeu. Nos camarades n'avoient pas perdu leur tems ; à nôtre arrivée on acheva le logement du chemin couvert , & les batteries établies à la droite , ayant produit tout l'effet qu'on en attendoit , la force  
du

du demi bastion droit de l'ouvrage à corne , de même que celle de la demi lune fut ruinée , malgré la prodigieuse quantité de grenades que les ennemis ne cessèrent de jeter.

Dès le lendemain de nôtre arrivée, le petit Blanchard , à qui j'avois promis l'honneur de ma protection , ne manqua pas de venir me complimenter sur la bataille que nous venions de gagner à Fontenoy , je lui en fis un détail circonstancié , qu'il interrompoit de tems en tems pour me dire que cette bataille - là étoit une bonne affaire pour nous , qu'elle avanceroit fort le Siège de Tournay .  
 „ & grace à vôtre valeur , ajoutoit - il en soupirant , oüi je reverrai bien - tôt ma chere Marianne.

Il alloit régulièrement trois fois le jour examiner les ouvra-



ges , il s'informoit avec une exactitude étonnante des nouvelles attaques qu'on devoit faire , comme si toute nôtre armée n'eût été campée là que pour lui , il l'approuvoit ou la condamnoit dans toutes ses operations selon qu'elle agissoit selon ses vûës ; on le voyoit d'un air actif empressé , comme quelqu'un qui a beaucoup d'affaires , passer de nos tentes au camp du Roy , du camp du Roy sous nos tentes , nous rapporter mille nouvelles , & autant de nouveaux projets qui tendoient tous à la prochaine prise de Tournay.

Ce jeune homme porta le zele si loin , que suivant de trop près les seize Compagnies de Grenadiers qui donnerent l'assaut à l'ouvrage à corne , il faillit y perdre la vie ; enfin le Siège fut poussé avec tant de vivacité que la Ville fut emportée , & nos Troupes y

firent leur entrée triomphante.

On pense bien que le pauvre Blanchard n'entra pas des derniers, il me suivoit des yeux marchant à quelques pas de nous d'un air fier & content, semblable à un Vainqueur qui prend possession d'une Place qui lui a coûté des travaux infinis ; en passant les Portes il contemploit d'un œil satisfait, ces orgueilleuses fortifications qui s'étoient opposées si long - tems à son bonheur, démolies & ruinées.

Être à Tournay n'étoit pas tout, quoique ce fût déjà quelque chose, même beaucoup, Madame Rocher étoit une femme entiere, hautaine, une bonne Marchande, Partisane de l'intérêt, & indignée sans doute de l'action du pere de Blanchard, quoique le pauvre petit n'y eût aucune part, nous sommes dans

un siècle où l'innocent paye souvent pour le coupable; Blanchard brouillé avec M<sup>r</sup>. son pere, qui au fond ne demandoit pas mieux que de faire le difficile pour entretenir une petite querelle qui le défaisoit d'un enfant sans bourse délier; Blanchard, dis-je, fit bientôt réflexion que sa situation n'en alloit peut-être pas être plus heureuse, sa mélancolie le reprit, & ce fut encore moi qu'il honora de sa confiance.

Il auroit bien voulu que le Roy eût fait entrer dans la Capitulation de la Ville, qu'on cederait de plus, Marianne Rocher à Claude Blanchard, & en verité il le méritoit; mais le moyen, & qui sommes-nous pour intéresser à nos petites fortunes les Têtes couronnées?

Ce n'est pas que je ne sois très-persuadé que le Roy, aussi bon



qu'il est, n'eût fait quelque chose pour cet infortuné, & qu'il n'auroit pas dédaigné de concourir au bonheur du moindre de ses Sujets, comment ne le pas croire quand il traite si bien ses Ennemis; mais encore falloit-il qu'il sçût la situation de Blanchard, & qui la lui auroit appris? quoiqu'Officier il y a encore du chemin entre moi & ceux qui ont l'honneur de l'entretenir.

Je fus donc l'unique Protecteur de mon infortuné compatriote & toute son espérance; aussi ne me quitta-t-il point, il me pria même de l'accompagner chez Madame Rocher, & de vouloir bien lui servir de pere, puisque le sien avoit été assez cruel pour l'abandonner; je suis assez bon diable; émû de compassion, à cette priere, je l'assurai de nouveau dans les termes les plus consolans qu'il pou-

voit compter sur moi.

Il n'étoit plus question que de trouver cette Tante , si diableffe , si redoutable , & dont nous n'avions pas l'adresse ; Tournay est grand , & les momens étoient précieux ; enfin après bien de courses inutiles , & avoir été vingt fois de la Porte *S. Martin* à la Porte *Morel* , & de la Porte *des sept Fontaines* à celle de *Valenciennes* , j'imaginai qu'à l'Auberge où descend ordinairement la Voiture publique de Lille , & où la Tante avoit sans doute mis pied à terre , on pouvoit nous en donner quelques nouvelles ; en effet un petit marmiton qui l'avoit conduite à la ruë de *Cologne* , proche la grande Place , s'offrit de nous y mener.



---



---

 CHAPITRE IX.
*Conclusion de cette histoire.*

**A**Rrivés à l'endroit désigné, d'abord, de la rue, nous entendimes la symphonie dans la maison avec beaucoup de tapage ; nous entrons, quantité de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, en livrées & en bouquets, alloient & venoient dans la cour d'un air empressé, on dançoit à côté dans une vaste Sale ; tout cela sentoit terriblement la nôce, je n'osois le dire à Blanchard qui s'en apperçut tout aussi-bien que moi, je le vis par quelques larmes qui lui échaperent, & qu'il essuya aussi-tôt.

Je n'osois interroger personne, tant je craignois d'apprendre une nouvelle facheuse, Blanchard



ayant la même frayeur, marchoit sans mot dire vers la Sale d'assemblée

La premiere personne que nous apperçumes fut Marianne qui dançoit; son air triste, abbatu, son habit magnifique, sa Couronne, enfin, tout annonça à l'infortuné Blanchard qu'il étoit arrivé trop tard; la voilà, me dit-il, comme si j'eusse dû la connoître sans l'avoir jamais vüe, & la distinguer au milieu de deux cens personnes; la voilà, c'en est fait, partons; il n'en eut pas la force, & se laissa aller dans un fauteuil que le hazard fit trouver près de nous.

Ce sont là de ces coups terribles, capables d'abattre d'abord les plus grands cœurs; mais on en revient cependant; où meurt l'esperance commence la tranquillité. Un mal sans remede guerit souvent de lui-même.

Le dépit suivit les larmes, Blanchard accusa Marianne de peu de fermeté, douta de la sincérité de son amour, & affectant une sécurité parfaite, il attendoit que ses yeux fussent essuyés pour aller braver l'ingrate.

L'habit que je portois me fit bien-tôt distinguer; un Officier François étoit à respecter, aussi me respecta-t-on; la jeune mariée vint me prier à danser sans appercevoir son amant infortuné, à cause de la foule qui étoit en cet endroit; j'ai la jambe fine, excellente, je me distinguai & méritai l'attention de toute l'assemblée; les grands hommes excellent dans les plus petites choses, on les reconnoit partout.

Je pris ensuite la Tante à qui je fis sauter très-joliment un Cotillon nouveau, & la priai de ne pas oublier mon ami qui dançoit

parfaitement , elle fut donc faire la révérence à Blanchard , qui , d'un pas ferme & assuré , marcha intrépidement vers le milieu de la Sale ; il croyoit jouer au mieux l'homme indifférent , tranquille & maître de lui-même , mais en vérité un coquin qui vient de faire un mauvais coup n'a pas l'air plus embarrassé que nôtre ami l'avoit ; à ses regards farouches , égarés , il dut au moins passer pour fou dans la moitié de l'assemblée.

Je ne lui donnois pas tellement mon attention que je ne fusse aussi occupé de la figure que feroit Marianne au moment de la reconnoissance qui approchoit ; la belle étoit sur les genoux d'un petit homme d'environ 45. ans , d'une figure burlesque , épais dans sa taille , grand rieur , & que je reconnus pour le nouveau marié aux petites privautés qu'il prenoit avec l'aimable



Rocher qui le souffroit sans lui en témoigner la moindre satisfaction, en baissant modestement les yeux.

En verité, la pauvre enfant me faisoit pitié, elle n'apperçut pas plutôt Blanchard, qu'elle en eut tout d'un coup un fremissement qui fit croire au bon homme Droüillet son époux qu'elle se trouvoit mal, des larmes qu'elle s'efforçoit de retenir s'échaperent de ses yeux malgré elle, Blanchard dansant toujours d'un air fier jouissoit de son triomphe, & par des regards tantôt tendres, tantôt dédaigneux, peignoit ce qui se passoit au fond de son cœur.

La timide Marianne ne peut soutenir plus long-tems une scene de cette nature, elle se trouve mal tout de bon; chacun s'empresse autour d'elle, la Tante accourt,

la danſe ceſſe , & nous notis trouvons Blanchard & moi ſeuls au milieu de la Sale. Je le fis jouir un moment du défefpoir de Marianne à qui il prodiguoit les noms d'ingrate & d'infidelle.

Enfin m'appercevant qu'il commençoit à s'attendrir , jugeant le mal ſans remede , je l'arrachai d'un lieu ſi fatal à ſa tranquillité ; & ce fut dans le Cabaret voiſin que je l'enlevai entierement à l'Amour pour en faire preſent à Mars. Là je lui fis voir l'inutilité de ſes ſoupirs , en lui peignant Marianne comme une Ville qui vient de ſe rendre par capitulation.

Il m'objecta que n'étant mariée que du jour , le mariage n'étoit pas conſommé, & qu'on pouvoit encore le rompre ; les hommes ſont bâtis de façon qu'ils eſpèrent même contre toute eſpérance ; je lui

répondis que la cérémonie qui restoit à faire étant fort courte & n'ayant pas besoin de témoins, il pouvoit se tromper, que quand on avoit cédé la Ville, la Citadelle ne tenoit pas long-tems & suivoit bientôt le destin de la Place; de quels secours en effet peuvent être ses remparts contre un vainqueur à qui l'on a déjà abandonné tant de terrain & qui, l'attaquant les armes à la main, enfonce les barrières que l'on lui oppose; il faut bien capituler, céder, poser enfin les armes, lever les herses, baisser les ponts, & ouvrir les portes au vainqueur, c'est l'ordre & le droit de la guerre.

Blanchard étoit trop raisonnable pour ne pas se rendre à mes remontrances, il jura d'oublier l'infidelle, & de sacrifier avec nous ses jours au service de sa Patrie, enfin tout en buvant pour dissiper



son chagrin , il but à la santé du Roy & arbora la cocarde , jurant de faire tomber sa colére & son indignation sur les Anglois.

Quoique je fusse bien persuadé que la pauvre Marianne avoit été forcée par son impérieuse tante , d'épouser Droüillet , je ne laissai pas que de la peindre à Blanchard comme une petite ingrata , une volage , une parjure , enfin je mis toute mon éloquence en usage pour persuader à nôtre nouveau camarade qu'il devoit haïr la fille du monde qui m'avoit paru la plus aimable & la moins coupable ; c'étoit - là je le crois le parti le plus sage.

Il me promit d'abord tout ce que je voulus , & bien - tôt il alla plus loin ; avant que de quitter Tournay , il vouloit , disoit-il , reprocher en face son inconstance à la perfide , l'accabler de repro-

ches , d'injures , la braver & partir.

Moi qui ne suis point la dupe du cœur de l'homme , & qui connois à merveille tous ses détours , je vis bien que cet excès d'indifférence & de haine étoit un reste d'amour ; mais comme il ne pouvoit plus avoir d'objet sérieux , je ne m'amufai pas davantage à le combattre.

Je n'eûs pas même été fâché que le Seigneur Droüillet en eût eu pour son compte pour lui apprendre à vouloir épouser une fille malgré elle ; & entre nous , à en juger par les apparences , je crois qu'il ne tarda pas à être de la Confrairie.

Quoique Blanchard ne m'ait rien voulu dire , car il est discret , je ne sçai que penser de certain rendez - vous nocturne qu'on se donna pour cause d'explication ;

en donne - t - on jamais d'autres ,  
 quoiqu'il en soit , je n'entre point  
 dans les affaires de mon prochain ,  
 j'en ai assez des miennes : je dirai  
 seulement , que Blanchard ayant  
 perdu l'envie de se venger de Ma-  
 rianne , s'est apparemment vengé  
 du sieur Droüillet , & que Ma-  
 rianne , comme partie intéressée ,  
 se fera prêtée à l'amiable à la ven-  
 geance commune.

Cela s'exécuta pendant les pre-  
 miers jours de la huitaine de la  
 suspension d'armes qu'avoit de-  
 mandée , comme on le sçait , la  
 Citadelle de Tournay.

Sur la fin de cette trêve , je fus  
 envoyé à Lille pour visiter les  
 blessés de nôtre Compagnie , &  
 voir s'il s'en trouveroit dans peu  
 quelques-uns en état de reprendre  
 le Harnois ; je mis Blanchard de  
 ce voyage , & nous partîmes en-  
 semble.

CHA-



## CHAPITRE X.

*L'Hôpital de Lille , après la  
Bataille.*

**A**Rrivés à Lille , nous nous rendîmes à l'Hôpital Général , & la première personne de connoissance que j'apperçus , fut Picard qui se promenoit en robe de chambre ; notez que quoique le Roy eût ordonné qu'on traitât nos Ennemis tout comme nous , les nôtres cependant avoient les robes de chambres par préférence ; car il en eût diablement valu pour tout le monde.

Je courus aussi - tôt à mon ami pour l'embrasser & le féliciter sur sa convalescence ; flaté de ma visite , de mes attentions , il m'en témoigna sa reconnoissance , je

Jui présentai ensuite le jeune Blanchard à qui il fit amitié, nous fîmes tous ensemble le tour de la grande Sale, en parlant de la journée de Fontenoy, & des funestes suites de la guerre.

C'étoit un autre champ de bataille que cet Hôpital-là, où la mort triomphoit, & promenoit encore ses fureurs; ses Lieutenants Généraux, ses Maréchaux de Camps étoient des Médecins, des Chirurgiens, qui, incapables de crainte, donnoient leurs ordres en Souverains; leurs Soldats, des Fraters, qui, le fer en main & d'un front intrépide, couroient de lit en lit; le sang coule, tout ce triste lieu retentit de mille cris affreux; la mort suit les Barbares, leur applaudit, & l'on jette sur ses pas, au lieu de fleurs, des bras, des jambes & des cadavres sanglans, Anglois, Fran-

çois , tout est confondu ; les plus braves qui , dans Fontenoy , ont vendu cher la plus legere bles-  
fure , se voyent taillez en pieces  
sans défense.

Nous avançons en détournant les yeux pour ne point voir un si triste spectacle , mais , ô prodige étonnant ! arrêtés par la foule au cinquieme pillier , nous voyons un Anglois qui , sur son séant , refuse de donner sa jambe à un Chirurgien François , disant qu'il étoit bien assez honteux pour lui d'avoir laissé un bras à Fontenoy , sans laisser encore une jambe à Lille , sans compter le desespoir de se la voir couper par un François , sans pouvoir lui rendre la pareille.

Ce brave Soldat aimoit mieux mourir , ou demandoit son sabre pour se faire lui-même l'opération , mais le Chirurgien qui , quoique



familier avec la mort, n'aimoit que celle de son prochain, peu accoutumé à se battre à armes égales, défendit bien qu'on en donnât au malade, qui, tout Anglois qu'il étoit, fut obligé de céder aux ordres de la Faculté Françoisé, & forcé de présenter sa jambe; il la tint lui-même sans être liée, & la vit couper avec une grandeur d'ame héroïque.

Enfin nous arrivâmes au lit de Parisien, où nous trouvâmes couchés tant au chevet qu'aux pieds Bourguignon, Picard, le Normand & le Breton qui commençoient heureusement tous à être convalescens, avec quelle joie ne me revirent-ils pas, je donnai à leur courage les éloges qu'il méritoit.

On parla fort de la bataille, de nôtre victoire, du désespoir des Ennemis, du siège de Tournay.

& l'on en vint ensuite à l'Académie, on plaignit le sort du pauvre Champenois qui avoit été immolé à la gloire ; on proposa de lui donner un digne successeur, je presentai le jeune Blanchard qui m'accompagnoit, dont je dis tout le bien imaginable ; chacun lui jetta un coup d'œil favorable, & je convoquai une assemblée générale.

Tous les Membres étant présents, l'Académie se tint devant le lit des malades au neuvième pilier du grand Hôpital, Bourguignon & le Breton se leverent, le seul Normand demeura couché ; on approcha un petit banc, un placet de paille & une chaise percée sur laquelle Bourguignon, qui avoit pris médecine ce jour-là, eut droit de se mettre, ce qui faisoit une espèce de demi cercle.

J'étois au centre sur le banc &

en face du lit. Blanchard jeune Candidat étoit à ma gauche d'un air timide & modeste , Picard à ma droite , & le Breton sur le placet appuyé sur les pieds du lit, notez que nos Académiciens convalescens en robes de chambre & en bonnets de nuit , donnoient un air sans façon , & cependant respectable à nôtre assemblée.

Quand chacun eut pris séance , Picard sans se découvrir , car je l'en priai , nous harangua & nous prononça peut-être le discours le plus pathétique qu'il ait fait de sa vie , quoique sans préparation ; comme il n'en avoit pas de copie, je ne peux pas ici en faire part à mes Lecteurs , qui perdent assurément un morceau d'Eloquence rare , & que la postérité n'eût pas dédaigné ; mais il faudroit écrire tout ce qui sort de la bouche des grands hommes , & cela n'est pas possible.



Toute l'Assemblée applaudit, & cette Assemblée-là étoit vraiment distinguée ; car il s'étoit ramassé autour de nous pour nous entendre un triple rang de François, d'Anglois, d'Hollandois, d'Autrichiens, d'Hanovriens, d'Insurgens, d'Hessois, de Tolpachs, de Pandoures & de Molachs, qui, tous confondus pêle - mêle, la bouche béante & suspendus sur la pointe de leurs pieds, prétoient une attention des plus favorables.

Quand Picard eut fini de parler, je me levai, je fis l'oraison funèbre de très - brave & très - lettré Champenois, Dragon du Régiment de \*\*\* né & natif de Reims, en son vivant fils de très - digne champion, Balouard ancien Procureur Fiscal d'Ally, mais pour quoi encore ici *infandum renovare dolorem* ? Passons à son successeur dont je n'eus pas plutôt fait l'élo-

ge , qu'il se leva pour remercier l'Académie de l'honneur qu'on lui faisoit , & prêta serment de fidélité entre mes mains.

Ici nous fumes interrompus par les Medecins qui faisoient leur ronde , & qui vinrent nous tâter le poulx à tous ; comme j'étois en rang avec les autres , un de ces Messieurs me prit la main en passant , me croyant du nombre des infirmes , il me trouva une fièvre de cheval , & d'un air grave ordonne une saignée & des remèdes.

Il sembloit encore en me quittant , tant ce Docteur m'examinait de la tête aux pieds avec attention , qu'il regrettoit de me laisser mes quatre membres , sans le soin que je pris de les agiter de façon à lui faire voir qu'ils étoient bien portans , que sçait-on si par Ordonnance de la Faculté

un Chirurgien officieux ne me fût pas venu prier de me défaire d'un bras ou d'une jambe.

Le noir Escadron passé, me trouvant fort bon apétit & en parfaite santé, j'envoyai la saignée au diable, & gardai mon sang pour le répandre au service du Roi, en cas de besoin.

J'appris un moment après que le même Medecin, qui avoit apparemment déjeuné, venoit à quelques lits plus bas de trouver aussi de la fièvre à un Anglois mort depuis environ une heure, & qu'il lui avoit ordonné de même une saignée, l'émetique, & des remedes.

Enfin, remis à nos Places, je lus à l'assemblée un Poëme tout des plus beaux que j'avois reçu de Paris, au sujet de la bataille de Fontenoy, il étoit d'un Poëte celebre & connu; la foule s'augmenta autour de nous, & chacun



prête une attention favorable ; les Anglois seuls ne paroissoient pas contens ; à ce vers qui les regardoit , & que je prononçai avec enthousiasme ,

Plus farouches que nous , & moins vaillans  
peut-être ,

je reçus un coup de poing par derriere qui faillit me renverser ; je ne laissai pas que de continuer , & la piece finie , tous nos François applaudirent par des battemens de mains redoublés , tandis que nos Ennemis se regardans , en branlans la tête , sembloient encore dire trop , en avouant que cela étoit joli , qu'est-ce que c'est que de ne pas sentir le prix des choses.

Pour moi, je ne pus mieux faire connoitre le cas que je faisois de ce Poëme qu'en convenant que je l'avois trouvé si beau que, pressé par le tems , j'en avois pris plusieurs vers inimitables pour en

faire l'ornement d'un Poëme que j'avois aussi fait à la hâte sur la bataille de Fontenoy & à la gloire de nos Heros subalternes.

On pense bien que chacun me pria aussi-tôt de lire cette Piece, je ne me fis pas prier ; je la lus donc , & persuadé que mes Lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de l'avoir , je vais l'inferer ici. Mais comme à l'exemple du Geai je ne veux pas me parer des plumes du Paon , j'avertis que j'ai fait écrire en caracteres italiques avec une scrupuleuse exactitude tout ce qui n'est pas de moi dans ce Poëme , si tous les Auteurs avoient la même bonne foi , que de caracteres Italiques dans nos Ouvrages modernes.

Pour les notes qu'on trouvera au bas de chaque page , c'est pour la commodité du Lecteur , & épargner la peine d'en faire d'inutiles

& de fausses dans deux ou trois siècles d'ici aux Editeurs curieux de multiplier les volumes sans nécessité ; d'ailleurs elles deviennent à la mode.

## CHAPITRE XI.

### *La Bataille de Fontenoy.*

#### P O E M E.

**Q** Uoi, marchant sur les pas du fameux  
*satyrique.*

(1) Voltaire entonnera *la Trompette heroïque*  
Chantera de l'Escaut *les bords ensanglantés*  
Les *farouches* Anglois fuyans *épouvantés* ,  
Et nous quand notre Roi renverse des *mu-*  
*railles* ,  
Quand vainqueur à nos yeux , il gagne des  
*batailles* ,

(1) Poète fameux du regne de Louis XV. d'heureuse mémoire ; il s'appelle aussi Arouet, & fait de très-belles Tragédies.



Lorsque son digne fils méprisant le *trépas*

Nous conduit, nous anime, & suit par tout  
nos *pas*,

Admirateurs, témoins de leur noble *vaiillance*,

Pourrions-nous bien garder *un indigne silence*?

*Aux champs de Fontenoy, volez, accourez tous,*

Camarades, Soldats je ne chante que *vous*.

Combien sont descendus sur *l'inférieure rive*,

(2) Lionnois rappelant *son ame fugitive*,

Bléssé devant Tournay sent croître sa *valeur*

Et volant à l'Anglois veut mourir son *vain-  
queur*,

(3) S. Pierre, Limoufin, le Breton, (4) l'Es-  
pérance,

La Rose, Jolicœur, la Tulippe, la France,

(2) Lionnois étoit de Lion.

(3) S. Pierre, de Chaumont en Bassigny, Paroisse S. Jean; il eut le secret d'enrôler son pere & son oncle avant que de partir pour en tirer de l'argent.

(4) Ce l'Espérance-là, est le quatrième du même nom, de la même Ville, de la même Famille qui a servi dans la même guerre, dans le même Regiment, & qui s'est très-bien battu de même que tous ses Parens. Dieu veuille qu'il ne meure pas de même.

Pezenas qui perdit un œil devant Menin ,  
 Bourguignon , Francœur , moi , tous nos ,  
     *Heros enfin*  
*Dans l'ombre de la nuit , & celle du silence*  
*Demandons que l'Aurore & le péril commence*  
*Le signal est donné par dix mille tambours.*  
 Des nôtres repoussés , nous volons au secours ,  
 C'est de tous les côtés un carnage du(5) diable ,  
 Et Fontenoy devient un enfer effroiable ,  
*Chefs , Officiers , Soldats l'un sur l'autre en-*  
     *tassés*  
*Sous le fer expirans par le plomb renversés*  
 Appellent des vengeurs, comptent pour rien la  
     *vie ,*  
 Glorieux de verser leur sang pour la patrie ,  
 Le foudre part, ah Ciel ! quel horrible fracas ,  
 Que de pieds, que de bras, que de têtes à bas.  
 Le Régiment du Roi, celui de la Couronne  
 Que le trépas poursuit que la flâme environne

(5) C'est comme qui diroit de demon, de possédé.

Perdent mille Heros, autant de demi-Dieux ;

Devant tout à leur bras, & rien à leurs ayeux,

Tu meurs brave (6) Bertrand, digne du nom  
d'Alcide ,

C'en est fait de tes jours , une bale homicide

Vient au milieu de nous te couper le siffet

Alexandre eût peri d'un seul coup de mous-  
quet ,

On meurt par droit Canon à la guerre à tout  
âge ,

Contre un coup de fusil, à quoi sert le courage?

L'intrépide (7) Dubois, natif de S. Quentin ,

Et la (8) Brie & son frere ont trouvé là leur  
fin :

(6) Bertrand fils d'un gros Marchand d'eau-de-  
vie de Cognac , fût peut-être bien devenu un  
grand homme , s'il ne fût pas mort.

(7) Dubois de la Rochelle fût sans doute enco-  
re revenu de cette bataille , sans un coup de ca-  
non qui lui emporta la tête; il laisse une assez jo-  
lie femme Vivandiere, si le Roi force ses ennemis  
à la Paix , Fanchon , c'est le nom de la veuve ,  
pourra bien épouser cet Hyver Jolicœur, en se-  
condes nôces ; nous en avertirons le Public.

(8) La Brie, de Brie Comte-Robert; descendoit  
en droite ligne de Roberlade Petit, sous-petit



Henry, Dumont , (9) Beauchamp roulent sur  
la poussiere,

(A) Bel-humeur emporté , par son humeur  
guerriere

Voit leur malheur, accourt, & le sabre à la main

Renverse quatre Anglois qu'il trouve en son  
chemin ;

Il tombe enfin-lui-même en se mettant en garde

Et perd le doux espoir d'avoir la hallebarde ;

*Rangs, Titres , Dignités, dont on est si jaloux .*

*La mort dans nos tombeaux vous dévore avec  
nous.*

Qui ne trembleroit pas dans ce péril extrême?

Et la vie après tout mérite bien qu'on l'aime ,

cousin des cousins issus de germains en ligne col-  
laterale, des anciens Cochés des Comtes de Brie;  
son petit frere qui étudie à Troyes en Champa-  
gne, se distingue en cinquième, se rend redouta-  
ble parmi ses camarades, & fait déjà, dit-on, le  
coup de poing à merveille.

(9) Trois très-honnêtes garçons Marchands de la  
rue S. Denis, qui avoient du cœur comme quatre.

(A) Jacques Balouar, surnommé Bel-humeur de  
Limoges, fils d'un maître Tailleur de Pierre, il  
fut surnommé Bel-humeur, à cause de son air jo-  
vial, qu'il ne quitta pas même à la mort, comme  
il expiroit, il dit à un de ses camarades, qu'il  
étoit charmé de mourir, pour voir quelle chien-  
ne de figure faisoient les Anglois qu'on venoit  
d'envoyer à l'autre monde,

Gardiens de Paris que je plains votre sort.  
 Hélas! vous ne pouvez vous garder de la mort,  
 Vos intrépides Chefs, plus Soldats que vous-  
 mêmes ,  
 Succombent à vos yeux *chargés d'honneurs*  
*suprêmes* ,  
 Vous tombez tous, comme eux, frappés des mê-  
 mes coups !  
 Mais que vois-je ? arrêtez , vengez-les , ven-  
 gez-nous ,  
*Vous qui gardez mon Roi, vous qui gardez la*  
*France* ,  
*Vous Peuple de Héros dont la foule s'avance ,*  
*Le voici ce moment de fixer les destins ;*  
 LOUIS, son Fils, l'Etat, l'Europe est en  
 vos mains ,  
*Maison du Roi, marchez , assurez la victoire*  
 De nos Héros, Soldats, l'éclat, l'appui, la gloire ,  
*Renversez ces Anglois, écrasés sous vos coups*  
*Ces Combattans si fiers , & si dignes de vous.*  
 Secondez leur valeur, brave Gendarmerie ,  
 Vengeurs de votre Roi, l'espérance de la Patrie ;

Plus vite que l'éclair, & bravant le Canon ,  
 Je vois voler au feu ce brillant Escadron ,  
 L'honneur de nos Guerriers , fameux par cent  
     *batailles* ,  
 Tel qu'il marchoit jadis dans les Champs de  
     *Marsailles* .  
 Intrépide le (B) Clerc d'un coup de pistolet ,  
 Vous désarmez votre homme , il tombe, c'en  
     est fait ,  
 Soudain pour le venger un autre se presente ,  
 Les yeux brillans de rage & la bouche écu-  
     mante ,  
 Son Cour fier indompté s'échape de ses rangs ,  
 Il s'élance sur vous, vous lui percez les flancs ,

(B) Le Clerc, ayant été Clerc de Procureur sur-  
 numeraire dans la meilleure boutique du Palais,  
 en prit le surnom, & s'appelle Claude-André-  
 Policarpe-Eustache - Antoine - Mames Alexan-  
 dre le Clerc, fils d'Etienne-Sebastien - Nicolas-  
 Jérôme-Blaise-Michel-Alexandre & de Margo-  
 Fanchonette-Agnès-Guillemette-Louison des  
 Lauriers. Le jeune le Clerc, dont il est ici ques-  
 tion, est de Caën; il a tué en sa part trois hom-  
 mes & quatre chevaux, sans compter les blessés.  
 S'il en a tué ou blessé davantage, nous le met-  
 trons en marge dans la première édition.



Le cheval, son Heros immolés à la gloire  
 Vous cedent en tombant une entiere victoire ,  
 Est-ce vous que je vois, illustre (C) Chamberi  
 Généreux Citoyen, bon Dragon, bon ami ,  
 Vous qu'on vit sur le Mein, Soldat & Capitaine  
 D'Ennemis furieux sabrer une vingtaine ,  
 Quelle ardeur vous emporte au milieu des  
 Anglois ,  
 Quel spectacle effrayant, oüi je vous reconnois,  
 C'est vous, c'est vous, en vain , la poussiere  
 vous cache  
 Des ombres de l'oubli la valeur vous arrache ,  
 Dieux , j'en fremis d'horreur , (D) Francœur  
 pâle & mourant  
 Par son cheval fougueux traîné de rang en rang

(C) Ce chamberi-là n'est pas de Chamberi, mais comme le pere de Chamberi étoit lui de Chamberi, le fils de Chamberi a pris le nom de Chamberi que portoit son pere Chamberi.

(D) Francœur étoit Franc-maçon, il venoit d'être fait chef de Loge, & recevoit pour la piece de vingt-quatre sols en faveur des Curieux indigens; c'est une perte pour les aspirans, comme ce n'étoit pas cher, j'allois me faire recevoir à crédit.

De son glorieux front, bat, sillonne la Terre,

Vous nous le payerez cher trop hautaine An-  
gleterre ;

C'en est fait, vous pliez ; les courageux  
Grassins ( E )

Rompent vos Escadrons & fixent nos destins ;

Déjà des vieux Guerriers le grand cœur les  
anime

Du Roi victorieux ils emportent l'estime,

Fils de la liberté la valeur les conduit,

Ils volent au combat, la victoire les suit.

O Mars, qui l'auroit crû qu'une troupe nou-  
velle

Fît voir à son berceau tant d'ardeur, tant de  
zèle,

Tous enfans des plaisirs, élevés dans Paris,

Au milieu des Caffés, & des Jeux & des Ris,

Ils partent, les voilà, Régiment *intrépide*,

*Que les François sont grands quand leur Mai-  
tre les guide !*

(E) Cela s'entend tout seul, les Grassins sont  
assez connus.

LOUIS les animoit , *l'Anglois est abbatu ,*  
*Et la ferocité le cede à la vertu.*

*Comment ces jeunes gens , doux , enjoués ,*  
*aimables ,*

*Sont-ils dans les Combats des Lions indompta-*  
*bles ?*

*Quel assemblage heureux , de graces , de valeur ;*

L'auroit-on pû penser , jeune & brave la ( F )  
 Fleur ,

Que fait pour les amours , dans ta vingtième  
 année ,

Antoin eût vû si-tôt finir ta destinée ?

*Que nos Lauriers sanglans doivent coûter de*  
*pleurs ,*

Que deviendra Rosette en proie à ses malheurs

D'un Guerrier tel que toi veuve avant l'hy-  
 menée ,

(F) Fils naturel, mais légitimé, d'un fameux Fleuriste de Provins, il herita à la mort de son pere de près de deux mille pieds de Rosiers qui rapportoient au moins chacun une livre de conserve de Roses; mais la succession mangée en six mois, le jeune la Fleur embrassa le parti des armes en. 1740. il a fait avec honneur les Campagnes de Boheme



A faire un autre choix la voilà condamnée ;

Tu meurs, cher (G) Leonard , mais deux petits  
marmots

Héritiers de ton nom deviendront des Heros ,

C'est des braves François la plus chere espé-  
rance ,

Ils feront comme toi Protecteurs de la France ,

Ces jeunes mirmidons portent déjà tes traits ;

Ils te remplaceront, tu peux mourir en paix

Puisque tu meurs , pleuré du Prince *le plus  
tendre ,*

*Il honore de pleurs le sang qu'il fait répandre,*

Que de l'Elbe à la Seine on entende en tous  
lieux ,

*Le plus cheri des Rois, est le plus glorieux.*

Par Mrs. DE VOLTAIRE & PARISIEN.

(G) Leonard avoit été Comédien de Campagne, il venoit debuter à Paris à l'Opera Comique, quand il fut enrôlé à Charenton par deux Suisses; l'Opera Comique alloit contribuer pour le ravoir, mais ce spectacle vient, dit-on, de mourir aussi par Arrêt du Conseil. *Requiescat in pace*, quel dommage!

## CHAPITRE XII.

*Suite du précédent.*

**Q**Uand j'eus fait la lecture de ce Poëme divin, je reçus les applaudissemens que je méritois, de toute l'assemblée; chacun fit ses remarques judicieuses, & convint de bonne foi, en me rendant justice, que j'étois un homme incomparable; je reçus modestement cet éloge, qui m'étoit dû à juste titre, & demandai à mes camarades si leur zèle pour la Patrie s'étoit borné à se bien battre; Picard répondit aussi-tôt, que quoiqu'estropié il avoit la tête bonne, & qu'il n'avoit garde de laisser échaper une si belle occasion de signaler son zèle Académique; en même-tems il nous récita de mémoire des vers sur la

bataille de Fontenoy, mais ils étoient alors encore imparfaits, ceux qu'on va lire sont au moins la cinquième Edition, revûë, corrigée & augmentée considérablement par l'Auteur. Nous donnons tout de suite au Public ce que nous avons de mieux; les Editions précédentes n'ont été que Manuscrites; nous ne voulons être achetés qu'une fois, & Dieu veuille encore que nous le soyons.



VERS



---

V E R S

S U R L A B A T A I L L E

D E F O N T E N O Y .

**Q** U O I ! je serai silencieux  
 Comme une huitre dans son écaille  
 Lorsque la fameuse Bataille  
 Met en train jusqu'aux vielleux ,  
 Et que chacun rime ou rimaille !  
 Ai-je donc peur qu'on ne me raille  
 D'oser faire une strophe ou deux  
 Après ce Chantre si fameux  
 Qui célèbre depuis Noailles  
 Jusqu'au moindre petit morveux ,  
 Portant talon rouge à Versailles ?

Sans parler la langue des Dieux ,  
 Et faire de ces Vers pompeux  
 Qu'en écoutant souvent on bâille ;  
 Ne puis-je au moins, vaille que vaille ,  
 Célébrer mon R O Y glorieux.  
 Souvent le cœur ingénieux

C c

Vaut bien un esprit qui travaille.  
 Le Rossignol mélodieux  
 N'empêche pas qu'en mêmes lieux ,  
 Un peuple d'oiseaux ne piaille ,  
 Et l'on entend jusqu'à la caille  
 Chanter l'amour, chanter ses feux.  
 Le transport vif , tumultueux ,  
 Et le *vivat* de la canaille ,  
 Sont plus expressifs , valent mieux  
 Que le style fastidieux  
 D'un Orateur pédant qui braille ;  
 Je puis donc crier avec eux  
 Vive LOUIS victorieux ;  
 Qui dès qu'il entend qu'on tiraille ,  
 Et que l'Anglois présomptueux  
 S'avance & contre nous feraille ,  
 De Tournay quittant la muraille ,  
 Part & va d'un pas courageux  
 Dans l'endroit le plus perilleux ,  
 Et frappant d'estoc & de taille ,  
 Vous chasse , comme truendaille ,  
 Ces ennemis ambitieux ,  
 A qui nous sommes odieux  
 Plus que le Pape & la Prêtraille.  
 Plus farouches que valeureux  
 Malgré le *peut-être* , orgueilleux

De Sir Ros Biff de Cournouaille ,  
 Ces ennemis toujours hargneux ,  
 Qui d'un air fier & dédaigneux  
 Nous regardoient comme marmaille ;  
 La peur qu'eut notre valetaille  
 Fit qu'un instant devint douteux ;  
 Mais quand ce Saxon belliqueux  
 Qui de Mars a l'air & la taille  
 Eut rallié nos pietons bleux ,  
 Nos gens devenus furieux  
 Dissipèrent cette racaille  
 Comme un renard fait la volaille ;  
 Et nos soldats audacieux  
 Bravant le tonnerre & les feux  
 De leurs canons pleins de mitraille  
 Sembloient de fiers chevaux fougueux  
 Qui franchissent un feu de paille :  
 Et toi , digne présent des Cieux ,  
 A ton âge crois-tu qu'il faille  
 Egaler déjà tes ayeux.  
 Et lorsqu'on est si périlleux ,  
 A seize ans faut-il que l'on aille  
 Affronter des perils affreux,  
 Mais écartons loin de nos yeux  
 Ces objets dont mon cœur tressaille ,



Et de nos ennemis honteux ,  
 Sans craindre aucune represaille ,  
 Rions, dansons, faisons ripaille :  
 Et que l'écho d'un ton joyeux  
 D'après ce peuple trop heureux  
 Sans cesse repéte & criaille ,  
 Vive L O U I S victorieux :  
 Et pour les sourds , qu'une medaille  
 Redise, ainsi qu'à nos Neveux ,  
 Vive L O U I S victorieux.

P I C A R D.

Voilà ce qui s'appelle un chef-  
 d'œuvre des mieux conditionnés ;  
 & qui vaut bien tout le pompeux  
 galimathias de nos Poëtes mo-  
 dernes qui , à beaucoup près , ne  
 chantent pas aussi bien que nous  
 nous battons ; je rendis à Picard  
 avec usure les complimens qu'il  
 m'avoit fait pour m'en attirer de  
 nouveaux selon l'usage établi par-  
 mi Messieurs les Auteurs ; mais  
 je ne fus pas ensuite à leur exem-  
 ple décrier mon ami en secret à  
 l'oreille d'un chacun comme

cela se pratique encore dans ce charitable corps. Je ne dis jamais que ce que je pense.

Le Normand, qui pendant tous ces complimens réciproques, sembloit chercher un air, nous fit croire qu'il venoit de faire en impromptu aussi quelque chose, & il ne tarda pas à nous chanter le Pont-neuf suivant.

## C H A N S O N

Sur l'air, *Reçois dans ton galetas.*

J'Avons vû le Poëm fringant

Fait par Mr. de Voltaire,

Quoi qu'il ait de l'esprit tant,

Est-ce que je devons nous taire

Pour briller tout comme lui,

Je n'avons qu'à chanter LOUIS... *bis.*

Aux plaines de Fontenoy ,  
 Si t'avois vû ce Monarque ,  
 Son air inspirant l'effroi  
 Sembloit commander la Parque.  
 Les Ennemis crioient tous ;  
 Le voilà, morbleu, sauvons-nous . . . *bis.*



On voyoit aussi partout  
 L'Mari d'Madam la Dauphine ,  
 De son Pere il a le goût ;  
 La beauté, le cœur & la mine ,  
 C'est plaisir d'être Papa ,  
 Quand on a des enfans com ça . . . *bis.*



Et toi brave Maréchal ,  
 Toi de Saxe le grand Comte ,  
 Si l'on trouvoit ton égal ,  
 Je dirois bon queu chien de conte ,  
 Car je ne vois que le Roi  
 Qui puisse l'emporter sur toi. . . *bis.*





Vous qu'on peut nommer Guerriers ,  
 Colonels & Capitaines ,  
 Et vous autres Officiers  
 Cueilleurs de Lauriers par centaines ,  
 Je dirai ce qui vous convient ,  
 Mais un petit moment, voila qu'ça vient... *bis.*

✠

Les Anglois à leurs dépens  
 Connoissent votre courage  
 A tous vos coups fordroyans ,  
 Envain ils oppofoient leur rage ,  
 Ils expiroient glorieux  
 D'être terrassés par des Dieux.. *bis.*

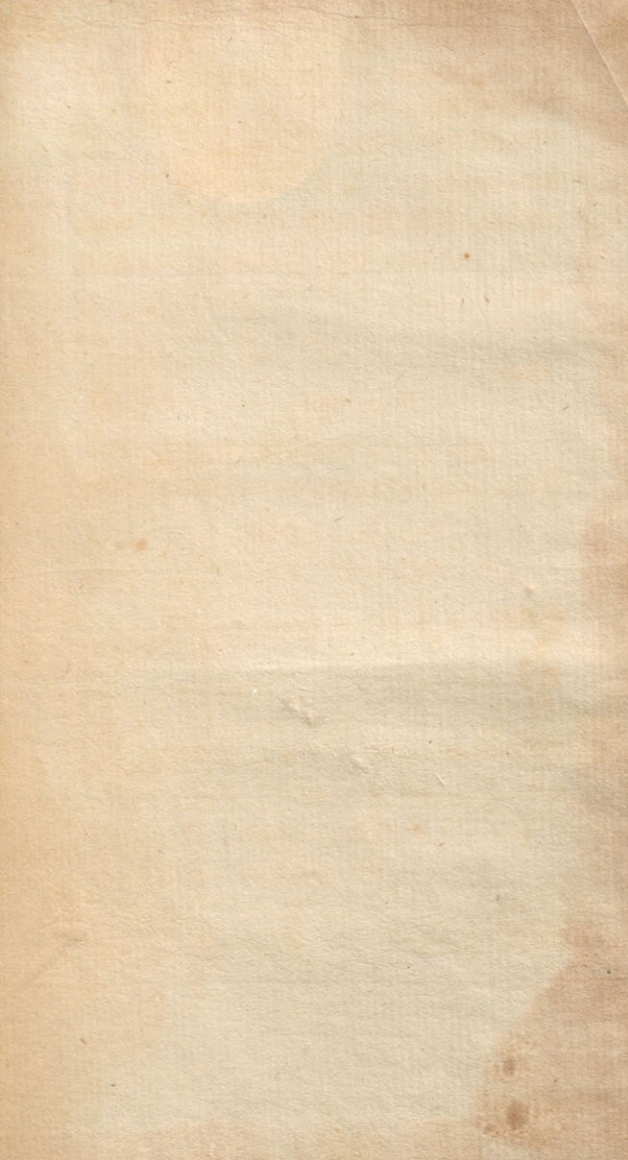
#### LE NORMAND.

A tous les *bis* de cette chanson  
 toute l'Assemblée avec l'Académie  
 faisoit *chorus* ; en un moment  
 elle passa de sale en sale , & de  
 lit en lit ; voilà ce que c'est que  
 de faire de belles choses.

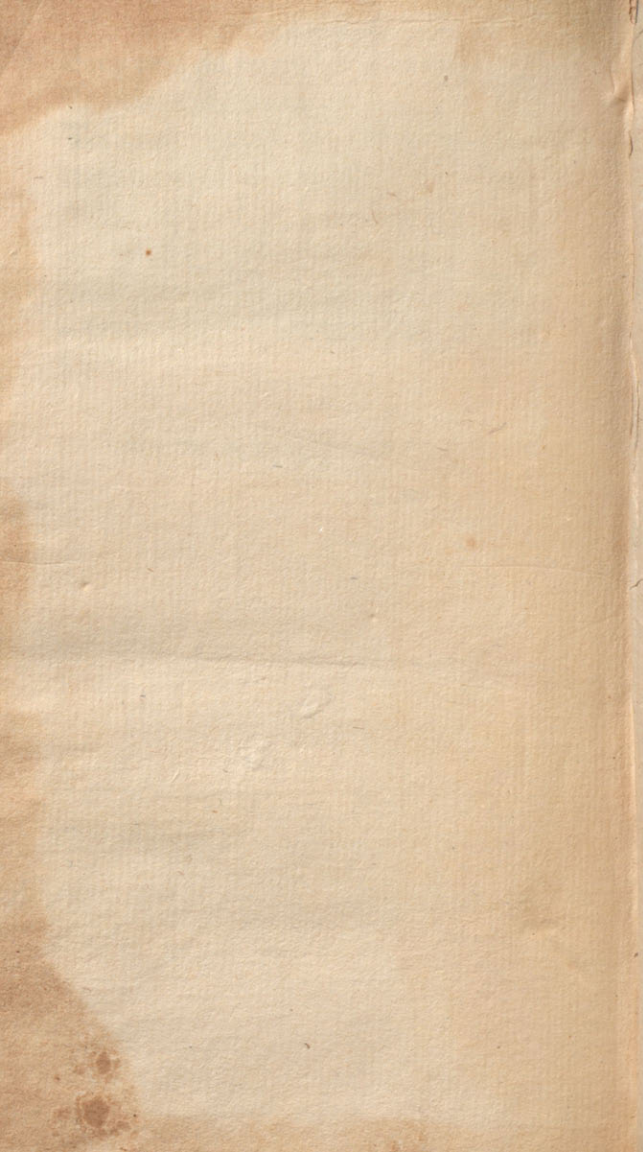
Enfin l'Académie se sépara ;  
 Picard promet de nous joindre

dans peu de jours; les autres quand  
 ils pourroient ; & je retournai à  
 Tournay avec Blanchar ; l'on  
 commençoit à canonner la Cita-  
 delle, elle fit une défense de tous  
 les diables, tint ferme, mais finit  
 enfin par où finissent tous nos En-  
 nemis, par céder & se rendre au  
 Roi.

*Fin de la troisième Partie.*







1745  
G65A63

1745

v.1







